



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

*à Monsieur le Docteur Brunelle  
comme un faible témoignage  
de mon amitié et de ma reconnaissance  
Félix Lajard*

# MÉMOIRE

SUR

## DEUX BAS-RELIEFS MITHRIAQUES

QUI ONT ÉTÉ DÉCOUVERTS EN TRANSYLVANIE

PAR M. FÉLIX LAJARD

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

LU À L'ACADÉMIE, LE 8 OCTOBRE 1836.



PARIS.

IMPRIMERIE ROYALE.

1840.







**MÉMOIRE**

**SUR**

**DEUX BAS-RELIEFS MITHRIAQUES**

**QUI ONT ÉTÉ DÉCOUVERTS EN TRANSYLVANIE.**



# MÉMOIRE

SUR

## DEUX BAS-RELIEFS MITHRIAQUES

QUI ONT ÉTÉ DÉCOUVERTS EN TRANSYLVANIE

PAR M. FÉLIX LAJARD

150181

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

LU À L'ACADÉMIE, LE 8 OCTOBRE 1830



PARIS

IMPRIMERIE ROYALE

1840

VILLE DE LYON  
Biblioth. du Palais des Arts

**EXTRAIT DE LA 2<sup>e</sup> PARTIE DU TOME XIV  
DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.**

---

---

# MÉMOIRE

SUR

## DEUX BAS-RELIEFS MITHRIAQUES

QUI ONT ÉTÉ DÉCOUVERTS EN TRANSYLVANIE.

---

Les découvertes qu'on a faites depuis quelques années dans la partie de l'Europe qui est comprise entre les Alpes illyriennes, l'embouchure du Danube et celle du Rhin, montrent que partout où les Romains portèrent leurs armes victorieuses, ils laissèrent de nombreuses traces de leur attachement au culte de Mithra. Des grottes, des temples, des statues, des bas-reliefs, des autels, des inscriptions, qu'ils avaient consacrés à cette divinité, ont été retrouvés dans les provinces qui furent connues autrefois sous les dénominations de Dacie, de Pannonie, de Norique, de Rhétie et de Germanie. Ainsi que l'on pouvait s'y attendre, on a découvert ces monuments dans le voisinage ou sur l'emplacement même des colonies fondées par les vainqueurs et des établissements militaires qu'ils avaient formés, soit aux passages des fleuves et au confluent des rivières, soit à l'issue ou dans l'intérieur des défilés et des grandes forêts.

L'austérité de la doctrine des mystères de Mithra, le danger inséparable de certaines épreuves auxquelles étaient

BIBLIOTHÈQUE DE LYON  
Médiathèque de la Ville de Lyon

soumis les néophytes, le titre de *soldat de Mithra*, qu'ils recevaient au premier grade, les simulacres de combats qui précédaient l'initiation à chacun des autres grades, les couronnes qu'on discernait aux initiés, étaient autant de particularités qui donnaient à la célébration de ces mystères un caractère militaire et belliqueux<sup>1</sup>. Elles durent exercer une puissante influence sur l'esprit et sur l'imagination des légionnaires romains; et si, comme les monuments s'accordent à nous le prouver, le mithriacisme comptait de nombreux prosélytes dans leurs rangs, on peut attribuer ce succès non moins à la cause que je viens de signaler, qu'au penchant, pour ainsi dire irrésistible, qui entraîne le commun des hommes dans ces associations secrètes où chacun arrive avec la certitude, ou tout au moins avec l'espoir d'obtenir la révélation des mystères les plus profonds de la religion et de la nature. Il est permis de croire aussi que le séjour des troupes impériales au milieu de pays où une civilisation peu avancée ne pouvait leur offrir les divers genres de distractions et de plaisirs qui composaient une si grande partie de la vie du peuple romain, dut favoriser, dans le sein même des légions, la propagation d'une doctrine dont les sectateurs étaient animés de cet esprit de prosélytisme qui est inhérent à la plupart des religions nées dans l'Orient.

Quelques auteurs modernes, et particulièrement M. le professeur Frédéric Crœuzer<sup>2</sup>, ont cru pouvoir assigner une autre cause à cette propagation. Appuyant leur supposition sur

<sup>1</sup> La réunion des soldats de Mithra et des initiés de tout grade formait une assemblée combattante, dont le type était cette armée céleste que le Zend-Avesta (t. II, p. 256 et ailleurs) appelle l'assemblée des saints Férofers, forts et armés, et qui

sur le Gorotman ou la montagne de lumière, se pressait autour du trône d'Ormuzd et de Mithra, comme les étoiles autour du soleil.

<sup>2</sup> *Heidelberger Jahrbücher der Literatur*; 1822, n° 78.

quelques étymologies plus ou moins contestables et sur quelques ressemblances plus ou moins fortuites de noms propres de peuples, de villes ou de fleuves, ils ont avancé que les Romains avaient dû trouver le culte du Soleil ou de Mithra déjà établi dans les provinces du Danube, où il aurait été porté, dès le VII<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne, par des peuples d'origine thraco-phrygienne, qui adoraient cette divinité sous le nom de *Sab*, *Sabos*, c'est-à-dire *Sebesius*. Quelque déférence que je sois disposé à témoigner en toute circonstance à l'illustre auteur de la Symbolique, je ne puis m'empêcher d'avouer que, dans le cas actuel, son opinion ne me semble pas reposer sur des bases assez solides pour être adoptée avec cette entière confiance dont M. de Kœppen a donné l'exemple<sup>1</sup>.

Parmi les nombreux monuments mithriaques que les Romains ont laissés dans l'ancienne Dacie, deux bas-reliefs surtout se recommandent à l'attention des archéologues. M. de Kœppen, le premier, nous les a fait connaître par une notice qu'il a publiée à Vienne dans l'Annuaire de la littérature, pour 1823, et qui est intitulée : *Nachricht von einigen in Ungern, Siebenbürgen und Polen befindlichen, und bisher nur wenig oder gar nicht bekannten Alterthümern* ; c'est-à-dire *Notice sur quelques antiquités qui se trouvent en Hongrie, en Transylvanie et en Pologne, et qui, jusqu'à présent, étaient peu connues ou totalement ignorées*. Ce travail a l'avantage précieux de contenir la description ou l'indication de plusieurs autres monuments mithriaques inédits ; mais il n'offre peut-être pas, je le dis à regret, une explication toujours satisfaisante des deux bas-reliefs dont je vais avoir l'honneur d'entretenir l'Académie. L'auteur ayant trop souvent négligé de s'aider de la connaissance des sources où l'on doit étudier la doctrine des mystères de Mithra, tant chez

<sup>1</sup> *Jahrbücher der Literatur*; Wien, 1823 (*Anzeige-Blatt*, n° xxiv); *Nachricht*, etc. I, S. 2.

les Perses que chez les Romains, ne paraît pas avoir parfaitement saisi les rapports qui existent entre cette doctrine et les deux monuments en question, et s'est trouvé, par cette raison, dans l'impossibilité de comprendre l'ensemble et les détails très-multipliés des diverses scènes qu'on y a représentées. Quelques-unes de ses interprétations pourraient même encourir le reproche de s'appuyer ou sur des traditions et des textes étrangers au sujet de ces sculptures, ou sur certaines opinions que semblent repousser une saine critique et l'état actuel des connaissances archéologiques<sup>1</sup>.

Il est juste d'ajouter que les deux bas-reliefs dont nous avons à nous occuper offrent des particularités qu'on n'avait encore rencontrées sur aucun autre monument mithriaque, et qui se rattachent aux points les plus importants et les plus difficiles de la doctrine des mystères. Le travail lâche et incorrect de ces monuments et les dégradations qu'ils ont éprouvées augmentent d'ailleurs beaucoup les difficultés que pré-

<sup>1</sup> Depuis que ce mémoire a été lu à l'Académie royale des inscriptions, M. de Hammer, dans ses *Mithriaca* (Caen et Paris, 1833, p. 87-92, et pl. VI et VII), a reproduit les deux monuments dont il s'agit, en annonçant qu'il offrait du bas-relief d'Apulum un dessin beaucoup plus exact que ne l'est celui qui accompagne la notice citée de M. de Kœppen. J'ai comparé attentivement le n° 1 de la planche I de cette Notice avec la planche VI des *Mithriaca*, et je dois avouer que je n'ai pu découvrir entre elles aucune différence qui justifie l'assertion de M. de Hammer. Quant au système d'explication adopté par le savant orientaliste de Vienne, j'éprouve le regret d'avoir à dire qu'il a, de même que celui de M. de Kœppen, le double inconvénient

d'être incomplet et de reposer sur une hypothèse qui ne me semble autorisée ni par nos deux bas-reliefs, ni par un autre monument mithriaque que l'on a découvert à Mauls ou Mauwels, dans le Tyrol; monument sur lequel M. de Hammer avait précédemment voulu voir, comme il le voit ici, la représentation de certaines épreuves d'origine indienne. Je persiste à croire que, pour parvenir à interpréter d'une manière satisfaisante ces trois bas-reliefs, il n'est pas nécessaire de chercher des explications ailleurs que dans les livres sacrés des Parses, et dans les traditions ou les monuments figurés de l'Orient et de l'Occident qui se rapportent à la doctrine des mystères de Mithra dérivés des mystères de la Vénus assyrienne ou chaldéenne.

sente leur explication, en laissant souvent l'observateur dans une fâcheuse incertitude sur la détermination précise de plusieurs des figures et des symboles qui s'y trouvent sculptés. Lorsqu'à l'époque du concours de 1825 je présentai à l'Académie un mémoire qui embrassait la plupart des questions relatives au culte de Mithra, je fus forcé, faute de temps et faute de documents nécessaires, d'ajourner l'explication complète des deux monuments dont il s'agit; et ce n'est qu'après m'être livré à de nouvelles recherches, à un examen approfondi de ces deux compositions et à leur comparaison avec quelques autres monuments mithriaques, que je crois être parvenu à les expliquer d'une manière assez satisfaisante pour ne pas différer davantage de soumettre mes observations au jugement de la compagnie.

Le premier de ces bas-reliefs, celui qui, sur la planche I ci-jointe, porte le n° 1, a été découvert dans la vallée du Hatzeg, non loin des ruines de cette ancienne capitale de la Dacie, qu'on appelait *Sarmiz* ou *Sarmizægethusa*<sup>1</sup>, et qui reçut des Romains les noms d'*Augusta Dacica*, d'*Ulpia Trajana* et de *Colonia Sarmizægethusa*. On le conserve, à Hermanstadt, dans le cabinet de M. le baron de Brückenthal. Il est de grès, et il a environ 1 mètre 22 centimètres de hauteur sur 1 mètre 14 centimètres de largeur. Le sujet comprend trois scènes distinctes, qui occupent chacune un compartiment. Les trois compartiments sont d'inégales dimensions et superposés l'un à l'autre. Aux deux extrémités du premier, c'est-à-dire de celui

<sup>1</sup> Dion Cassius (LXVIII; *Trajanus*, XIV, 9; ed. Sturz) appelle la capitale de la Dacie *Σαρμιζεγεθούσης*. — Ptolémée (*Geograph.* III, p. 85; VIII, p. 229; ed. Bert.) la nomme *Σαρμιγέθουσα βασιλειον*, et *Σαρμισογέθουσα, τὸ βασιλειον*. On trouve *Sarmategete* dans la table de Peutinger, et *Sarmiz*, *Sarmizegetusa* et *Sarmizægethusa* dans quelques inscriptions lapidaires de la Dacie. (Voy. Steph. Zamosius, *Lapides vetust. Daciæ*, et *Analecta ad Lazium de rep. roman.*)

qui est sculpté dans la partie supérieure du monument, on voit deux bustes : l'un, placé à la droite du spectateur, représente la Lune, que caractérise parfaitement le croissant qui s'élève au-dessus de ses épaules; l'autre nous offre l'image d'un jeune adolescent qui est indubitablement le Soleil, quoiqu'il n'ait pas autour de la tête les rayons dont sa longue chevelure est ordinairement accompagnée sur les monuments du même genre. Au milieu de ce premier tableau on remarque une espèce de niche ou d'édicule, ouvert du côté du buste de la Lune. L'ouverture laisse apercevoir un animal accroupi, auquel on serait embarrassé d'appliquer un nom, si sa comparaison avec le quadrupède qui est placé, de la même manière, dans l'édicule du bas-relief n° 2 de la planche citée, ne nous le faisait reconnaître pour un bouc ou un capricorne. Entre l'édicule et le buste du Soleil, sur le bas-relief n° 1, on voit deux personnages : l'un assis, vêtu à l'orientale et coiffé du bonnet phrygien, bande un arc et s'apprête à décocher une flèche; l'autre, un genou en terre, élève les mains vers le capricorne, dans l'attitude d'un suppliant; son costume paraît être aussi celui de l'Orient. Au-dessus de cette dernière figure et de la partie postérieure du petit édifice où se trouve renfermé le capricorne, on distingue une barque ou nacelle qui a la forme d'un croissant et qui porte un tableau tourné vers le buste du Soleil. Autour du soubassement de ce même édicule sont rangés cinq autels ou pyrées, à la suite desquels on en compte deux autres, qui ont été sculptés au-dessous d'un quadrupède que M. de Kœppen affirme être un bélier. Un autre quadrupède est superposé à ce bélier. Selon le même auteur, ce serait un chien; j'exposerai plus tard les raisons que j'ai de croire que c'est un loup. Immédiatement après les deux animaux on observe une figure debout,

imberbe, dont le costume paraît être romain, et qui tient de la main droite un bâton, ou le manche d'un instrument quelconque. Aux pieds de cette figure et d'une montagne placée entre elle et le buste de la Lune, un personnage barbu et drapé repose couché sur le devant du tableau, et soutient sa tête de la main gauche. A côté de lui, mais sur un plan inférieur, une femme nue, ayant un casque sur la tête et portant de la main gauche un objet difficile à définir, semble s'élever au-dessus du sol ou de l'horizon, et ne laisse voir que la moitié supérieure de son corps.

Au-dessous de ce premier tableau, dans un espace qui est beaucoup plus étendu que chacun des deux autres compartiments on a évidemment eu l'intention de figurer une grotte, au milieu de laquelle est disposé le groupe principal du monument, Mithra immolant un taureau accroupi. Ce dieu est représenté dans l'attitude ordinaire, vêtu du costume oriental qui lui est propre, coiffé du bonnet phrygien, et placé entre les deux génies que l'on retrouve sur tant d'autres monuments, où ils ont chacun, comme ici, le costume de Mithra, sa coiffure et un flambeau allumé. A la droite du génie qui tient son flambeau renversé, on voit une quatrième figure mâle, également coiffée du bonnet phrygien et vêtue à l'orientale. Celle-ci est montée sur un taureau debout, dont elle a saisi la corne droite et auquel on semble avoir voulu donner une face humaine. Au-dessus de ce personnage, on en remarque encore un autre, coiffé et habillé de même; il paraît gravir une hauteur, et porte sur ses épaules un taureau qu'il tient par les pieds de derrière, la tête en bas. Le corbeau, compagnon fidèle de Mithra, est placé sur le manteau même ou le candys du dieu des Perses; au-dessous du manteau, on aperçoit un autre oiseau, qui est très-probablement un aigle.

Sur la cuisse droite et le flanc du taureau immolé par Mithra sont gravées les quatre lettres initiales de la formule habituelle de consécration : DEO · SOLI · INVICTO · MITHRAE. L'animal semble avoir deux bandelettes autour du corps ; ses testicules sont saisis par un insecte très-grossièrement figuré, mais que des exemples analogues nous permettent de reconnaître pour un scorpion. Le serpent et le chien sont placés, comme à l'ordinaire, l'un devant le poitrail du taureau, l'autre le long du ventre et sur le flanc de l'animal ; tous deux ils dirigent leur tête vers le sang qui découle de la plaie dans laquelle Mithra enfonce son poignard. Enfin, à côté du génie qui tient élevé son flambeau, on remarque un cratère sur lequel un lion, vu de face et de dos, se précipite perpendiculairement, le corps et les pattes de derrière en l'air, la tête renversée et les pattes antérieures portées en avant, comme s'il voulait saisir le vase.

Dans le troisième compartiment du bas-relief nous trouvons, debout sur un quadrigé, deux personnages imberbes : l'un est vêtu à l'orientale et coiffé du bonnet phrygien ; l'autre, qui de la main gauche tient les rênes des chevaux, et de la main droite un flambeau élevé, paraît avoir un costume grec ou romain. Le char, lancé à grande course, se dirige vers un troisième personnage qui est barbu. Celui-ci semble fléchir sur ses jambes, anéanti par la frayeur que lui cause l'approche du quadrigé ; son corps est enlacé dans les replis d'un serpent qui dresse sa tête à la hauteur de celles des quatre coursiers. A gauche du char s'élève une espèce de portique, sous lequel nous voyons deux figures, dont l'une est assise devant une table et coiffée du bonnet phrygien ; son costume et celui de l'autre figure ne peuvent être caractérisés avec certitude. Après ce portique, une fracture considérable ne

permet d'apercevoir qu'une très-petite portion de la voûte d'un second portique. Elle a fait disparaître aussi une partie du premier, et à peu près la moitié de la plinthe sur laquelle était gravée une inscription relative à la consécration du monument. Il ne reste de cette inscription que deux lignes, dont le commencement a été emporté par la fracture. On y lit en lettres onciales et liées :

... ATE · M · AVR · THIMOTEI ( sic ) · ET · AVR · MAXIM ...  
 ..... VITQ · EVTICES EORVM ...

Le second bas-relief que j'ai à décrire provient des ruines d'*Apulum*, autre ville de Dacie, qui fut appelée aussi *Augusta Colonia Apulensis*, et que M. de Kœppen nomme constamment *Apuleum*<sup>1</sup>, sans y être suffisamment autorisé, ce me semble, par les textes ni par les monuments lapidaires. Elle reçut successivement les noms de *Municipium Apulum Augustum* ou *Municipium Albæ Augustæ*, d'*Alba Julia*, et d'*Alba Carolina*. Les ruines de cette colonie romaine sont situées près de *Maros-Porto*, et non loin de *Weissembourg* ou *Carlsbourg*, ville dont les deux noms ont, dans la langue allemande, une signification qui rappelle respectivement les anciennes dénominations d'*Alba Carolina*. Plusieurs autres monuments mithriaques ont été retirés de la même localité. Celui qui nous occupe en ce moment, et qui porte le n° 2 sur la planche I, fait partie d'une collection d'antiquités qu'avait réunie feu le comte Battyani, évêque de Transylvanie, et qu'il a léguée à la ville de Carlsbourg. Ce bas-relief est de grès, ou peut-être de marbre d'un grain très-grossier; il a en hauteur 1 mètre 27 à 29 centimètres environ, et en largeur 1 mètre 14 centimètres. Il est, comme le pré-

<sup>1</sup> M. de Hammer ne me paraît pas être ( *Mithriaca*, p. 87, 92 et 93 ) le nom d'*Apuleum* fondé lorsqu'il donne à cette ville

cédent, divisé en trois compartiments également superposés l'un à l'autre, et les sujets de chaque tableau ont tant d'analogie, ou, pour mieux dire, tant de ressemblance avec ceux du premier bas-relief, qu'afin d'éviter des répétitions inutiles et fatigantes, je crois devoir me borner à signaler ici les différences peu nombreuses que ces deux monuments présentent entre eux.

Premièrement, sur le bas-relief d'Apulum<sup>1</sup>, le Soleil et la Lune personnifiés sont placés chacun sur un bige. Celui de la Lune est attelé de deux taureaux; celui du Soleil de deux chevaux. Ce dernier est précédé par un personnage que l'on désigne ordinairement sous le nom de *Phosphoros* ou *Lucifer*. Les fractures que présentent, dans l'état actuel, les deux extrémités de la partie supérieure du monument, ont considérablement endommagé la figure du Soleil et plus encore celle de la Lune. La fracture de l'extrémité droite se prolonge même jusqu'au bas du second tableau.

La forme et la construction de l'édicule qui renferme le capricorne sont moins régulières, moins monumentales, si je puis m'exprimer ainsi. Les autels qui entourent cette demeure sont bien au nombre de sept, comme sur le bas-relief de Sarmizægethusa; mais leur forme, très-grossièrement ébauchée, est un peu différente. Le capricorne a les pieds de devant appuyés sur le sixième et sur le septième autel; et au lieu des deux animaux qui, sur l'autre monument (n° 1), sont placés au-dessus de ces deux derniers autels, on voit un personnage debout, ayant probablement un casque et un costume grecs ou romains, et portant de la main gauche un objet qui est un glaive, d'après le témoignage de l'auteur de la notice citée. La figure qui suit est à

<sup>1</sup> Pl. I., n° 2. Cf. n° 2, comme le n° 1. a donnée M. de Kœppen dans la notice est reproduit ici d'après la figure qu'en citée.

peu près la même sur les deux bas-reliefs; mais ici elle a un bélier à ses côtés, et l'on aperçoit au-dessous de ce bélier et des pieds antérieurs des deux taureaux attelés au char de la Lune, un animal couché, que, selon M. de Kœppen, on peut prendre pour un *lièvre*, pour un *jeune porc*, et plus probablement, dit-il <sup>1</sup>, pour un *chien* mal figuré.

Les deux personnages que le bas-relief de Sarmizægethusa nous montre à l'extrémité droite de la division supérieure, ont été rejetés du premier tableau dans le second, mais disposés aussi sur deux plans différents. La montagne que j'ai signalée en décrivant le premier monument, et devant laquelle est couchée celle de ces deux figures qui est barbue, ne se retrouve pas sur le bas-relief d'Apulum; on pourrait croire qu'ici ce dernier personnage repose sur un plateau formé par un assemblage de rochers. Il porte de la main droite un objet qui est peut-être un foudre. Quant à la figure de femme, on doit remarquer qu'elle tient de la main droite une arme assez semblable à une courte lance, et qu'au-dessous de la hanche gauche il faut peut-être reconnaître les traces d'un bouclier ovale. La fracture du monument en cet endroit ne contribue pas peu à me laisser indécis sur ce point, qui n'a été, au reste, le sujet d'aucune observation de la part de M. de Kœppen.

Le second tableau, où nous venons de trouver ces deux dernières figures, n'est pas disposé dans l'intérieur d'une grotte, comme il l'est sur le bas-relief de Sarmizægethusa <sup>2</sup>. Le génie placé à la gauche de Mithra porte élevés deux flambeaux au lieu d'un. Celui qui est à la droite tient de la main gauche la queue du taureau immolé; cette queue se termine ici par des épis de blé, ainsi qu'on le voit sur plusieurs autres bas-reliefs du

<sup>1</sup> Notice citée, p. 12.

<sup>2</sup> Pl. I, n° 1.

même genre. Aucune inscription, aucune lettre, ne paraissent avoir été gravées sur le corps de ce taureau ni sur la plinthe du monument. A la place où l'on devrait trouver un scorpion, il y a un très-petit serpent, que je soupçonne avoir été substitué au scorpion par suite de quelque méprise ou inadvertance du dessinateur. M. de Kœppen nous autorise à penser que, sur le monument original, cet objet n'est que grossièrement ébauché; car il le décrit comme étant une espèce de *salamandre* ou de *lézard*<sup>1</sup>, tandis que le dessin qui est joint à sa notice, et qui a été fidèlement reproduit ici<sup>2</sup>, lui donne la forme d'un petit serpent<sup>3</sup>.

Le lion est dans une position toute différente de celle qu'il a sur le bas-relief n° 1; il est assis sur ses pattes de derrière, tenant entre celles de devant un vase en forme de cratère, dans lequel l'animal semble chercher à plonger la tête.

Quant au troisième tableau, il nous offre encore moins de différences à constater que les deux précédents. La fracture de l'angle gauche inférieur du monument ne laisse apercevoir qu'une très-petite portion de la voûte d'un seul des deux portiques. Le char, la partie inférieure des deux personnages que portait ce char, et les jambes de derrière des quatre chevaux ont complètement disparu. Celui de ces deux personnages qui, sur le bas-relief de Sarmizægethusa<sup>4</sup>, est vu de profil, fait face ici au spectateur. Enfin l'attitude de la figure dont le corps est entouré d'un serpent exprime d'une manière plus positive, sur le bas-relief d'Apulum, l'effroi que lui cause l'approche du quadrigé.

<sup>1</sup> Notice citée, VII, p. 10.

<sup>2</sup> Pl. I, n° 2.

<sup>3</sup> Il en est de même dans le dessin qu'a publié l'auteur des *Mithriaca* (pl. VI); et la description qu'il fait du monument

(p. 88) porte que l'animal placé auprès des parties génitales du taureau n'est point un scorpion, mais une espèce de lézard ou de vipère.

<sup>4</sup> Pl. I, n° 1.

Les diverses remarques que je viens de faire n'établissent réellement, comme on le voit, aucune différence essentielle entre nos deux bas-reliefs; et s'il est aisé, sans attendre des explications ultérieures, de reconnaître qu'ils se rapportent à une même doctrine religieuse, à un même système de composition symbolique, il n'est pas moins facile de se convaincre que, par leur style, leur exécution, leur forme, leur disposition, ils appartiennent aussi à une même époque de l'art.

Considérés sous ce dernier rapport, ils nous offrent la preuve que la décadence de la sculpture fut plus précoce et plus rapide encore dans les provinces conquises par les Romains au delà de la Drave et du Danube, que dans la capitale de l'empire, où la réunion de tant de chefs-d'œuvre de l'art grec et le séjour de tant de sculpteurs venus de la Grèce durent nécessairement ralentir les progrès de l'ignorance et du mauvais goût. Car, à voir le style lourd et incorrect de ces deux bas-reliefs, on n'hésiterait pas, sans doute, à les classer parmi les ouvrages romains du iv<sup>e</sup> siècle, tandis que les témoignages historiques les plus dignes de foi ne permettent pas d'en fixer l'époque plus tard que vers le milieu du iii<sup>e</sup> siècle. En effet, ces témoignages nous apprennent que les Romains furent obligés d'abandonner la Dacie dès l'année 271 ou 274, sous le règne d'Aurélien<sup>1</sup>; et il faut ajouter que plusieurs autres monuments mithriaques, qui ont été trouvés dans cette province et dans les ruines même d'Apulum et de Sarmizægethusa, portent un caractère de barbarie tel, qu'il faut bien admettre un intervalle quelconque entre l'époque des deux bas-reliefs ici figurés et celle des monuments qui, comme les ouvrages de sculpture auxquels je fais allusion,

<sup>1</sup> Voy. Eutrop. IX, 13. — Vopiscus, in *Commentatio de expeditionib. Trajani ad Daciam*. — Sext. Rufus, IX. — Engel, *Commentatio de expeditionib. Trajani ad Daciam*. Vindobon. 1794; p. 275 et 276.

ont dû être exécutés pendant les dernières années du séjour des Romains dans la Dacie.

L'inscription incomplète qui est gravée sur la plinthe du bas-relief de Sarmizægethusa<sup>1</sup> ne nous fournit aucun renseignement pour déterminer d'une manière plus précise l'époque à laquelle remontent nos deux bas-reliefs, bien qu'il nous soit facile de restituer en entier la teneur de cette inscription, à l'aide d'un autre monument lapidaire parfaitement conservé, qui a été publié dans la notice déjà citée<sup>2</sup>. On lit sur celui-ci :

DSIM  
 PRO SALVTE INC  
 OLVMITATE M AVRE  
 TIMOTHEI ET AVR M  
 AXIMI · VOTVM NVN  
 CVPAVIT SOLVIT · QVE  
 EVTHYCES · EORVM LIB  
 RETVLIT

c'est-à-dire : *Deo Soli invicto Mithræ. Pro salute, incolamitate Marci Aurelii Timothei et Aurelii Maximi votum nuncupavit solvitque Euthyces eorum libertus, retulit.* Cette inscription, on le voit, est une répétition de celle dont il ne reste que des fragments sur le bas-relief de Sarmizægethusa. Elle a été copiée par M. de Kœppen à Hermanstadt, sur une table votive, dans la collection où se trouve ce bas-relief; mais le savant voyageur ne nous dit pas si elle provient ou non de la même localité que ce dernier monument. Il se borne à faire observer que, dans les deux inscriptions, il s'agit d'un vœu fait à Mithra et accompli en faveur de deux Romains par

<sup>1</sup> Pl. 1, n° 1.

<sup>2</sup> Page 16.

leur affranchi Euthycès. Malheureusement l'antiquité ne nous a légué aucun document qui puisse nous indiquer l'époque à laquelle vécut ces divers personnages.

Une des particularités les plus remarquables que présentent les deux bas-reliefs dont je viens de faire la description est, sans contredit, la division de leur sujet en trois scènes ou tableaux différents. La réunion de ces diverses scènes ne se reproduit, à ma connaissance, sur aucun autre monument mithriaque. Il ne me sera pas difficile cependant de prouver que, loin d'apporter aucune altération, aucune modification à la doctrine orientale du culte de Mithra, une semblable disposition est en parfaite harmonie avec la nature et la diversité des fonctions qu'attribuent à cette divinité les écrits qui nous restent de Zoroastre. En effet, selon le Zend-Avesta, Mithra, divinité subordonnée à Ormuzd, roi du ciel fixe ou du firmament, préside au trois régions du monde créé, qui sont elles-mêmes subordonnées et inférieures au ciel fixe : la région du ciel mobile ou des planètes, la région de la terre et celle des enfers. A ce titre Mithra, dans les livres zends, est appelé *roi du ciel mobile* et même *révolution du ciel (mobile)*, *roi des vivants* ou *roi de la terre*, et *roi des morts* ou *des enfers*. Si nous examinons avec attention, ainsi que je vais le faire, chacun des trois tableaux dont se composent nos deux bas-reliefs, nous parviendrons facilement à reconnaître que, sur l'un comme sur l'autre de ces deux monuments, Mithra est représenté avec ce même triple caractère, et qu'il s'y montre environné de toutes les figures, de tous les emblèmes qui, dans le langage symbolique des livres sacrés et des monuments figurés de la Perse, pouvaient caractériser ses fonctions, ses attributions, les régions auxquelles il préside, le mystère de la transmigration des âmes et l'acte de la rédemption.

## SECTION PREMIÈRE.

La nature du sujet considéré dans l'ensemble de l'un et de l'autre de nos deux monuments, et l'ordre des idées psychologiques qui sont exprimées dans chacune de leurs trois divisions, exigent que je commence mon analyse par l'examen détaillé du tableau qui est sculpté dans la division du milieu. Les dimensions de ce tableau sont plus considérables que celles des deux autres tableaux entre lesquels il se trouve placé. Cette particularité, aussi bien que la composition et les proportions du groupe qui occupe le centre du tableau, suffiraient d'ailleurs pour nous avertir que nous avons ici sous les yeux le sujet principal du monument, celui qui devait servir à caractériser plus particulièrement la divinité à laquelle chacun de ces bas-reliefs avait été consacré, et les rapports directs que la théologie établissait entre Mithra et le genre humain. A un très-petit nombre près d'exceptions<sup>1</sup>, le groupe de Mithra immolant un taureau est effectivement répété sur tous les monuments de sculpture que les Romains dédièrent à cette divinité.

J'ai déjà eu ailleurs<sup>2</sup> l'occasion de faire remarquer que, dans la composition d'un pareil groupe, le taureau est le symbole de la vie, et que l'idée religieuse qui y domine est le sacrifice offert par Mithra à une divinité supérieure, à Or-

<sup>1</sup> On peut citer seulement un bas-relief de la villa Altieri (Leonard. Augustini *Gemm. antiq.*, post *præfation*. J. Gronovii, tab. 11; Amstelod. 1685), où l'on voit Mithra debout sur un taureau accroupi, et un monument de la villa Giustiniani

(*Galler. Giustin.* part. II, tav. LXII), qui représente Mithra sortant à mi-corps d'un rocher.

<sup>2</sup> Voy. *Nouvelles observations sur le grand bas-relief mithriaque du Musée royal de Paris*. Paris, 1828; p. 28 et 29.

Ormuzd, pour la rédemption du péché du premier homme<sup>1</sup> ou des âmes tombées dans les voies de la génération. En même temps, mais sans produire les observations nombreuses sur lesquelles s'appuie mon opinion, j'ai avancé que, dans ces sortes de représentations, le taureau n'est pas seulement le symbole de la vie, comme la langue, les doctrines du Zend-Avesta et les antiquités figurées de la Perse m'ont autorisé à l'affirmer, mais qu'il est un symbole auquel on avait tout à la fois attribué une acception philosophique, une acception astronomique et une acception physique. Ce n'est point non plus ici le lieu de justifier cette triple acception. L'exposition des preuves que me fourniraient à l'appui de mon assertion les textes et les monuments de l'art donnerait à ce mémoire une trop grande étendue, tandis que cette exposition trouvera naturellement sa place dans les deux ouvrages où je me propose de publier toutes mes recherches sur le culte de Vénus, et sur le culte et les mystères de Mithra. Je me bornerai donc à résumer ici les résultats auxquels m'ont conduit ces recherches, quant à ce qui concerne le symbole du taureau, en disant que le groupe de Mithra immolant un taureau représentait à la fois le sacrifice de rédemption offert à Ormuzd par le dieu médiateur et sauveur; le Soleil, toujours jeune, entrant dans le signe du taureau à l'équinoxe du printemps; le Soleil dardant sur le principe humide ses rayons symbolisés ici par le poignard d'or que Mithra plonge dans le sang de l'animal; le Soleil enfin, emblème du principe actif, exerçant sur la Lune elle-même, emblème du principe passif, son influence fé-

<sup>1</sup> M. de Hammer ne me semble pas être fondé à dire (*Mithriaca*, p. 13 et 14) que, dans le sacrifice représenté sur les monuments mithriaques, le taureau est, comme

le bœuf du brahme Tchengréghâtchah, l'emblème du *Mithradaroudj-homme*, ou du méchant qui doit être frappé ou sacrifié par Mithra.

condante qu'attestent d'une manière sensible, sur le bas-relief d'Apulum<sup>1</sup>, les épis de blé qui sortent de la queue du taureau. Cette dernière particularité se reproduit sur plusieurs autres monuments mithriaques, et l'on commettrait une grave erreur si on voulait l'attribuer au caprice ou à l'imagination des sculpteurs romains; elle est, au contraire, une nouvelle preuve incontestable des rapports intimes qui existaient entre la doctrine religieuse des Perses et celle que les Grecs de l'Asie mineure avaient transmise aux Romains avec le culte de Mithra. Car, dans plusieurs passages du Vendidad-Sadé et du Boun-déhesch, que je rapporterai dans la troisième section de ce mémoire, nous voyons le taureau donner naissance, en mourant, à l'homme, aux animaux de toute espèce, aux arbres, aux plantes, à tous les biens de la terre, et notamment, selon le Boun-déhesch, à cinquante-cinq espèces de grains qui sortirent de sa queue. Mithra justifiait donc pleinement, dans des compositions semblables à celle du groupe que nous avons ici sous les yeux, les surnoms de médiateur<sup>2</sup>, dieu soleil invincible, dieu tout-puissant<sup>3</sup>, père et créateur de toutes choses<sup>4</sup>, seigneur ou maître de la génération<sup>5</sup>, que lui donnent les textes sacrés, les inscriptions ou les traditions. Il ne justifiait pas moins encore l'épithète de *Menotyranus*, qui lui est attribuée par une inscription latine<sup>6</sup>, et que recevait également Atys<sup>7</sup> dans d'autres mystères, mais pour des motifs analogues.

<sup>1</sup> Pl. I, n° 2.

<sup>2</sup> *Zend-Avesta*, t. II, p. 218-219. — Plutarch. *de Isid. et Osir.* Op. t. VII, p. 457; ed. Reisk.

<sup>3</sup> OMNIPOTENTI · DEO · MITHRÆ ·, dans l'inscription qui est gravée sur le socle d'un bas-relief publié par Capaccio (*Histor. Neapol.* cap. IV) et par Summonte (*Istoria della città e regno di Napoli*, lib. I, cap. V).

Selon Zoëga (*Abhandl.* S. 151), on conserve ce bas-relief au musée de Capo di Monte.

<sup>4</sup> Eubul. *ap.* Porphy. *de Antr. Nymph.* V, p. 7; ed. van Goens.

<sup>5</sup> Porphy. *ibid.* XXIV, p. 22 et 23.

<sup>6</sup> Gruter, *Inscript. antiq.* p. XXVIII, n° 6; éd. 1707.

<sup>7</sup> Voy. dans les *Dissertationes IX antiq. et marmor.* de van Dale, p. 29, l'ins-

En même temps on avait placé ici Mithra, comme sur tous les autres bas-reliefs du même genre, entre deux figures, dont l'une porte son flambeau élevé, pour rappeler l'équinoxe du printemps, l'époque où le soleil s'élève au-dessus de notre hémisphère. L'autre tient son flambeau renversé, et fait ainsi allusion au mouvement contraire qu'exécute cet astre à l'époque de l'équinoxe d'automne. Sur l'un des deux monuments, celui d'Apulum (pl. I, n° 2), cette dernière figure touche de la main gauche la queue du taureau chargée d'épis, pour exprimer, sans doute, que l'automne suit immédiatement la saison des moissons. Il est encore plus évident qu'en plaçant à la droite de Mithra celle des deux figures qui tient son flambeau renversé, et à sa gauche celle qui porte son flambeau élevé, on satisfaisait aux prescriptions de la doctrine orientale, qui assignait à cette divinité une place constante vers les équinoxes, et qui mettait à sa droite les régions froides ou boréales, et, à sa gauche, les régions chaudes ou australes, ainsi que Porphyre le dit expressément<sup>1</sup>. Il est probable aussi que, par leur position respective et par celle de leur flambeau, ces mêmes figures étaient encore destinées à rappeler les idées de jour et de nuit, de lumière et de ténèbres, de vie et de mort. Elles pouvaient ainsi montrer aux initiés que Mithra distribue à la terre la lumière, la chaleur, les saisons; qu'il est le roi des vivants, le maître de la vie, le médiateur entre Ormuzd et l'homme, et le lien nécessaire à l'harmonie du monde, comme nous l'apprend Zoroastre<sup>2</sup>.

A côté de la figure qui représente particulièrement l'équi-

cription latine qui commence ainsi : M · D ·

M · I · ET · ATTIDI · SANCIO · MENOTY-  
RANNO ·, etc.

<sup>1</sup> *Ubi supra.*

<sup>2</sup> *Zend-Avesta*, t. I, 2<sup>e</sup> partie, p. 180;  
et t. II, p. 227 et 609.

noxe du printemps, on trouve, sur chacun de nos deux bas-reliefs, le lion et le vase ou cratère dont j'ai déjà fait mention en décrivant ces monuments. L'acception symbolique de ces deux objets est facile à déterminer. Selon les doctrines de l'antiquité, le taureau, symbole du principe humide ou du principe générateur passif, était le signe zodiacal dans lequel la lune avait son domicile à l'époque de sa plus grande exaltation, tandis que le soleil, également à l'époque de sa plus grande exaltation, avait son domicile dans le signe du lion, symbole de la chaleur, symbole du principe igné ou du principe générateur actif. C'est ce qui faisait dire à Tertulien<sup>1</sup> : *Sicut aridæ et ardentis naturæ sacramenta leones Mithræ philosophantur*. Aussi voyons-nous que, sur un grand nombre de monuments figurés dont j'aurai ailleurs l'occasion de m'occuper, le génie symbolique des philosophes de l'Orient avait établi une opposition constante entre le taureau et le lion. Ici<sup>2</sup>, non-seulement la position du lion est inverse de celle du taureau, mais sa place est à la gauche de Mithra et de l'Assesseur qui porte un flambeau élevé, c'est-à-dire dans la région la plus chaude ou la plus australe. Sur le bas-relief de Sarmizægethusa<sup>3</sup>, on observe même que le lion se précipite perpendiculairement de haut en bas sur l'ouverture du cratère, autre symbole du principe humide : il rappelle ainsi l'action énergique du soleil qui, à l'époque du solstice d'été ou de son entrée dans le signe du lion, fait tomber verticalement sur la terre ses rayons brûlants, s'empare de l'humidité, dessèche la surface de la terre, et tarit même les sources et les fleuves. *Les cratères, selon Eubule ou Pallas<sup>4</sup>, sont le*

<sup>1</sup> *Advers. Marcion.* I, XIII, p. 372, A; ed. Rigalt.

<sup>2</sup> Pl. I, n° 1 et 2.

<sup>3</sup> Pl. I, n° 1.

<sup>4</sup> Apud Porphyr. *De antr. Nymph.* XVII, p. 17.

*symbole des sources ; aussi place-t-on auprès de Mithra un cratère, comme emblème de la source.*

Sur l'autre monument, celui d'Apulum<sup>1</sup>, le lion est debout sur ses pattes de derrière, et tient entre ses deux pattes antérieures un vase, que sa forme indécise ne permet pas de désigner sous le nom de *cratère*. Mais ce lion et ce vase ont certainement ici la même signification symbolique que le lion et le cratère du bas-relief de Sarmizægethusa<sup>2</sup>.

S'il est évident que, sur l'un et l'autre de nos deux bas-reliefs, le lion, symbole de la chaleur et signe du zodiaque, réveillait l'idée du solstice d'été, il ne faut pas oublier qu'une constellation porte aussi son nom sur les planisphères célestes, et que le lever et le coucher de cette constellation sont en opposition avec le lever et le coucher de celle qui est appelée *le cratère*. Nous trouvons une mention expresse de ce phénomène céleste dans les deux vers suivants du poème de Manilius sur l'astronomie<sup>3</sup> :

Ultima pars magni cum tollitur orbe leonis,  
Crater auratis surgit cœlatus ab astris.

Le même poète dit plus loin que celui qui naît sous l'influence de la constellation du cratère doit aimer les plaines arrosées par des ruisseaux, les rivières, les lacs, le vin, la culture de la vigne, le commerce des productions qui naissent et croissent dans l'eau ; et en finissant par ce trait<sup>4</sup> :

..... nec deserit unda.  
Tales effinget crater humoris amator.

il achève de confirmer la signification symbolique qu'Eubule

<sup>1</sup> Pl. I, n° 2.

<sup>2</sup> *Ibid.* n° 1.

<sup>3</sup> *Astronom.* V, 234 et 235.

<sup>4</sup> *Ibid.* 249 et 250.

ou Pallas attribuait au cratère dans la doctrine des mystères de Mithra.

. Je n'aurais aucune peine à prouver que le lion, symbole astronomique et physique comme le taureau, avait, aussi bien que ce dernier, une acception philosophique. Mais une pareille digression ne serait d'aucune utilité pour l'explication de nos deux bas-reliefs; et il me suffira, sans doute, de dire ici que le taureau et le lion avaient été choisis pour donner leur nom à deux grades des mystères de Mithra, précisément parce que, dans le langage hiératique de l'Asie occidentale, ces deux animaux représentaient chacun une idée philosophique.

Le chien et le serpent occupent sur le bas-relief d'Apulum, comme sur celui de Sarmizægethusa, la place habituelle qui leur est respectivement assignée sur la plupart des autres monuments de ce genre. Le rôle qu'ils y jouent n'exige de ma part aucune remarque.

Il n'en est pas de même à l'égard du *scorpion*, le dernier symbole qui ait été mis ici en rapport immédiat avec le taureau de Mithra. Dans les fragments que nous possédons des livres de Zoroastre, on ne rencontre aucun passage où il soit question de cet insecte venimeux, et les auteurs grecs ou latins ne nous ont également transmis aucun renseignement sur les idées que les sectateurs de Mithra pouvaient y attacher<sup>1</sup>. Toutefois le Boun-déhesch<sup>2</sup> fait une mention expresse du scorpion parmi les *kharfesters* ou animaux malfaisants, qui déchirent, qui ont du venin, et qu'Ahriman a placés sur la terre pour y être en opposition avec les êtres ou les animaux

<sup>1</sup> Dans une partie encore inédite de mes Recherches sur le culte de Vénus en Orient et en Occident, j'ai été amené à examiner le rôle que fait jouer au scorpion une tradi-

tion curieuse qui nous a été transmise par Lucien, à l'occasion du temple et du culte de la Déesse de Syrie.

<sup>2</sup> *Zend-Avesta*, t. II, p. 353 et 354

bienfaisants créés par Ormuzd. De son côté, le Viraf-namèh, autre livre sacré des Parses, mais moins récent que le Boun-déhesch, et dont j'aurai à parler avec quelque détail dans la troisième section de ce mémoire, contient une description des tourments de l'enfer à laquelle se rapportent, dans quelques exemplaires manuscrits, de nombreux dessins coloriés qui représentent les victimes d'Ahriman ou des deus déchirées par des serpents, par divers autres animaux malfaisants, et notamment par d'énormes scorpions de couleur jaune, couleur qui était celle d'Ahriman lui-même. Le Boun-déhesch<sup>1</sup> nous apprend aussi que Zohâk parut au *mille* ou au signe du scorpion, et Féridoun au *mille* ou au signe de l'arc, c'est-à-dire du sagittaire. Dans cette tradition, le scorpion devient évidemment l'emblème d'Ahriman; car Zohâk est la personification constante d'Ahriman dans les poèmes épiques persans, tandis que Féridoun nous y apparaît doté de toutes les vertus, de toutes les qualités qui caractérisent Mithra, et armé de l'arc, des flèches et de la massue de cette divinité. Enfin, sur quelques cylindres persépolitains ou assyriens dont je crois pouvoir rattacher les sujets aux cérémonies des mystères de Mithra ou de Mylitta, nous retrouvons le scorpion comme symbole de génération, comme emblème d'Ahriman, et comme type des kharfesters que les initiés doivent combattre et détruire.

La présence constante de cet insecte symbolique sur tous les bas-reliefs mithriaques d'époque romaine nous autorise à penser qu'il y avait une semblable signification; mais on doit reconnaître que, pour cette raison même, il y était aussi l'emblème particulier de l'équinoxe d'automne. Cette acception astronomique se justifie complètement par l'examen de deux

<sup>1</sup> *Zend-Avesta*, t. II, p. 421.

monuments, dont l'un est une terre cuite, que l'on conservait autrefois à Rome dans le palais Zeno<sup>1</sup> et qui est reproduite ici, sur la planche V, d'après la figure qu'en a publiée Lafréry<sup>2</sup>, vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle. Le second est un jaspe, gravé en creux, que nous a fait connaître le comte de Caylus<sup>3</sup>. Sur l'un comme sur l'autre de ces deux monuments, à la place même qu'occupent ordinairement les deux Assesseurs de Mithra, qui portent chacun un flambeau, on voit deux arbres de l'espèce du pommier, l'un couvert de feuilles sans fleurs ni fruits, l'autre couvert de feuilles et de fruits. Au tronc du premier sont liés une tête de taureau et un flambeau allumé, qui ne contribuent pas peu à faire de la verdure naissante de cet arbre un emblème très-expressif de l'équinoxe du printemps. Le scorpion et le flambeau renversé, qui sont attachés au tronc du second pommier, concourent, de leur côté, à nous montrer, comme les pommes dont l'arbre est chargé, que nous avons ici, à la droite de Mithra, un emblème non moins expressif de l'équinoxe d'automne. Le signe du scorpion devait être, en effet, le premier signe de l'équinoxe automnal dans cet ancien calendrier religieux des Perses où l'équinoxe vernal et le commencement de l'année étaient indiqués par le signe du taureau. Aussi remarquons-nous que, sur les monuments mithriaques dont le dessin est plus arrêté, plus correct que celui de la terre cuite du palais Zeno, le scorpion saisit avec ses pinces les testicules du taureau mourant, comme s'il cherchait à stimuler les sources de la vie au moment où la nature

<sup>1</sup> Cette terre cuite ne se trouve plus à Rome; on ne sait pas ce qu'elle est devenue, et nous devons d'autant plus la regretter, que l'on n'en possède qu'une très-mauvaise figure.

<sup>2</sup> Dans le recueil intitulé : *Speculum ro-*

*manæ magnificentiæ*, etc. Rom. 1551-1573; gr. in-fol.

<sup>3</sup> *Recueil d'antiquités*, t. VI, p. 243 et 244, et pl. LXXIV, fig. 1. — Cette pierre gravée appartenait à Caylus, mais j'ignore quel en est le possesseur actuel.

semble s'être épuisée après avoir employé ses forces à produire pendant les deux saisons qui précèdent l'automne.

C'est encore un fait digne de notre attention, que la présence simultanée du taureau, du lion et du scorpion sur des monuments où ils sont les emblèmes respectifs de l'équinoxe vernal, du solstice d'été et de l'équinoxe automnal, et où cependant le solstice d'hiver est représenté par la maison du capricorne. Une pareille réunion est une preuve incontestable du respect religieux avec lequel les sectateurs de Mithra, chez les Grecs de l'Asie mineure et chez les Romains, reproduisirent sur leurs monuments figurés certains emblèmes astronomiques qui appartenaient à l'ancienne doctrine de l'Orient, mais qui avaient cessé d'être en rapport, depuis bien des siècles, avec l'état du ciel, c'est-à-dire avec la position du soleil relativement aux constellations zodiacales.

Le tableau qui forme la division intermédiaire du bas-relief de Sarmizægethusa<sup>1</sup> nous offre deux autres symboles dont j'ai à m'occuper, *l'aigle* et *le corbeau*. Celui-ci est également figuré sur le bas-relief d'Apulum<sup>2</sup>, et, à peu d'exceptions près, il se retrouve dans la composition de tous les bas-reliefs mithriaques. Le rôle que joue, dans le Zerd-Avesta, cet oiseau symbolique, et le privilège qu'il avait de donner son nom à un des grades des mystères de Mithra, justifient suffisamment cette constante répétition, et ont été, dans plusieurs ouvrages, l'occasion de dissertations qui me dispensent, sans doute, d'entrer ici dans aucun détail au sujet d'un pareil symbole.

Si le corbeau accompagne presque toujours les représentations figurées de Mithra que nous a léguées l'antiquité romaine, on n'en peut dire autant de l'aigle, bien que ce dernier oiseau prête son nom à l'un des grades les plus élevés des mystères

<sup>1</sup> Pl. I, n° 1.

<sup>2</sup> Pl. I, n° 2.

de Mithra, et soit appelé, dans les livres sacrés des Parses<sup>1</sup>, *le gardien des deux portes du monde*. Nous ne le découvrons pas sur le bas-relief d'Apulum<sup>2</sup>, malgré l'analogie de composition qui existe entre ce monument et le bas-relief de Sarmizægethusa; et l'on ne connaît jusqu'à présent que deux autres monuments mithriaques sur lesquels il ait été sculpté ou gravé. Le premier est ce même bas-relief de la villa Altieri que j'ai déjà cité<sup>3</sup>; le second est une pierre gravée du musée de Florence, qui a été inexactement figurée ou décrite jusqu'à ce jour, quoiqu'elle se trouve reproduite dans la plupart des ouvrages relatifs au culte de Mithra, et dans plusieurs recueils justement estimés. Sur le bas-relief de la villa Altieri, l'aigle porte un foudre dans ses serres. Cette particularité ne s'observe ni sur l'intaille de Florence, ni sur le bas-relief de Sarmizægethusa; mais elle vient confirmer à la fois le témoignage du Zend-Avesta<sup>4</sup>, celui du Boun-déhesch<sup>5</sup>, et la teneur d'une inscription grecque bien connue<sup>6</sup>, qui s'accordent à comprendre la foudre parmi les attributions de Mithra. On peut donc supposer avec toute vraisemblance que, sur le bas-relief de Sarmizægethusa<sup>7</sup>, l'aigle était destiné à rappeler que Mithra, placé au ciel entre les deux portes du monde, la lune et le soleil, est le maître du tonnerre, le maître de ce feu redoutable qu'il a reçu des mains d'Ormuzd pour punir les méchants sur la terre, et protéger les justes ou les purs contre Ahriman et les deus.

Je compléterai l'explication du tableau qui occupe le milieu

<sup>1</sup> *Zend-Avesta*, t. II, p. 388.

<sup>2</sup> Pl. I, n° 2.

<sup>3</sup> Ci-dessus, p. 69, note 1.

<sup>4</sup> T. I, 2<sup>e</sup> part., p. 87, 95, 97, 180, 368 et ailleurs.

<sup>5</sup> *Ibid.* t. II, p. 367 et 384.

<sup>6</sup> Cette inscription commence par ces mots : ΗΑΙΩ · ΜΙΘΡΑ · ΑΤΡΟΒΡΟΝΤΟ · ΔΑΙΜΟΝΙ. Elle avait été copiée à Rome par Langermann. (*Voy. Reines. Syntagm. inscript. antiq. class.* I, n° 291.)

<sup>7</sup> Pl. I, n° 1.

de nos deux bas-reliefs en soumettant à l'Académie quelques observations sur les deux figures que l'on voit à la droite du génie de l'équinoxe automnal. Ces figures ne sont pas une des particularités les moins curieuses de la composition de ce tableau. Celle qui porte sur ses épaules et par les jambes de derrière un taureau renversé ne s'est encore reproduite que sur quatre monuments mithriaques : un bas-relief découvert à Hedernheim en 1826<sup>1</sup>, un autre trouvé à Mauls dans le Tyrol<sup>2</sup>, et deux fragments du musée Pio-Clementino<sup>3</sup>; mais elle n'y est point accompagnée du personnage qui, sculpté ici immédiatement au-dessous d'une figure semblable, est placé à cheval sur un taureau debout. Le bas-relief d'Apulum et celui de Sarmizægethusa<sup>4</sup> restent jusqu'à ce jour les deux seuls monuments romains consacrés à Mithra qui fournissent un exemple de cette dernière représentation. Le génie symbolique de l'Orient en revendique l'invention, et nous devons en chercher le type et l'interprétation sur les monuments figurés de l'ancienne Perse et dans le texte des livres de Zoroastre.

Les premiers objets qu'offrent à nos regards et à notre admiration les ruines de Tchéhelminar ou Persépolis sont les deux figures colossales, sculptées en ronde-bosse, qui décorent les faces latérales du grand portique de l'édifice principal.

<sup>1</sup> *Annalen des Vereins für Nassauische Alterthumskunde*; 1<sup>er</sup> Band, n° 9, Taf. I. — M. de Hammer, *Mithriaca*, pl. XIV.

<sup>2</sup> Heinr. Seel, *Die Mithrageheimnisse*. Aarau, 1823; Taf. XIX. — M. de Hammer, *Mithriaca*, pl. V.

<sup>3</sup> Zoëga (*Abhandlung*. S. 176-177, n. 16, 17 und 25) en indique trois au musée Pio-Clementino; mais le dessin que je possède de celui auquel il donne le n° 25 prouve

que l'illustre antiquaire avait été induit en erreur par sa mémoire, lorsqu'il déclarait absolument semblables, à la disposition près, les deux fragments coloriés qui sont décrits dans ses *Abhandlungen* sous les n° 17 et 25. Mon dessin n'offre aucune trace d'une figure portant un taureau sur ses épaules, telle qu'il la dépeint en décrivant les deux fragments n° 16 et 17.

<sup>4</sup> Pl. I, n° 2 et 1.

L'une représente un taureau debout, couvert de riches ornements<sup>1</sup>; l'autre nous montre un buste humain uni au corps ailé d'un taureau également debout<sup>2</sup>, composition conçue dans cet esprit synthétique qui se révèle dans la langue du Zend-Avesta, comme sur tous les monuments figurés des Perses. Selon le Zend-Avesta<sup>3</sup>, le premier être créé par Ormuzd fut le taureau premier, donné unique, double, pur et lumineux, et de son corps naquit le premier homme au moment où l'animal symbolique fut tué par Ahriman<sup>4</sup>. Or, il faut observer que les mots zends, qui dans le texte servent à désigner ce premier taureau et ce premier homme, sont *gaya* ou *guëïë*<sup>5</sup>, qui signifie à la fois *vie* ou *âme*, et *taureau*<sup>6</sup>, et *gaya-mërëta*, mot synthétiquement formé, et dans la composition duquel on trouve avec *gaya*<sup>7</sup>, taureau ou vie, le mot *mërëta*<sup>8</sup> auquel appartient la double signification d'*homme* et de *mortel*. De sorte que, dans

<sup>1</sup> Voy. Porter's *Travels in Georgia, Persia*, etc. vol. I, pl. XXXI.

<sup>2</sup> *Ibid.* pl. XXXII and pl. XXXIII.

<sup>3</sup> Tom. I, 2<sup>e</sup> part. p. 87, 95, 164 et 171; II, p. 17, 18, 163, 183, 319, 356 et 403.

<sup>4</sup> Aussi est-il dit dans le Zend-Avesta (t. II, p. 149, 260 et 294) que la mort est une des productions d'Ahriman.

<sup>5</sup> On trouve aussi les formes *guëïëhé*, *guëoué*, *guëé*, *guëem*, selon l'orthographe d'Anquetil.

<sup>6</sup> Voyez le Vocabulaire zend, pehlvi et français d'Anquetil, dans le tome II du Zend-Avesta, p. 452. — J'avoue que j'ai peine à comprendre comment Anquetil n'avait pas été frappé de la double signification attribuée au mot zend *gaya* ou *guëïë*, et comment il avait méconnu le sens symbolique de tous les passages des livres de Zoroastre, où il est question du

premier taureau, donné par Ormuzd. « On ne peut s'empêcher, dit-il (*Mémoires de l'Académie des inscript.* t. XXXVII, p. 642), d'admirer qu'un homme (Zoroastre) qui a si bien représenté la nature du premier Être et l'ordre qu'il a établi dans l'univers, débite après cela des faits aussi éloignés de nos idées que le sont ceux qui regardent ce qu'il appelle le premier taureau. »

<sup>7</sup> Des mots zends *gaya* et *gava* se sont formés les mots pehlvis et persans *gaïo* et *gâo*, taureau, et le verbe persan *zaden*, vivre; Les mots sanscrits *gâo* et *gava*, taureau ou bœuf, et les mots grecs *γατα*, *γέα*, *γῆ*, *Γατα*, *Γατῆ*, *Γάω*, *Ζῆν* et *Ζεὺς* me semblent appartenir au même radical que *gaya*, *gava*, *gaïo*, *gâo* et *zaden*.

<sup>8</sup> De *mërëta* s'est formé le mot persan *mard*, qui signifie également *homme* ou *mortel*. — J'ai transcrit les mots zends selon l'orthographe de M. Eugène Burnouf.

l'acception vulgaire, le mot *gaya* offrait le seul sens de *taureau*, et *gaya-mërëta* le seul sens de *taureau-homme*; tandis que, dans l'acception symbolique ou idéographique, le premier présentait l'idée générale de *vie*, et le second l'idée particulière de *vie mortelle* ou *vie humaine*<sup>1</sup>. Ces observations, qui me sont propres, m'avaient conduit, dès l'année 1825, à établir, dans un mémoire couronné par l'Académie, que les deux colosses du portique de Tchéhelminar ou Persépolis sont, l'un, le représentant idéographique de la vie ou du principe de la vie, et l'autre, le représentant idéographique de la vie humaine ou mortelle. Elles me conduisent maintenant à faire remarquer que, sur le bas relief romain d'Apulum, comme sur celui de Sarmizægethusa<sup>2</sup>, la figure humaine qui monte un taureau debout reproduit une idée analogue, sinon semblable à celle qu'expriment, à Persépolis et sur un grand nombre de cylindres, de cônes, etc. la représentation d'un être moitié taureau, moitié homme, et, dans le Zend-Avesta, le mot *gaya-mërëta*, appliqué au premier homme né du corps du taureau. Sur nos deux bas-reliefs, l'agencement de la figure dont il s'agit, comparé à la forme particulière qu'affecte le taureau-homme des sculptures persiques, offre sans doute des différences notables. Mais, à part toute considération tirée de la chronologie des monuments, ou des procédés de l'art qui furent respectivement employés en Orient et en Occident, ces différences perdent beaucoup de l'importance qu'on pourrait vouloir y attacher, s'il est vrai, comme l'indique le dessin publié par M. de Kœppen<sup>3</sup>, que, sur le bas-relief de Sarmizægethusa,

<sup>1</sup> Les auteurs orientaux modernes n'ayant point connu la véritable signification du mot zend composé *gaya-mërëta*, en ont fait, sous la forme *Gaiomard* ou *Kaiombrts*,

le nom propre du premier roi des Perses.

<sup>2</sup> Pl. I, n° 2 et n° 1.

<sup>3</sup> Ce dessin est reproduit ici sous le n° 1 de la pl. I.

l'artiste romain ait donné une face humaine<sup>1</sup> au taureau debout qui sert de monture à l'un des deux personnages placés à la droite du génie de l'équinoxe automnal; car dans ce cas nous aurions évidemment ici une imitation du type même du taureau-homme des monuments figurés de la Perse.

Quoi qu'il en soit, on peut supposer avec toute raison que, dans nos deux tableaux, la représentation d'un jeune homme monté sur un taureau est un emblème de la vie humaine, comme le taureau-homme dont il vient d'être question. Cela posé, si l'on observe que cette représentation est placée au-dessous de la figure qui porte par les jambes de derrière un taureau renversé; si l'on tient compte du mouvement ascendant de cette dernière figure et de la position particulière ou inverse du taureau ainsi porté la tête en bas, on ne repoussera peut-être pas l'idée de considérer ces deux groupes emblématiques comme ayant trait au cours de la vie, au dogme de la descente et de l'ascension des âmes, et probablement encore aux deux séries d'épreuves qui, dans les mystères de Mithra, constituaient l'*hypobase* et l'*anabase*<sup>2</sup>. L'intention positive qu'a eue le sculpteur de les mettre en rapport avec le sujet du tableau supérieur n'échappera certainement à l'attention de personne. On remarquera, en effet, que les deux figures, dont l'une monte un taureau et dont l'autre porte un taureau renversé, sont disposées du même côté que celui où l'on voit, dans le tableau supérieur, un personnage à genoux devant la maison du capricorne. Ces deux figures et ce dernier personnage se trouvent superposés de manière à former une ligne ascen-

<sup>1</sup> On retrouve la même intention dans le dessin publié par M. de Hammer.

<sup>2</sup> Voyez un passage très-curieux de Nonnus (*Συναγωγή. ἱστορ.* § 6, p. 132; edit.

*Æton.* 1610) et l'inscription d'un bas-relief mithriaque, qui a été publié par l'abbé Vignoli dans sa *Dissertation de Columna Antonini Pii*, p. 174.

dante qui, du sol de la grotte, symbole de la terre ou du monde créé, nous conduit jusqu'à cette maison même du capricorne, laquelle, ainsi que je l'expliquerai plus loin, était, dans les mystères, la porte du soleil et du séjour céleste. Une semblable disposition, aussi fidèlement reproduite qu'elle l'a été sur chacun de nos deux bas-reliefs, ne saurait être sans doute attribuée à un effet du hasard ou à un caprice d'artiste; et, si je ne m'abuse, elle peut prêter quelque appui aux conjectures que les deux figures en question viennent de me donner lieu de soumettre au jugement de l'Académie. Ces conjectures semblent même recevoir de la comparaison des deux bas-reliefs de Transylvanie avec les monuments cités de Mauls, de Hedernheim et du musée Pio-Clementino une confirmation assez positive. Car, si l'on examine attentivement la composition de ces divers monuments, on verra que, sur le premier, la figure qui tient par les jambes de derrière un taureau renversé est placée, à la droite du spectateur, au bas des compartiments où sont représentées les épreuves de l'ordre supérieur ou ascendant qu'on appelait *anabase*, tandis qu'un taureau debout est sculpté, à gauche, au bas des compartiments où l'on distingue le myste subissant les épreuves, d'un ordre physique et inférieur, dont se composait l'*hypobase*. Sur le second de ces bas-reliefs, celui de Hedernheim<sup>1</sup>, la figure qui porte un taureau renversé, la tête en bas, est immédiatement suivie, vers l'occident, de deux groupes : dans l'un, le myste reçoit du dieu Mithra les insignes du grade de *Hélios*<sup>2</sup>; l'autre nous le montre au moment où il se jette à genoux devant le

<sup>1</sup> *Annalen des Vereins*, u. s. w., Taf. I.

<sup>2</sup> M. de Hammer, trompé sans doute par l'assimilation fréquente de Mithra au Soleil dans les auteurs grecs ou latins et dans les inscriptions, confond *Hélios* avec

Mithra (*Mithriaca*, p. 177, note 13). J'expliquerai ailleurs pourquoi *Hélios* ou *Soleil* était le titre même que recevait l'initié parvenu à un des grades supérieurs des mystères.

même dieu. Dans le tableau supérieur nous retrouvons encore le myste ; mais cette fois il est placé sur le char du soleil, et il monte au ciel accompagné de Mithra, qui remplit, on le voit, les fonctions de *psychopompe* ou conducteur des âmes. Il est donc évident, sans que j'aie besoin de le démontrer par l'explication des divers détails de ces deux tableaux, que la figure dont il s'agit est également ici en rapport avec des scènes qui ne peuvent avoir trait qu'au dogme de l'ascension des âmes.

L'état dans lequel nous sont parvenus les deux fragments cités du musée Pio-Clementino, sur lesquels on remarque aussi une figure portant par les jambes de derrière un taureau renversé, ne nous permet pas d'affirmer que les bas-reliefs dont ils faisaient partie reproduisaient des scènes psychologiques, analogues à celles que nous offrent les monuments d'Apulum, de Sarmizægethusa, de Mauls et de Hedernheim. Cependant on pourrait croire qu'il en était ainsi, au moins pour l'un de ces fragments. Car Zoëga, dans ses *Abhandlungen*<sup>1</sup>, nous apprend que, sur celui des deux qui est colorié, le mouvement de la figure en question est positivement ascendant, et qu'au dessus de la grotte dans laquelle on voit gravir cette figure on remarque deux personnages vêtus du costume mithriaque, l'un placé à genoux, l'autre debout et s'appêtant à poser une couronne radiée sur la tête du premier. C'est ici que le marbre a été brisé ; mais la description de l'antiquaire danois, toute succincte qu'elle est, nous montre évidemment qu'une pareille scène devait avoir une grande analogie avec celle qui est sculptée sur le bas-relief de Hedernheim<sup>2</sup> ; et dès lors il est

<sup>1</sup> Pag. 177-179, n° 17.

<sup>2</sup> Zoëga, qui ne connaissait ni le bas-relief de Hedernheim, ni ceux d'Apulum et de Sarmizægethusa, avait été ainsi privé de l'avantage de rencontrer sur un monu-

ment complet la figure qui porte par les jambes de derrière un taureau renversé, la tête en bas. Les deux fragments de bas-reliefs où il avait observé cette figure ne lui ayant offert ni le personnage placé

permis de supposer que, lorsque le monument était entier, elle s'y trouvait, comme ici, accompagnée de quelques autres représentations relatives à l'anabase ou à l'ascension des âmes.

Je regrette beaucoup d'avoir été obligé de donner autant d'étendue à ces dernières observations. Mais il m'a paru qu'elles pouvaient servir à justifier les conjectures que j'ai proposées au sujet des deux figures, dont l'explication, sur l'un comme sur l'autre de nos deux bas-reliefs, présentait quelque difficulté. J'ai cru d'ailleurs ne devoir négliger aucun moyen de mettre l'Académie à portée de prononcer avec toute connaissance de cause sur la valeur de ces conjectures, parce qu'à mon grand regret je me trouve encore ici en opposition, et avec l'auteur érudit de la notice citée, et avec le savant orientaliste de Vienne dont il a adopté les idées. Séduit par l'opinion de M. de Hammer, qui, voulant attribuer une origine indienne aux épreuves et à la doctrine des mystères de Mithra<sup>1</sup>, a déclaré que, sur le bas-relief de Mauls, la figure qui tient par une jambe de derrière un taureau renversé est la représentation d'une épreuve empruntée aux cérémonies funèbres des Indiens, M. de Kœppen<sup>2</sup> n'a pas hésité à voir une représentation semblable dans la figure analogue qui est sculptée sur le bas-relief d'Apulum et sur celui de Sarmizægethuza<sup>3</sup>.

à cheval sur un taureau debout, ni les autres scènes auxquelles se rattache cette composition symbolique dans les tableaux que j'ai décrits, il n'avait pu arrêter ses idées sur la véritable signification du groupe dont il s'agit; aussi ne fait-il pas difficulté de déclarer, dans ses *Abhandlungen* (p. 177 et 178), que le sens et le motif d'une pareille représentation ne sont pas encore connus. Toutefois il penche à croire qu'elle pouvait se rapporter à l'une des peines ou des

épreuves auxquelles on soumettait les initiés.

<sup>1</sup> Voy. *Wiener. allgem. Literat. Zeitung*, 1816, n° 92. — Il est sans doute inutile d'avertir le lecteur que, dans ses *Mithriaca* (p. 84 et suiv.), M. de Hammer, en décrivant les bas-reliefs de Mauls, d'Apulum et de Sarmizægethuza, reproduit son opinion sur l'origine indienne des doctrines et des cérémonies mithriaques.

<sup>2</sup> *Nachricht, etc.*, § VII.

<sup>3</sup> Pl. I, n° 2 et n° 1.

Mais ni l'un ni l'autre de ces deux auteurs n'a cité un texte ou un monument de l'Inde qui puisse justifier leur supposition, ni invoqué aucune autorité qui doive nous obliger à chercher ailleurs que dans les livres sacrés des Parses, dans les traditions orientales et dans les auteurs grecs ou latins qui ont écrit sur les mystères de Mithra, l'explication de monuments consacrés à un culte dont l'origine persique ne peut être raisonnablement contestée. J'ajoute que M. de Kœppen ne s'est nullement arrêté à rechercher quelles sont les relations de la figure en question avec la scène du tableau supérieur et avec la figure qui est placée à cheval sur un taureau debout, dans le bas du second tableau. Il semble même n'avoir pas soupçonné qu'il pût exister aucun rapport particulier entre ces diverses représentations<sup>1</sup>; et, tout en avouant qu'il ne saurait expliquer exactement l'épreuve que subit le personnage qui porte un taureau renversé, il paraît croire que l'autre personnage, celui que nous voyons placé à cheval sur un taureau debout, est le surveillant de la génération, et qu'il remplit des fonctions analogues à celles du dieu générateur appelé *Siva* chez les Indiens, et représenté par eux assis sur un taureau blanc.

Je terminerai ici les observations que j'avais à faire sur les groupes, les figures et les symboles dont se compose le tableau qui occupe le centre de chacun de nos deux bas-reliefs. Les détails dans lesquels je suis entré à cette occasion nous per-

<sup>1</sup> *Nachricht*, etc. § VII. L'auteur des *Mithriaca* n'a pas davantage soupçonné l'existence des rapports que j'indique ici comme ayant échappé à la sagacité de M. de Kœppen. Après avoir parlé des épreuves indiennes et du bas-relief de Mauls, il s'exprime ainsi (*Mithriaca*, p. 89) au sujet des

deux figures dont l'une porte un taureau, et dont l'autre est montée sur un taureau : « L'action de porter le taureau ou de le dompter en montant dessus paraît donc, d'après ces figures, avoir été une de ces épreuves rudes et pénibles par lesquelles devaient passer les initiés de Mithra. »

mettent de reporter maintenant notre attention sur l'ensemble de ce tableau et d'y reconnaître Mithra dans ses fonctions particulières de roi de la terre et des vivants, ainsi que j'avais cru pouvoir l'annoncer. Placé ici au centre du monde créé, au milieu de la région terrestre, Mithra s'y montre environné des figures et des emblèmes propres à retracer aux yeux des initiés les phénomènes du ciel mobile qui ont une influence directe sur ceux de la terre; les principaux phénomènes de la génération; le mélange du bien et du mal; les deux grandes époques de la vie humaine; le sacrifice expiatoire du premier péché. Mithra y paraît jeune et imberbe, distribuant à la terre les différentes saisons, et ramenant, au commencement de l'année, à l'époque de l'équinoxe du printemps, ce principe éternel de vie, de lumière, de chaleur, qui est la source de tous les biens de la terre et de son inépuisable fécondité. Nous le voyons enfin présider, en particulier, à la destinée morale et physique de l'homme. Pour accomplir la mission qu'il a reçue d'Ormuzd à cet égard il offre à Ormuzd lui-même, en faveur du genre humain, un sacrifice symbolique de rédemption, et devient, par cet acte solennel, le modèle et le guide que doit suivre l'homme pendant le séjour de son âme sur la terre.

## SECTION II.

La description succincte que j'ai déjà faite du tableau qui est sculpté dans la partie inférieure des bas-reliefs d'Apulum et de Sarmizægethusa, l'explication du tableau qui lui est superposé, et la place même qu'il occupe sur ces monuments, ont dû préparer le lecteur à trouver ici la représentation de la région inférieure du monde, et Mithra dans ses fonctions

de roi ou juge des morts et de roi de la région de l'enfer. Sur l'un et sur l'autre de ces bas-reliefs nous voyons, en effet, au milieu de ce tableau inférieur, un quadriges qui roule de l'orient à l'occident, comme celui du soleil, et qui porte un personnage imberbe, que son costume, sa coiffure et la scène dans laquelle il joue le rôle principal, nous permettent de prendre pour Mithra lui-même. Un jeune homme, également imberbe, occupe le devant du char, tenant de la main gauche les rênes des chevaux, et de la droite un flambeau allumé, qui nous autorise à le considérer comme une personnification de *Phosphoros*. Il dirige les chevaux à grande course vers un personnage barbu qui, à l'approche de ce quadriges, ainsi que je l'avais déjà fait observer, semble reconnaître qu'il est vaincu, et tombe à la renverse, accablé de terreur<sup>1</sup> ou saisi d'effroi<sup>2</sup>. Mais autour du corps de cette dernière figure est enroulé un serpent, qui redresse la tête et paraît vouloir se défendre. Le mouvement du reptile indique un état réel d'opposition ou d'hostilité, et achève à nos yeux de caractériser Ahriman, cet implacable ennemi d'Ormuzd et de Mithra, que le *Zend-Avesta* appelle *l'ancien serpent infernal qui a deux pieds*<sup>3</sup>. Cette expression remarquable reçoit ici une application immédiate et me porte à penser que, sur les bas-reliefs d'Apulum et de Sarmizægethusa, Ahriman est représenté comme il pouvait l'être sur les monuments mêmes de la Perse, et comme il l'était plus probablement encore sur ceux dont les Grecs de l'Asie mineure transmirent les types aux Romains.

Mithra, selon les livres zends, parcourt sans cesse le monde, d'une extrémité à l'autre, armé de son arc, de ses flèches, de sa massue, de son poignard d'or, et combattant sans relâche

<sup>1</sup> Pl. I, n° 1.

<sup>2</sup> *Ibid.* n° 2.

<sup>3</sup> *Zend-Avesta*, t. I, 2<sup>e</sup> part. p. 305 et

Ahriman, l'ennemi du ciel, l'ennemi de la terre, l'ennemi du genre humain. Il parcourt nuit et jour la terre dans tous les sens<sup>1</sup>; *il va dessous les provinces et veille sur les morts*, dit textuellement le Zend-Avesta<sup>2</sup>. Le tableau qui est sous nos yeux nous offre donc, on ne peut en douter, Mithra sur son char de lumière, poursuivant jusque dans les entrailles de la terre, jusque dans la région de l'enfer ou des ténèbres, le principe du mal, le roi des ténèbres et des deus, l'auteur de la mort, de la nuit, du froid, de tous les maux; poursuivant ce *serpent infernal qui a deux pieds* et qu'Ormuzd l'a chargé de combattre sans cesse et partout; poursuivant enfin cette *couleuvre ennemie de Mithra*<sup>3</sup>, qu'il a déjà combattue et vaincue dans le ciel et sur la terre. L'attitude d'Ahriman annonce sa terreur, sa défaite et la supériorité de son rival. C'est ici à la fois le triomphe de la lumière sur les ténèbres, et le triomphe du bien sur le mal, du ciel sur l'enfer, de la chaleur sur le froid, de la vie sur la mort. C'est une nouvelle victoire qui achève de montrer à l'initié la toute-puissance de Mithra son protecteur, son sauveur, et de justifier à ses yeux les épithètes de *Deus Sol invictus* et de *Deus omnipotens* que donnaient à cette divinité les formules romaines de consécration.

Une autre scène devait attirer non moins vivement l'attention du myste vers l'extrémité opposée de ce dernier tableau, c'est-à-dire vers les figures et les portiques qui sont placés à la droite du quadrige de Mithra. Mais le bas-relief de Sarmizægethusa, et surtout celui d'Apulum, ayant été fracturés en cet endroit, nous ne pourrions nous former une idée précise du sujet que représente cette seconde scène, si nous ne la

<sup>1</sup> *Zend-Avesta*, t. II, *Jescht de Mithra*, *Jescht de Mithra*, 16° cardé et 31° cardé.  
24° cardé, 31° cardé, et ailleurs.

<sup>2</sup> *Zend-Avesta*, t. II, *Jescht de Mithra*,

<sup>3</sup> *Ibid. Néaesch de Mithra*, p. 15; et 4° cardé.

retrouvions figurée sur un autre bas-relief mithriaque qui, à l'exception de la plinthe ou du soubassement, est heureusement complet dans toutes ses parties, quoiqu'il ait eu beaucoup aussi à souffrir des injures du temps. Ce monument, qui est de petite dimension<sup>1</sup> et de beau marbre blanc, a été découvert dans les ruines d'Apulum, comme celui qui porte le n° 2 sur la planche I de ce mémoire. Il a été décrit succinctement, mais non figuré<sup>2</sup> dans la notice citée de M. de Kœppen<sup>3</sup>; et le secours que j'en ai tiré me donne lieu de m'applaudir d'être parvenu à m'en procurer un dessin, grâce à la complaisance de M. l'abbé Hene<sup>4</sup>, conservateur du musée de Carlsbourg. Ce dessin, qui est fidèlement reproduit ici sur la planche II, nous fait voir que, dans son ensemble, le monument en question présente beaucoup d'analogie avec les deux bas-reliefs auxquels nous avons à le comparer. On peut même, dès un premier examen, juger que les détails de

<sup>1</sup> Il a un peu moins de 32 centimètres sur un peu plus de 21 centimètres de large.

<sup>2</sup> Ce bas-relief n'est pas non plus figuré dans les *Mithriaca* de M. de Hammer, qui s'est aussi borné à le décrire très-succinctement (p. 92).

<sup>3</sup> Pag. 14, § VIII. — M. de Kœppen (*Ibid.*) et M. de Hammer (*Mithriaca*, p. 92, n° x) s'accordent à dire que ce bas-relief fait partie du musée Battyani; mais M. l'abbé Hene m'a mandé que, quoique le monument dont il s'agit ait été découvert dans les ruines d'Apulum, il ne se trouve dans aucune des collections d'antiquités qui existent à Carlsbourg. Ce savant ecclésiastique paraît même ignorer dans quel lieu M. de Kœppen a pu le voir.

<sup>4</sup> Je suis redevable des communications

qui m'ont si libéralement été faites par M. l'abbé Hene à l'obligeance de M. de Steinbüchel, et à la protection éclairée que trouvent les lettres, les sciences et les arts auprès de madame la baronne Jósika, épouse de S. Exc. le gouverneur de Transylvanie. En consignait ici l'expression publique de ma reconnaissance, je me fais un devoir et un plaisir d'ajouter qu'à diverses reprises madame la baronne Jósika, que je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement, a eu l'extrême bonté de m'envoyer les dessins ou les empreintes de plusieurs monuments antiques qui ont successivement été découverts en Transylvanie, depuis la publication de la notice de M. de Kœppen, et sur lesquels j'aurai ailleurs l'occasion d'appeler l'attention des archéologues.

la scène qui en occupe la partie inférieure sont presque semblables à ceux que nous offrent les parties subsistantes des bas-reliefs n<sup>os</sup> 1 et 2 de la planche I, et à ceux que l'on devait trouver, à une place correspondante, sur ces deux bas-reliefs, lorsqu'ils n'avaient encore éprouvé aucun dommage. Malgré la grossièreté du travail et l'état fruste du marbre, on distingue sans peine, en effet, dans le bas de ce second bas-relief d'Apulum, comme dans le compartiment inférieur des bas-reliefs n<sup>os</sup> 1 et 2, Mithra et Phosphoros placés sur un char qui roule de l'orient à occident, et qui est lancé contre un personnage sous les traits de qui nous ne pouvons reconnaître qu'Ahriman. A l'extrémité opposée nous voyons, sous un premier portique, une figure agenouillée aux pieds d'un personnage debout, qui lève le bras sur elle, comme pour la frapper avec une arme que probablement il tenait à la main. Plus loin, sous un second portique, on remarque ici, de même que sur le bas-relief de Sarmizægethusa, deux autres personnages qui sont assis ou placés devant une espèce de massif que je n'hésite pas à prendre pour un tribunal. Leur costume et leur coiffure ne sauraient être déterminés, et ne fournissent par conséquent aucune indication qui puisse fixer notre opinion à l'égard de ces deux figures; mais j'ai déjà eu lieu de faire observer que sur le monument de Sarmizægethusa, celui de ces mêmes personnages qui est le plus rapproché du quadrigé paraît être assis, et qu'il est coiffé d'un bonnet phrygien et vêtu d'un costume asiatique, comme l'est Mithra lui-même dans le groupe principal du second tableau de ce bas-relief. J'ajoute que la légende persane<sup>1</sup> nous représente Mithra assis sur un trône, au milieu du pont Tchinevâd, ayant à ses côtés l'ized *Raschné-rast* et jugeant ses actions

<sup>1</sup> Voy. Hyde, *Hist. relig. veter. Persar.* p. 244; edit. 2<sup>e</sup>.

bonnes et mauvaises des âmes. Celles-ci se présentent une à une devant ce tribunal divin, sous la conduite et la protection de l'ized *Sérosch*, qui, s'étant avancé à leur rencontre, a disposé en leur faveur le chien<sup>1</sup>, gardien du pont, et leur a fait accorder l'entrée de ce lieu redoutable. « Là, dit cette légende, Mithra pèsera avec soin les bonnes actions comme les mauvaises; et si les bonnes l'emportent sur les mauvaises, ne fût-ce que du poids d'un cil, il enverra les âmes au paradis. Si c'est le contraire, il les précipitera dans l'enfer; et suivant leurs mérites ou leurs péchés, des récompenses ou des peines leur seront préparées et distribuées dans sept cieux distincts, ou dans sept enfers également distincts<sup>2</sup>. »

L'ized *Sérosch*, selon le *Zend-Avesta*, seconde Mithra, en qualité de *hamkar* ou assesseur; et c'est lui, sans doute, que sous le premier portique du bas-relief de la planche II, jointe à ce mémoire, on a voulu représenter au moment où il reçoit les serments d'un initié qui implore son assistance et fait à ses pieds l'abjuration de ses fautes ou de ses péchés. L'attitude de l'ized indique clairement de quel châtement terrible serait suivie la violation des engagements solennels que le myste vient de contracter avant d'être admis à comparaître devant le tribunal suprême du pont Tchinevâd. Ce tribunal, si je ne me trompe, est ici placé sous le second portique de notre bas-relief; il est occupé par deux personnages qui ne peuvent être désormais pour nous que Mithra lui-même et Raschné-rast, l'ized de la médiation. C'est là que Mithra, roi et juge des vivants et des morts, prononcera sur le sort futur de l'initié

<sup>1</sup> On voit ici clairement que la réunion du chien de Mithra aux trois juges des âmes, sur le pont Tchinevâd qui est placé entre la région du ciel et celle des enfers, constitue un mythe que les Perses avaient

dû puiser à la même source où les auteurs occidentaux prirent l'idée du chien à trois têtes, dont ils firent le gardien des enfers.

<sup>2</sup> Hyde, *ubi supra*. — *Zend-Avesta*, t. I, 2<sup>e</sup> partie, p. 131, note 1.

que va lui présenter l'ized Sérosch ; c'est là enfin que cet initié sera jugé et entendra l'arrêt qui doit lui ouvrir l'entrée des sept cieux et du Gorotman, ou le précipiter dans les ténèbres de l'enfer <sup>1</sup>.

Si l'on compare maintenant entre eux les deux bas-reliefs n<sup>os</sup> 1 et 2 de la planche I et celui qui est reproduit sur la planche II, on ne pourra révoquer en doute que, lorsque les deux premiers de ces monuments étaient entiers, ils devaient offrir, l'un comme l'autre, à la droite du quadrigé de Mithra, les deux arcades ou portiques et les quatre figures qui, sur le bas-relief de la planche II, appartiennent aux deux parties dont se compose la scène que je viens de décrire et d'expli-

<sup>1</sup> Il ne sera pas sans intérêt de faire remarquer que les deux magnifiques ponts qui furent construits à Ispahan, sous le règne de Schâh Abbas le Grand, étaient décorés de deux rangées d'arcades ou de portiques qui les bordaient de chaque côté, dans leur partie supérieure, comme on peut s'en convaincre par la description et les dessins qu'en a publiés Chardin (*Voyage en Perse*, etc. t. II, p. 81, 82, 101 et 102; pl. XLIII, XLVII et XLVIII, éd. d'Amsterdam, 1735). Je serais porté à croire qu'une telle disposition révèle ici l'imitation de quelque système de décoration que, dans l'ancienne Perse, on avait appliqué à l'embellissement des ponts. Une supposition de ce genre n'a peut-être rien d'in vraisemblable, quand on considère que beaucoup d'autres usages, dont l'origine remonte à des époques très-reculées, ont été conservés ou renouvelés en Perse dans les temps modernes, et principalement dans le xvi<sup>e</sup> siècle, qui, grâce au règne d'Abbas le Grand, fut pour ce royaume le siècle de la renaissance des

arts. Si ma conjecture paraissait être suffisamment justifiée par cette observation, elle me permettrait d'en soumettre une seconde au jugement de l'Académie : je proposerais de considérer comme une portion de la partie supérieure d'un pont persique, et du pont Tchinevâd lui-même, les deux portiques ou arcades qui occupent une des extrémités du dernier tableau que je viens de décrire, et sous lesquels nous avons reconnu qu'on avait représenté deux scènes qui nous transportent nécessairement sur le pont Tchinevâd, suivant la légende persane. Je ne dois pas omettre d'ajouter que, parmi les sujets qui sont peints en miniature dans les deux manuscrits de la traduction hindoue du Virafnamêh dont j'ai fait mention plus haut, on remarque les trois juges suprêmes des âmes placés sous des portiques qui sont semblables à ceux de nos trois bas-reliefs, à cela près qu'ils se terminent en ogive, ainsi que les portiques des deux ponts de Schâh Abbas le Grand et les arceaux des autres monuments de la Perse moderne.

quer. On peut même affirmer que la disposition de ces portiques et de ces figures était à peu près la même sur les trois monuments. Cette comparaison et les conséquences que je me crois autorisé à en tirer achèvent ainsi de nous montrer que les deux scènes du tableau inférieur des deux bas-reliefs n<sup>os</sup> 1 et 2 de la planche I avaient pour objet de représenter Mithra au moment où il exerce, dans la région inférieure de la terre ou du monde créé, les fonctions de roi des enfers et de juge des morts, que lui attribue le Zend-Avesta<sup>1</sup>. Il n'est pas moins évident qu'en plaçant ici Mithra sur le quadrigé du Soleil et en l'opposant à Ahriman, auteur de la mort, des ténèbres et du froid, on avait voulu, en même temps, mettre sous les yeux des initiés l'image de la lutte constante qui existe entre la vie et la mort, entre la lumière et les ténèbres, comme aussi l'image de la lutte particulière qui s'établit, pendant l'hiver, entre la nuit et le jour, entre le froid et la chaleur. Sous ce dernier point de vue, le troisième tableau de nos deux monuments devait servir à compléter la représentation des quatre saisons de l'année, et se liait ainsi, par des rapports physiques, au tableau du milieu, qui nous montre Mithra entouré des symboles propres à caractériser le printemps, l'été et l'automne.

M. de Kœppen, qu'on voudrait trouver moins disposé à chercher des explications ou des conjectures dans des traditions étrangères au système religieux des Perses, ne semble pas avoir compris le sujet de ce troisième tableau, quoiqu'il ait pu, comme moi, comparer les deux bas-reliefs de la planche I avec le second bas-relief d'Apulum, qui est figuré ici sur la planche II, et dont il a donné lui-même une descrip-

<sup>1</sup> Tom. II, *Néusch de Mithra*, p. 15; *Jescht de Mithra*, 26<sup>e</sup> cardé, p. 223.

tion dans sa notice<sup>1</sup>. Il a cru y voir<sup>2</sup>, au lieu de deux arcades ou portiques, deux grottes, dans la première desquelles on aurait représenté une flagellation. Il n'énonce aucune opinion à l'égard des deux personnages qui sont placés dans la seconde; il se borne à les indiquer; mais il pense que le char sur lequel il reconnaît cependant qu'on a voulu représenter Mithra sort de cette seconde grotte<sup>3</sup>; et, sans tenir compte de l'attitude du personnage barbu qui est entouré d'un serpent et vers qui le char se dirige, il propose, au sujet de cette dernière figure, plusieurs interprétations qui prouvent que l'idée toute naturelle de voir ici représentés Ahriman, la région des enfers et le tribunal des morts ne s'était pas offerte à son esprit<sup>4</sup>. Ce personnage, sous les traits de qui Ahriman me semble si bien caractérisé, lui paraît être<sup>5</sup> ou un *héliodrome*<sup>6</sup> représentant le cours du soleil au moyen du serpent dont son corps est entouré; ou un véritable *Arimaspe* (*einen wahren Arimaspen*) absorbé dans la méditation et cherchant à fléchir la colère des dieux par des prières et par des promesses d'offrandes; ou une divinité indienne, *Prasarparni*, qu'on représente, dit-il, entourée d'un serpent, et qu'il croit être identique avec *Persephoné* ou *Proserpine*<sup>7</sup>; ou enfin, ajoute-t-il,

<sup>1</sup> *Nachricht*, etc. § VIII, S. 14.

<sup>2</sup> *Ibid.* § VII, S. 12.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Je regrette d'avoir aussi à faire remarquer que cette interprétation ne s'est pas davantage présentée à l'esprit de M. de Hammer. Il se borne à dire (*Mithriaca*, p. 89 et 90), avec un laconisme qui laisse peut-être quelque chose à désirer : « Sur le bas-relief inférieur (mutilé du côté gauche), on voit encore deux autres épreuves : celle de la course aux chevaux, qu'on a déjà vue parmi les épreuves du monument du

Tyrol, et puis la figure d'un homme entouré d'un serpent, dont l'attitude et les contorsions montrent assez combien est pénible cette épreuve. »

<sup>5</sup> *Nachricht*, etc. S. 13.

<sup>6</sup> M. de Kœppen a probablement pris le mot *Heliodromus* dans une leçon reconnue vicieuse d'un passage de la lettre de saint Jérôme à Læta. La vraie leçon, d'après les meilleurs manuscrits, est *Helios, Bromius*.

<sup>7</sup> Ce rapprochement de *Prasarparni* et de *Persephoné* ou *Proserpine* avait déjà été indiqué par M. de Kœppen dans un mé-

« *Ophiucus* lui-même, l'*Asclepius* des anciens, qui donne la vie intellectuelle, le médecin qui tue, le rédempteur, le libérateur de l'âme, qui la ramène au ciel, etc. » Ces quatre suppositions ne sont applicables, ni les unes ni les autres, il faut bien le dire, à la composition du tableau qu'il s'agissait d'analyser; et il m'est peut-être permis, sans trop de présomption, de douter que dans les autres conjectures énoncées par M. de Kœppen à l'égard de ce même tableau, non plus que dans celles-ci, on puisse trouver matière à une objection sérieuse contre les explications que j'ai cru devoir proposer moi-même.

### SECTION III.

Après avoir comparu, dans l'enfer ou la région inférieure, devant un tribunal suprême composé de Mithra et de ses deux assesseurs, l'âme de l'initié reconnu *pur de pensée, pur de paroles et pur d'action*<sup>1</sup> devait quitter à tout jamais les demeures terrestres pour commencer son retour dans le ciel

moire intitulé : *Die dreygestaltete Hecate und ihre Rolle in den Mysterien* (Wien, 1823, in-4°, fig.), où il avait eu soin de citer (p. 6) M. le capitaine Fr. Wilford, à qui l'idée en appartient. Ce dernier, comme on le sait, est l'auteur d'un mémoire qui a été inséré dans le tome V des *Asiatic Researches*, et dont l'objet est de chercher à prouver que le culte des divinités *cabiriques*, celui de Cérès et de Proserpine, enfin les mystères d'Éleusis et les rites de l'initiation ont une origine indienne. C'est là que M. Wilford avance que le nom sanscrit *Prasarparni* (sic) signifie *celle qui est entourée de grands serpents*, et que ce nom est identique avec *Persephoné* ou *Pro-*

*serpine* (*Asiat. Researches*, t. V, p. 298; éd. in-8°); mais cet auteur ne cite aucun texte sanscrit qui nous fasse connaître une divinité du nom de *Prasarparni*. M. Ouvaroff, dans son *Essai sur les mystères d'Éleusis*, a au reste jugé sagement les conjectures très-hasardées de M. Wilford, et a conclu en disant (p. 29 et 114, 3<sup>e</sup> édit.) : « Il serait plus important de chercher les traces des mystères dans le système religieux des Indiens. Excepté la formule expliquée par Wilford, on n'y a découvert, ce nous semble, aucun autre vestige de semblables institutions. »

<sup>1</sup> *Zend-Avesta*, t. I<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> partie, *Vendidad-Sadé*, p. 104, 164 et ailleurs; t. II, p. 34.

fixe, en passant successivement par les sept planètes, qui sont les sept cieus ou les sept portes du ciel mobile. Si, comme il n'est pas permis d'en douter, la scène qui occupe le compartiment supérieur de nos deux bas-reliefs nous transporte dans la région céleste, on peut s'attendre à trouver dans cette scène une indication plus ou moins précise des sept portes ou planètes, et l'arrivée du myste, au moment où, sous la conduite et la protection de Mithra, roi du ciel mobile, il se présente à la dernière porte de ce ciel mobile, c'est-à-dire à l'entrée du ciel fixe ou du *Gorotman*, le séjour céleste ou l'Olympe des sectateurs de Zoroastre. Tel est aussi le sujet que je crois reconnaître dans la composition du tableau qui me reste à expliquer.

Les images du Soleil et de la Lune sont sculptées aux deux extrémités de ce troisième tableau, suivant le dogme très-ancien qui statuait que ces deux astres sont les deux portes principales du ciel, les deux portes par lesquelles les âmes effectuent leur descente sur la terre et leur ascension ou retour au ciel. Le Soleil est placé à l'orient, la Lune à l'occident, non par rapport au spectateur, mais eu égard à l'ouverture de la grotte au fond de laquelle se trouve ordinairement l'image de Mithra; cette ouverture, d'après les anciens rites, devant être pratiquée dans la direction du nord<sup>1</sup>. La présence de ces deux astres ainsi disposés nous rappelle que, selon le Zend-Avesta, Mithra paraît en même temps que le soleil<sup>2</sup>; qu'il existe toujours au ciel entre le soleil et la lune<sup>3</sup>; qu'il est le compagnon du soleil et de la lune<sup>4</sup>. Nous pouvons donc supposer d'avance que, sous une forme quelconque, ce dieu était représenté parmi les personnages ou les emblèmes qui sont

<sup>1</sup> Voy. *Nouvelles observations*, etc. p. 12.

<sup>2</sup> Tome II, p. 13.

<sup>3</sup> Tome I, 2<sup>e</sup> partie, p. 418.

<sup>4</sup> Tome I, 2<sup>e</sup> partie, p. 28.

placés ici entre l'image du Soleil et celle de la Lune. J'espère montrer plus loin que Mithra est, en effet, figuré dans le tableau supérieur de chacun de nos deux bas-reliefs, et qu'il y remplit des fonctions qui ne nous laissent aucune incertitude à cet égard.

Au milieu de ce tableau nous avons remarqué, sur l'un comme sur l'autre des deux monuments<sup>1</sup>, un édicule sous le portique duquel on aperçoit la portion antérieure d'un bouc tourné vers l'occident. Je n'hésite pas plus que M. de Kœppen à reconnaître dans cette représentation *la maison du capricorne*<sup>2</sup>, qui, à une certaine époque, fut le domicile du soleil au solstice d'hiver. Au-dessus de l'édicule, la nacelle en forme de croissant et le taureau qui est placé dans cette nacelle me paraissent constituer un emblème particulier de la lune; les sept pyrées ou autels allumés dont l'édicule est entouré sont indubitablement les représentants des sept planètes, domiciles des sept *amschaspands*, et nous rappellent les sept pyrées qui, selon Strabon<sup>3</sup>, étaient placés dans le temple d'Anaïs et Omanès, en Cappadoce; ils s'observent sur quelques autres monuments mithriaques<sup>4</sup>, et le plus souvent ils y sont, comme c'est ici le cas, disposés entre le soleil et la lune. Cette réunion d'emblèmes, destinés à représenter la

<sup>1</sup> Planche I, n° 1 et 2.

<sup>2</sup> M. de Hammer, dans ses *Mithriaca* (p. 90 et 91), adopte également cette opinion.

<sup>3</sup> *Geograph.* XV, 15.

<sup>4</sup> Voyez la planche V qui est jointe à ce mémoire; Montfaucon, *Antiquité expliquée*, t. I, 2<sup>e</sup> partie, pl. CCXV, n° 4; et Caylus, *Recueil d'antiquités*, tome VI, pl. LXXIV, n° 1. Je dois citer encore ici un bas-relief mithriaque inédit du musée Chiaramonti, que je me propose de publier; et un autre

bas-relief mithriaque du musée Battyani, à Carlsbourg, que je publierai également: celui-ci a été figuré dans les *Mithriaca* de M. de Hammer (pl. VIII) d'après un dessin très-inexact. Le nombre des autels, dans ce dessin, est réduit à cinq, tandis que l'on en compte bien réellement sept sur le monument original, où ils sont d'ailleurs accompagnés de sept poignards, de sept bonnets phrygiens et de sept arbres, ce que n'indique pas non plus la planche citée des *Mithriaca*.

maison du capricorne, la lune et les sept planètes, est une particularité qui, au premier aperçu, pourrait faire supposer que par là on avait voulu figurer certains phénomènes du ciel mobile, relatifs au cours du soleil et de la lune et au mouvement des planètes; mais quand on remarque qu'à côté de la maison du capricorne le sculpteur a placé une figure à genoux et dans l'attitude d'une personne qui implore une grâce, une faveur, ce premier tableau cesse de nous paraître exclusivement consacré à un sujet astronomique. On se trouve naturellement amené à présumer qu'il est susceptible de recevoir à la fois une explication empruntée à l'astronomie et une interprétation que j'appellerai *philosophique*, et qu'il faut chercher dans les traditions relatives à la doctrine secrète des mystères de Mithra.

Le dogme fondamental de cette doctrine était la descente et l'ascension des âmes. On supposait que le ciel mobile avait deux portes, l'une par laquelle descendaient du ciel fixe sur la terre les âmes qui s'étaient laissé séduire par la variété et l'attrait des formes, ou qui, selon les termes de l'ancien langage philosophique, *étaient tombées dans (les voies de) la génération*<sup>1</sup>. L'autre porte du ciel mobile était, au contraire, celle par laquelle les âmes remontaient au ciel fixe, leur séjour primitif, après avoir subi sur la terre les épreuves, les métamorphoses, les châtiments, qui devaient les punir de leur faute première et les ramener à ce triple état de pureté que j'ai déjà indiqué.

Selon les anciennes doctrines qui avaient cours dans l'Asie occidentale, la première de ces deux portes était celle de la lune, la seconde celle du soleil. Mithra, roi et juge des vivants et des morts, médiateur entre Ormuzd et les âmes,

<sup>1</sup> Αἱ (ψυχαι) εἰς γένεσιν κατιούσαι. Porphyr. *De Antr. Nymph.* XXII.

Mithra, dieu rédempteur et sauveur, était placé au ciel entre ces deux portes. Aussi le Zend-Avesta, je le répète, dit-il textuellement <sup>1</sup> : *Mithra existe toujours au ciel entre le soleil et la lune*. Ce même livre nous apprend encore qu'il y réside sur le Gorotman ou le *Béhescht*, cette montagne de lumière qui est le séjour primitif et la demeure éternelle des âmes pures. Zoroastre l'appelle *la voie aux deux destins* ou *la voie aux deux mondes*; et par ces expressions il entend bien certainement le lieu d'où les âmes descendent sur la terre, et le lieu où elles reviennent après le temps des épreuves.

Si les vingt et un *nosks* ou livres dont se composait originellement le Zend-Avesta nous étaient parvenus, il est probable que nous y lirions des détails plus circonstanciés, plus précis, sur ces deux portes du ciel et sur le double mouvement des âmes, bien que l'on doive présumer aussi que Zoroastre s'était imposé l'obligation d'y parler avec beaucoup de réserve d'un dogme qui appartenait à la doctrine ésotérique, laquelle, selon toute probabilité, ne se transmettait que par l'enseignement oral. Malheureusement nous ne possédons en entier qu'un seul des vingt et un *nosks* de l'Avesta, et nous n'avons des vingt autres que quelques fragments, tous relatifs à la liturgie. Ces diverses observations nous expliquent pourquoi nous n'y trouvons aucune notion précise sur le dogme dont il s'agit.

Mais si nous recourons aux autres livres sacrés des Parses et aux auteurs grecs ou latins qui ont écrit sur les mystères de Mithra en particulier, ou sur la transmigration des âmes en général, leurs ouvrages nous fourniront de plus amples renseignements, quoique nous ayons aussi à regretter que plusieurs traités, qui devaient être très-complets sur cette

<sup>1</sup> Tome II, p. 13 et ailleurs.

matière, aient été perdus, ou ne nous soient connus que par quelques fragments peu étendus. De ce nombre étaient probablement les ouvrages de Sotion, d'Aristote, de Dinon, d'Hermodore, d'Hermippe, d'Eudoxe, de Théopompe, d'Eudémus de Rhodes, d'Hécatee et de Cléarque de Soles, dont il est fait mention, soit dans Plutarque<sup>1</sup>, soit dans Diogènes de Laërte<sup>2</sup>; ceux d'Eubule, de Pallas, de Numénus, et de Cronius, qui sont cités par Porphyre<sup>3</sup>, etc.

Le premier passage que je vais rapporter appartient à un ouvrage également perdu, mais qui doit moins exciter nos regrets, parce qu'il n'avait pas le mérite d'être spécialement consacré à l'exposition de la doctrine des mystères de Mithra. Ce passage se trouvait dans un traité de Celse contre la religion chrétienne, et nous a été conservé par Origène dans la réfutation qu'il fit de ce traité. « Celse, dit Origène<sup>4</sup>, s'exprime en ces termes à l'égard de certains mystères des Perses : on trouve chez les Perses des traces de ces choses dans les mystères de Mithra. Les deux révolutions célestes, celle des étoiles fixes et celle des étoiles errantes, et le passage des âmes par les étoiles y sont représentés au moyen d'un symbole du genre suivant : c'est une échelle qui a sept portes, et au sommet une huitième. La première porte est de plomb, la seconde d'étain, la troisième d'airain, la quatrième de fer, la cinquième d'un airain mélangé, la sixième d'argent, et la septième d'or. Les Perses assignent la première à Saturne,

<sup>1</sup> *De Isid. et Osir.* passim.

<sup>2</sup> *In Proem.* § 6.

<sup>3</sup> *De Abstin.* II, 56; et IV, 16; *de Antr. Nymph.* VI.

<sup>4</sup> *Αντίκειται ταῦτα καὶ ὁ Περσῶν λόγος, καὶ ἡ τοῦ Μίθρου τελετὴ παρ' αὐτοῖς ἐστίν. Ἔστι γὰρ τι ἐν αὐτῇ σύμβολον τῶν δύο τῶν*

*ἐν οὐρανῷ περιόδων, τῆς τε ἀπλανοῦς, καὶ τῆς εἰς τοὺς πλανήτας αὐ γεγενημένης, καὶ τῆς δι' αὐτῶν τῆς ψυχῆς διαξόδου· τοιοῦδε τὸ σύμβολον· κλίμαξ ὑψίπυλος (leg. ἐπτάπυλος), ἐπὶ δ' αὐτῇ πύλη ὀγδόη· ἡ πρώτη τῶν πυλῶν μολίβδου, κ. τ. λ. Origen. *contr. Cels.* lib. VI, § 22, p. 646 B; ed. Delarue.*

parce que le plomb indique la lenteur de la marche de cette planète; ils rapportent la seconde à Vénus, à cause de l'éclat et de la mollesse de l'étain; la troisième à Jupiter, à cause de la dureté de l'airain; la quatrième à Mercure, parce que le mercure et le fer savent se prêter à toutes sortes de travaux, et sont utiles au commerce, et à une multitude d'ouvrages; la cinquième est consacrée à Mars, sa nature mixte la rendant inégale et variée. Enfin les Perses attribuent à la Lune la sixième porte, qui est d'argent; et au Soleil la septième, qui est d'or, parce que ces deux métaux ont la couleur de la lune et du soleil. »

Deux compositions orientales, moins anciennes que le traité de Celse, nous fournissent plusieurs notions qui méritent d'être rapprochées du passage très-curieux que l'on vient de lire. Je veux parler du *Viraf-namèh* et du *Boun-déhesch*, auxquels j'ai déjà emprunté quelques citations. Le premier de ces ouvrages est généralement peu connu en France, si ce n'est des orientalistes, quoiqu'il ait été traduit et publié en anglais<sup>1</sup> d'après les versions guzaratie et persane, faites sur l'original pehlvi, qui fut, dit-on, composé vers le commencement du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, sous le règne et par l'ordre d'Ardeschir, fils de Babec et fondateur de la dynastie des Sassanides. Ce prince se prétendait issu de la race des anciens rois qui avaient régné en Perse jusqu'à l'époque de la conquête de cet empire par Alexandre. Il parvint au trône de ses ancêtres après avoir vaincu et tué Artaban, dernier roi de la dynastie des Parthes ou Arsacides. Resté fidèle, comme sa famille, à la religion de Zoroastre, il voulut rendre à cette religion son ancienne splendeur, et ramener les mœurs de ses sujets à leur pureté primitive : dans ce dessein il fit composer, par les mages du royaume,

<sup>1</sup> Par M. J. A. Pope (Lond. 1816, 1 vol. in-8° de 123 pages).

un écrit propre à exciter le zèle religieux du peuple en faveur des dogmes du Zend-Avesta les plus immédiatement en rapport avec la morale publique. L'ouvrage reçut le titre de *Viraf-namèh*, *Livre de Viraf*, parce qu'il contient le récit de tout ce qu'était censé avoir vu et appris, pendant une vision céleste qui avait duré sept jours et sept nuits, un jeune homme nommé *Viraf* ou *Ardai-Viraf*. La première partie de ce récit, la seule dont j'aie à m'occuper ici, nous montre Viraf placé au pied d'une échelle mystérieuse. Avec le secours et l'assistance de Sérosch, personnage divin qui, selon le Zend-Avesta<sup>1</sup>, est la manifestation de Mithra dans ses attributions particulières de roi du ciel mobile, il monte successivement les sept degrés dont se compose cette échelle, et, à chaque degré, il est introduit par son guide divin dans un ciel particulier. Le premier s'appelle *Hamistan-Béhescht*<sup>2</sup>; le second, *le ciel des étoiles* (mobiles); le troisième, *le ciel de la lune*; le quatrième, *le ciel du soleil*; le cinquième, *le Gorotman*; le sixième, *Aser-Rouschni*; et le septième, *Anna-Gourra-Rouschna*<sup>3</sup>. C'est ici que Viraf trouve Zoroastre assis sur un trône magnifique, et entouré de ses trois fils; c'est aussi dans ce septième ciel qu'il voit Djemschid, Féridoun et tous les rois de la dynastie des Kéaniens. Il veut s'y arrêter et y passer le reste de ses jours; mais une voix divine lui ordonne de retourner sur la terre, parce qu'Ardeschir l'attend, et parce que le sort du peuple persan dépend de l'achè-

<sup>1</sup> Tome I, 2<sup>e</sup> partie, p. 223-231.

<sup>2</sup> Cette dénomination équivaut probablement à celle de *Khounerets Bâmi*, qui est employée dans l'*Iescht de Mithra* (*Zend-Avesta*, t. II, p. 216), et qui signifie *la terre* en général, et l'empire du roi de Perse en particulier. Dans ce dernier passage, il est dit que *Mithra exécute la parole*

*d'Ormuzd depuis les Khounerets Bâmi jusqu'au ciel.*

<sup>3</sup> Les extraits que Hyde a publiés de divers auteurs orientaux modernes font aussi mention de sept cieux distincts, mais sans les désigner par des dénominations particulières. Voyez *Hist. relig. veter. Persar.* p. 244; ed. 2<sup>e</sup>.

vement de sa mission. Pendant son ascension il interroge son guide sur la condition des âmes qu'il rencontre dans les diverses parties de chaque ciel, et sur les jouissances de plusieurs espèces qu'elles paraissent y goûter. Il a soin, dans son récit, de rapporter les réponses que lui fait Sérosch à mesure qu'il interroge cet ized sur les différentes classes de la société auxquelles appartenaient, de leur vivant, les personnages dont les âmes attirent son attention, et sur les divers genres de mérites ou de bonnes actions qui ont valu à ces âmes l'entrée de celui des sept cieux où elles doivent attendre le jour de la résurrection générale et du jugement dernier. On comprend sans peine que cette partie du récit de Viraf est la plus circonstanciée, et qu'elle avait pour but de montrer comment les jouissances ineffables augmentent en proportion de l'élévation du rang qu'occupe chacun des sept cieux sur l'échelle mystique, et comment l'entrée du ciel le plus élevé ne s'obtient que par le plus grand degré de pureté des pensées, des paroles et des actions.

Le Boun-déhesch, espèce de compilation encyclopédique abrégée, qu'on peut croire avoir été composée durant les premiers siècles qui suivirent la conquête de la Perse par les Arabes; le Boun-déhesch, dis-je, nous a conservé, dans le récit peu détaillé du voyage céleste de l'âme du premier taureau ou du premier être créé par Ormuzd, quelques traits qui se rapportent à la narration de Viraf, et qui avaient probablement été puisés à la même source, c'est-à-dire dans un des nosks perdus du Zend-Avesta. Il y est dit textuellement<sup>1</sup> qu'après la mort du taureau son âme, appelée *Goschoroun*, mot qui signifie littéralement *âme du taureau*, quitta la terre et s'éleva successivement jusqu'au *ciel des étoiles*, au *ciel de la lune* et au *ciel du soleil*, et qu'ensuite Ormuzd lui montra le *féroüer* de Zoroastre

<sup>1</sup> *Boun-déhesch*, § IV (*Zend-Avesta*, t. II, p. 356).

en lui disant : « Je le donnerai au monde et il lui apprendra à se préserver du mal. »

Le dernier ciel où Goschoroun vit ce féroüer ne peut être que le Gorotman, qui est appelé aussi *Albordj* et *Béhescht* dans le Zend-Avesta, et au sujet duquel le Boun-déhesch rapporte ce qui suit<sup>1</sup> : « Il est dit dans la loi que la première montagne, l'Albordj, s'éleva d'abord en quinze ans, et qu'elle a été huit cents ans à croître entièrement : en deux cents ans, elle s'est élevée jusqu'au ciel des étoiles; en deux cents ans, jusqu'au ciel de la lune; en deux cents ans, jusqu'au ciel du soleil; et en deux cents ans, jusqu'à la lumière première. » Cette expression *jusqu'à la lumière première* sert indubitablement ici à désigner le *ciel fixe*, séjour habituel d'Ormuzd; et il ne sera pas inutile de faire remarquer que le mot *Gorotman*, l'un des noms attribués à la montagne qui représente le *ciel fixe*, avait probablement en zend la signification de *lumière* ou *éclat du ciel*.

On voit, au reste, que dans ce passage du Boun-déhesch, comme dans le Viraf-naméh, le mot *ciel* appliqué aux étoiles, à la lune et au soleil, a la même signification que le mot *porte*, qui est employé dans le récit de Celse<sup>2</sup>; et cette dernière expression se retrouve à son tour dans le Boun-déhesch lui-même avec le sens de *ciel du soleil et de la lune*. Un autre passage de ce traité dit en effet : « L'aigle a été placé gardien aux deux portes du monde<sup>3</sup>. » Or nous savons que l'aigle est un des symboles de Mithra, puisqu'on le voit sculpté à côté de cette divinité sur le bas-relief de Sarmizægethusa<sup>4</sup>, comme sur plusieurs monuments du même genre, et puisque l'un des grades mithriaques s'appelait le grade de *père-aigle*. On ne peut donc

<sup>1</sup> *Boun-déhesch*, § XII (*Zend-Avesta*, t. II, p. 364).

<sup>2</sup> Ci-dessus, p. 49 et 50.

<sup>3</sup> *Zend-Avesta*, t. II, p. 388. Je suis la variante proposée par Anquetil, *ibid.* note 1.

<sup>4</sup> Planche I, n° 1.

entendre ici, par cette expression, *les deux portes du monde*, que le soleil et la lune, ces deux astres entre lesquels Mithra existe toujours au ciel, selon la doctrine et même selon le texte formel du Zend-Avesta<sup>1</sup>.

Le Zerduscht-namèh, compilation biographique faite en l'honneur de Zoroastre, à une époque assez moderne<sup>2</sup>, est d'accord avec le Viraf-namèh sur le dogme de l'existence de plusieurs cieux, où les âmes jouissent, jusqu'au jour de la résurrection, d'un bonheur proportionné à la pureté de leur vie passée. Mais il n'admet que cinq cieux au lieu de sept; et il s'écarte ainsi, sur ce point, du témoignage du Viraf-namèh et des traditions anciennes recueillies par les auteurs musulmans, auxquels Hyde a emprunté les renseignements qu'à l'occasion du pont Tchinevâd j'ai précédemment extraits de son Histoire de la religion des Perses<sup>3</sup>. On ne trouve dans le Zerduscht-namèh aucune mention de l'*Aser-Rouschni*, ni de l'*Ana-Gourra-Rouschna*, qui sont le sixième et le septième ciel du Viraf-namèh; toutefois on y lit<sup>4</sup> que le *ciel du soleil* est le plus élevé, et qu'il n'y a au-dessus de lui que le *Gorotman*. Une telle particularité établit entre le témoignage du Boun-déhesch et les traditions consignées, soit dans le Zerduscht-namèh, soit dans les ouvrages orientaux extraits par Hyde, soit dans le fragment du traité de Celse<sup>5</sup>, plus de conformité qu'on n'en remarque entre ce dernier document et la doctrine du Viraf-namèh; car, d'un côté, le Boun-déhesch, le Zerduscht-namèh et les auteurs musulmans extraits par Hyde nous donnent à

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 45.

<sup>2</sup> Pendant la période comprise entre le xii<sup>e</sup> et le xvi<sup>e</sup> siècle. On ne varie pas moins de trois à quatre cents ans sur la fixation de l'époque à laquelle appartient l'ouvrage dont il s'agit.

<sup>3</sup> Voyez ci-dessus, p. 39 et 40.

<sup>4</sup> *Zend-Avesta*, t. I, 2<sup>e</sup> partie, p. 28 et 29. — *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres*, tome XXXVII, page 628.

<sup>5</sup> Ci-dessus, p. 49 et 50.

comprendre que l'ascension des âmes s'opérait nécessairement par les cinq planètes qui, sur l'échelle mystique de Celse, sont placées avant la lune et le soleil; et, d'un autre côté, nous voyons que, sur cette échelle, la septième porte était celle du soleil, et qu'au-dessus il y avait une huitième porte. Or, quoique le philosophe réfuté par Origène ne désigne point celle-ci par une appellation particulière, on peut croire que cette huitième porte était le Gorotman ou l'Albordj du Boun-déhesch et du Zerduscht-namèh, comme l'avait pensé Anquetil, et comme j'espère parvenir à le démontrer tout à l'heure.

Je ne m'arrêterai point à faire immédiatement à nos deux bas-reliefs l'application des traditions que je viens de rapporter d'après Celse, le Viraf-namèh, le Boun-déhesch et le Zerduscht-namèh. J'y reviendrai après avoir cité quelques autres traditions et proposé diverses conjectures, qui, les unes et les autres, me permettront de faire comprendre plus facilement les conformités de doctrine que présentent entre eux les textes et nos deux monuments de sculpture. Il doit nous suffire, pour le moment, d'avoir constaté que, dans le passage allégué de Celse, on trouve une mention formelle de la *porte de la lune* et de la *porte du soleil*.

Porphyre va nous fournir des renseignements qui seront d'autant plus précieux pour nous que ce philosophe était né dans l'Asie occidentale, et qu'il vivait à peu près vers l'époque à laquelle appartiennent nos deux bas-reliefs. Ces renseignements, il les avait extraits des traités de Pallas, d'Eubule, de Numénus et de Cronius, ouvrages qui malheureusement ne nous sont point parvenus. Porphyre est même, parmi les auteurs connus de l'antiquité, le seul qui ait cité Pallas, et il ne partage qu'avec Athénée l'avantage de nous avoir révélé l'existence d'Eubule.

Après avoir rapporté, dans son commentaire sur la grotte des nymphes de l'île d'Ithaque, un passage d'Eubule, relatif à l'usage établi par Zoroastre de consacrer à Mithra des grottes où les Perses se faisaient initier au mystère de la descente et de l'ascension des âmes, et après avoir ajouté, en termes formels, que cet usage avait été constamment suivi depuis Zoroastre, Porphyre s'exprime ainsi<sup>1</sup> : « Dès les temps les plus reculés, on consacra aux dieux des grottes et des antres, avant même qu'on eût imaginé de leur élever des temples. C'est ce que firent les Curètes pour Jupiter dans l'île de Crète. Il en fut de même dans l'Arcadie pour Séléné (la Lune) et pour Pan lycéen; dans l'île de Naxos pour Bacchus; et, partout où l'on connut le culte de Mithra, ce dieu fut adoré dans des grottes<sup>2</sup>..... Comme la grotte<sup>3</sup> est l'image et le symbole du monde, Numénius et son ami Cronius disent qu'il y a dans le ciel deux points extrêmes : l'un, dans la partie du ciel la plus méridionale, est au tropique d'hiver; l'autre, dans la partie la plus septentrionale, est au tropique d'été. Le point estival est vers le signe du cancer, le point hivernal vers le signe du capricorne. Et comme le cancer est pour nous le signe le plus rapproché de la terre, on l'attribue avec toute raison à la lune, qui est (la planète) la plus voisine de la terre, tandis que, le pôle austral n'étant pas visible pour nous, on attribue le capricorne à Saturne, la plus éloignée et la plus élevée de toutes les planètes<sup>4</sup>..... Les théologiens établissent donc que le cancer et le capricorne sont *les deux portes* (δύο πύλαι) du ciel; Platon les appelle *les deux ouvertures* (δύο στόμια). Ils disent que le cancer est la porte par laquelle descendent

<sup>1</sup> *De Antr. Nymph.* XX-XXIII.

<sup>2</sup> Πανταχοῦ δ' ὅπου τὸν Μίθραν ἐγνώσαν, διὰ σπηλαίου τὸν Θεὸν ἱερομενών.

<sup>3</sup> Ἄντρον.

<sup>4</sup> Ἄφανοις δ' ἐτι ὄντος τοῦ νοτίου πόλου, τῶ μακρὰν ἐτι ἀφροστημίτι και ἀνωτάτῳ τῶν πλανωμένων πάντων ὁ αἰγόνερως ἀπεδόθη, ἡγουν τῶ Κρόνῳ.

les âmes, et le capricorne celle par laquelle elles remontent. Le cancer est au nord, et favorable à la descente; le capricorne est au midi, et favorable à l'ascension; car les régions septentrionales sont propres aux âmes qui descendent dans (les voies de) la génération<sup>1</sup>. » Plus loin, le philosophe syrien, revenant sur le même sujet, ajoute ce qui suit: « Platon, dit-il<sup>2</sup>, fait aussi mention de deux ouvertures, l'une pour ceux qui montent au ciel, l'autre pour ceux qui descendent sur la terre. De même les théologiens ont établi pour portes des âmes le soleil et la lune, disant que le soleil est la porte par laquelle montent les âmes; la lune, celle par laquelle elles descendent..... Phérécydes le Syrien parle aussi des lieux retirés<sup>3</sup>, des gouffres<sup>4</sup>, des antres, des ouvertures et des portes, entendant par ces choses la génération des âmes et leur *apogénèse*<sup>5</sup>..... »

Macrobe, autre philosophe néoplatonicien, mais postérieur à Porphyre d'un siècle environ, nous a transmis aussi une partie de la théorie de la descente et de l'ascension des âmes par les portes du cancer et du capricorne; et cette théorie, à l'exemple de son prédécesseur, il l'avait probablement empruntée à Numénius, qu'il cite souvent dans ses ouvrages: « Voici, dit-il<sup>6</sup>, le chemin que suit l'âme en descendant du ciel sur la terre<sup>7</sup>. La Voie lactée, dans sa route oblique, embrasse le zodiaque de telle manière qu'elle le coupe aux deux

<sup>1</sup> Δύο οὖν ταύτας ἔθεντο πύλας, καρκίνον καὶ αἰγόκερον οἱ θεολόγοι. Πλάτων δὲ δύο στόμια ἔφη. Τούτων δὲ καρκίνον μὲν εἶναι, δι' οὗ κατιᾶσιν αἱ ψυχαί· αἰγόκερων δὲ, δι' οὗ ἀνιᾶσιν. Ἀλλὰ καρκίνος μὲν βόρειος καὶ καταβατικός· αἰγόκερος δὲ, νότιος καὶ ἀναβατικός. Ἔστι δὲ τὰ μὲν βόρεια, ψυχῶν εἰς γένεσιν κατιούσων.

<sup>2</sup> *De Antr. Nymph.* XXIX-XXXI.

<sup>3</sup> Mot à mot : *des recoins, μύχους.*

<sup>4</sup> Βόθρους.

<sup>5</sup> Ἀπογενέσεις.

<sup>6</sup> *In Somn. Scip.* I, 12; edit. varior.

<sup>7</sup> Mot à mot : *dans les enfers de cette vie;*  
« Descensus vero ipsius, quo anima de caelo in hujus vitae inferna delabitur. »

signes du cancer et du capricorne, qui donnent leur nom aux tropiques. Les auteurs qui ont écrit sur la nature appellent ces deux signes les *portes du soleil*<sup>1</sup>, parce que, dans l'un et l'autre, les points solsticiaux limitent le cours de cet astre, qui revient sur ses pas dans l'écliptique et ne la dépasse jamais. C'est, dit-on, par ces portes que les âmes descendent du ciel sur la terre, et remontent de la terre vers le ciel<sup>2</sup>. On nomme l'une la *porte des hommes*, et l'autre la *porte des dieux*. Le cancer est appelé la *porte des hommes*, parce que l'on descend sur la terre par le cancer<sup>3</sup>; et l'on nomme le capricorne la *porte des dieux*, parce que les âmes qui retournent au siège de leur propre immortalité, et qui vont se replacer au nombre des dieux, remontent au ciel par le capricorne<sup>4</sup>. Plus loin, le même auteur, en affirmant<sup>5</sup> que Saturne est la plus élevée des sept planètes, confirme aussi à cet égard l'opinion qui se trouve consignée dans le passage que j'ai précédemment cité<sup>6</sup>, et que Porphyre avait extrait des ouvrages de Numénus et de Cronius<sup>7</sup>. Dans un chapitre subséquent<sup>8</sup>, Macrobe rapporte

<sup>1</sup> « Has solis portas physici vocaverunt. »

<sup>2</sup> « De cœlo in terras meare et de terris in cœlum remeare creduntur. »

<sup>3</sup> « Quia per hunc (cancrum) in inferiora descensus est. »

<sup>4</sup> « Quia per illum (capricornum) animæ in propriæ immortalitatis sedem et in deorum numerum revertentur. »

<sup>5</sup> *In Somn. Scip.* I, 19.

<sup>6</sup> Voyez ci-dessus, p. 55 et 56.

<sup>7</sup> Dans un mémoire qui était resté inédit, et que feu M. Silvestre de Sacy a fait insérer, en 1834, dans le *Nouveau Journal asiatique*, Akerblad a présenté des observations philologiques très-curieuses, qui sont relatives à l'un des noms que les Égyptiens

donnaient à la planète Saturne. Il résulte de ces observations que les Égyptiens, chez qui Saturne était aussi considéré comme la plus élevée des sept planètes, désignaient cette planète par un nom que les auteurs ont diversement altéré, mais qui dérive indubitablement d'une racine à laquelle appartient le mot copte qui signifie *céleste, élevé, supérieur*. Le savant orientaliste suédois remarque à cette occasion qu'en Égypte, de nos jours, on désigne encore le vent du nord par une appellation arabe qui est la traduction de ce même mot copte. Voyez *Nouveau Journal asiatique*, t. XIII, p. 356, note 1.

<sup>8</sup> *In Somn. Scip.* I, 21.

que Platon plaçait également la planète Saturne au-dessus des six autres. Il nous apprend en même temps que, selon un ancien thème généthliaque du monde, le capricorne était le domicile de cette planète au moment où l'univers sortit du chaos. Enfin il ajoute que, dans la suite, Saturne eut pour domicile à la fois le capricorne et le verseau. Déjà cette dernière tradition nous avait été transmise par Julius Firmicus<sup>1</sup>; et l'on connaît une cornaline antique<sup>2</sup> sur laquelle les signes du capricorne et du verseau sont placés auprès de Saturne, qui armé de la *harpè*, est monté sur un char que traînent des serpents.

Le rapprochement de tous les témoignages que je viens de réunir nous conduit à regarder comme un fait avéré que, chez les Perses, les Grecs et les Romains, l'institution des mystères reposait sur le dogme fondamental de la descente et de l'ascension des âmes par les deux portes du ciel<sup>3</sup>. Ces deux portes furent appelées tantôt la *porte de la lune* et la *porte du soleil*, tantôt la *porte du cancer* et la *porte du capricorne*, tantôt enfin la *porte des dieux* ou la *voie des immortels*<sup>4</sup>, et la *porte des hommes* ou la *voie des mortels*. Mais ces diverses dénominations expriment une même idée; et, dans la doctrine particulière des mystères de Mithra, elles se rattachent indubitablement au dogme du Zend-Avesta<sup>5</sup>, suivant lequel cette divinité réside toujours au ciel entre le soleil et la lune ou les deux portes du monde. Nous devons seulement reconnaître que la dénomination de *porte du cancer* et de *porte du capricorne*, appliquée aux deux points solsticiaux de l'écliptique, autorise à penser qu'à

<sup>1</sup> *Astron.* II, 2.

<sup>2</sup> *Bulletino dell' Instit. archeol.* 1834, p. 123.

<sup>3</sup> Je montrerai ailleurs que, chez les divers peuples de l'antiquité, ce dogme

dut être importé avec les mystères de Vénus, dont les Chaldéens d'Assyrie furent les inventeurs primitifs.

<sup>4</sup> *Homer. Odys.* XIII, 112.

<sup>5</sup> Ci-dessus, p. 45.

une époque qui nous est inconnue, on introduisit dans la célébration des mystères de Mithra, chez les Grecs asiatiques et chez les Romains, l'usage d'un calendrier religieux fondé sur l'observation de la conjonction du soleil équinoxial avec la constellation zodiacale du bélier. Quant au point de départ, ce calendrier était, par conséquent, différent de celui que Zoroastre avait probablement reçu des Chaldéens d'Assyrie, et d'après lequel il régla, dans le Zend-Avesta, l'institution des fêtes et des cérémonies du culte. En effet, selon ce dernier calendrier, l'année commençait à l'équinoxe du printemps, le jour de l'entrée du soleil dans le signe ou la constellation zodiacale du taureau : les traditions orientales et les monuments mithriaques romains dont j'aurai bientôt l'occasion de parler en font foi aussi bien que les livres zends. Le septième mois de cette année solaire s'appelait le *mois Mithra* et se trouvait placé à l'équinoxe d'automne. Aussi Porphyre rapporte-t-il<sup>1</sup> que l'on assignait une place particulière à Mithra vers les équinoxes. Les fêtes instituées en l'honneur de cette divinité se célébraient en Perse depuis le jour *Mithra*, qui est le seizième du mois *Mithra*, jusqu'au vingt et unième jour inclusivement. Le solstice d'été était marqué par l'entrée du soleil dans le signe du lion ; le solstice d'hiver, par l'entrée de cet astre dans le signe du verseau. Il suit de là qu'aussi longtemps que ce calendrier fut en usage, les points solsticiaux ne purent être appelés les *portes du cancer et du capricorne*, comme ils le sont dans les passages que j'ai cités. Dans les mystères, chez les Grecs et chez les Romains, ces dernières dénominations appartiennent évidemment à un système que l'on avait modifié en tenant compte du changement survenu dans l'état astronomique du ciel depuis que le soleil équi-

<sup>1</sup> *De Antr. Nymph.* XXIV.

noxiol, ayant cessé d'être en conjonction avec la constellation zodiacale du taureau, avait rétrogradé dans celle du bélier. Mais telle fut, dans quelques parties de l'Asie occidentale, et notamment en Perse, la durée des institutions hiératiques, qu'au temps de Zoroastre, et plusieurs siècles après lui, la modification dont il s'agit ne s'introduisit ni dans le calendrier religieux des Perses, ni dans leurs usages religieux ou civils, bien que ce calendrier, tout solaire qu'il était, eût cessé dès longtemps de se trouver en rapport avec la position du soleil. A l'époque où vivait l'auteur du Zend-Avesta<sup>1</sup>, plus de seize siècles, selon les calculs des astronomes modernes<sup>2</sup>, s'étaient déjà écoulés depuis que le soleil, étant sorti de la constellation zodiacale du taureau, avait fait sa conjonction avec celle du bélier à l'équinoxe du printemps. Il faut nécessairement conclure de cette remarque, que, chez les Perses, les fêtes religieuses devaient être mobiles pour concorder avec le calendrier des livres sacrés. Tout nous porte à croire qu'il en fut ainsi pendant le règne des rois de la race des Achéménides,

<sup>1</sup> Dans le vi<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

<sup>2</sup> Un habile astronome, M. Francœur, dans une lettre qu'il écrivit à M. Émeric-David, le 29 novembre 1826, et dont celui-ci fait mention dans son Jupiter (tom. I, p. 105, note 1), a déduit de ses calculs la fixation approximative de l'époque à laquelle dut avoir lieu la première conjonction du soleil équinoxial et de la constellation du bélier. Cette époque remonte, selon lui, environ à l'année 2266 avant notre ère; mais il faut observer qu'elle ne saurait être déterminée d'une manière rigoureuse, parce que « nous ignorons, dit M. Émeric-David, quel nombre de degrés les prêtres égyptiens donnaient à chaque signe céleste, et que nous ne savons pas

même s'ils supposaient l'équinoxe à la première étoile de la constellation ou au point zéro du signe. » M. Francœur pense qu'il faudrait peut-être rapprocher encore de nous la date 2266, plutôt que de la reculer davantage; et cette dernière remarque tend à concilier ainsi le résultat de ses calculs avec l'opinion généralement adoptée, quoique fautive, que le soleil était encore dans la constellation zodiacale du bélier à l'époque de la naissance de Jésus-Christ, ou qu'il venait d'en sortir tout nouvellement. Les calculs de M. Francœur nous montrent que, lorsque Jésus-Christ naquit, le soleil équinoxial avait déjà fait, depuis plus d'un siècle, sa première conjonction avec les poissons.

qui, nous le savons, avaient embrassé la doctrine religieuse du Zend-Avesta. On peut même présumer que, jusqu'à la conquête de la Perse par Alexandre, les sectateurs de Zoroastre continuèrent à se servir des dénominations générales de *portes du monde*, *portes du ciel*, *portes de la lune et du soleil*, sans établir l'usage de désigner plus particulièrement ces deux portes par les noms des signes zodiacaux ou des constellations zodiacales des deux solstices. Ce dernier usage a pu, sans doute, n'être pas étranger à la Perse depuis la domination des Grecs; mais nous n'en avons, à ma connaissance, aucune preuve directe, et l'on ignore encore à quel peuple il convient d'attribuer l'introduction des expressions *porte du cancer*, *porte du capricorne*, dans le langage des mystères en général et dans celui des mystères de Mithra en particulier. Ce qui est hors de doute, c'est que de telles expressions ne se rencontrent pas dans les auteurs orientaux, et qu'on les voit employées seulement par les écrivains grecs ou latins postérieurs à Alexandre. J'ajoute qu'à leur tour elles ne cessèrent pas d'être admises longtemps après, cependant, qu'elles-mêmes avaient cessé de se trouver en harmonie avec l'état astronomique du ciel. Les passages cités de Porphyre et de Macrobe<sup>1</sup> nous en fournissent une preuve irrécusable, puisqu'il est bien connu que lorsque ces philosophes néoplatoniciens écrivaient, l'un au IV<sup>e</sup> siècle, l'autre au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, le soleil, depuis longues années, n'était plus dans la constellation du bélier. Cet astre avait fait sa première conjonction équinoxiale avec les poissons à une époque assez rapprochée du commencement de l'ère chrétienne<sup>2</sup>. Les signes du cancer et du capricorne n'étaient

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 55-59.

<sup>2</sup> Le soleil, suivant les calculs approximatifs de M. Francoeur (voyez ci-dessus,

p. 61, note 2), a fait sa conjonction avec la constellation du bélier, à l'équinoxe du printemps, au plus tard vers l'année

donc plus les points solsticiaux au temps de Porphyre et de Macrobe; et, sans le respect qu'on avait pour des formules consacrées par les usages religieux, les dénominations de *porte du cancer* et de *porte du capricorne*, qui, chez ces deux auteurs, indiquent le solstice d'été et le solstice d'hiver, auraient dû être remplacées par celles de *porte des gémeaux* et de *porte du sagittaire*. La même remarque s'applique à ceux des monuments mithriaques romains sur lesquels nous voyons le cancer et le capricorne figurés comme emblèmes des deux solstices.

Toutefois, je le répète, on ne saurait douter que, dans le langage des mystères de Mithra, la substitution des dénominations particulières de *portes du cancer et du capricorne* aux dénominations plus générales de *portes du ciel, portes de la lune et du soleil*, n'ait eu pour cause réelle le désir de mettre la théorie de la transmigration des âmes en harmonie avec la position astronomique du soleil. Un monument romain, dont l'authenticité est incontestable, me permet de produire ici, en faveur de cette assertion, une preuve que je crois décisive. Il s'agit du bas-relief à deux faces qu'on a trouvé en 1826 dans les ruines d'un *Mithræum* souterrain, à Hedernheim, près de Wisbaden. J'ai déjà eu l'occasion de signaler, sous un autre point de vue, l'importance de ce monument<sup>1</sup>. Les observations nouvelles dont il sera le sujet dans le cours de ce mémoire ne pourront, ce me semble, qu'accroître l'intérêt très-vif qui, dès les premiers moments, s'est attaché à une aussi heureuse découverte. Elles serviront en même temps, je l'espère, à faire comprendre toute la reconnaissance que l'on

2266 avant Jésus-Christ; et, par conséquent, il a dû sortir de cette constellation, pour entrer dans celle des poissons, vers l'année 103 avant Jésus-Christ, l'intervalle que le soleil emploie à rétrograder d'une

constellation zodiacale dans une autre étant de 2163 ans.

<sup>1</sup> Voy. *Nouvelles observations sur le grand bas-relief mithriaque du Musée royal de Paris*. Paris, 1828, p. 26, note 1.

doit à la société archéologique de Wisbaden, pour l'empressement avec lequel elle a publié les documents, les plans et les dessins qui se rapportent à ce bas-relief<sup>1</sup>.

Sur la face antérieure du monument on voit<sup>2</sup>, dans l'intérieur d'une grotte, Mithra immolant un taureau. Le dieu est dans l'attitude accoutumée, et divers symboles ou accessoires, dont nous n'avons pas à nous occuper présentement, sont rangés autour de lui. Ce qui appelle toute notre attention, c'est le cintre de la grotte, qui, au lieu d'être, comme à l'ordinaire, un assemblage de rochers disposés en voûte, est ici formé par un zodiaque sur lequel les emblèmes des douze signes sont très-reconnaissables, pour la plupart, et renfermés chacun séparément dans un encadrement. Le premier signe de ce zodiaque est le bélier; il est placé vers l'orient, par rapport à la grotte, qui est ouverte du côté du nord, conformément au rituel des mystères; et il correspond ainsi à la place qu'occupe le soleil dans la partie supérieure du bas-relief, aussi bien que sur tous les autres monuments du même genre, sans exception. Les cinq signes qui suivent, savoir : le taureau, les gémeaux, le cancer, le lion et la vierge procèdent, comme le bélier, de l'orient à l'occident. Mais, à partir de la vierge, les six autres signes, la balance, le scorpion, le sagittaire, le capricorne, le verseau et les poissons sont disposés dans un sens inverse, c'est-à-dire qu'ils se dirigent de l'occident à l'orient. Le signe de la balance est sculpté précisément au-dessus de la tête de Mithra, et doit être ici le signe équinoxial d'automne<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Voy. *Annalen des Vereins für nassauische Alterthumskunde und Geschichtsforschern*. Wiesbaden, 1827; Heft, I, § 9, S. 45-86, Tab. IV et V; II Heft, § 11, S. 161-196, Tab. I-VI.

<sup>2</sup> *Ibid.* Tab. I. — M. de Hammer, *Mithriaca*, pl. XIV:

<sup>3</sup> Porphyre, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, nous apprend (*De Antr. Nymph.* XXIV) que la place de Mithra était au

de même que le bélier, qui ouvre la marche des six premiers signes, doit indiquer sur ce zodiaque l'équinoxe du printemps. Au-dessus du capricorne on aperçoit une espèce de construction ou de montagne devant laquelle on retrouve dans une attitude semblable, mais tournée vers l'orient, cette même figure que nous voyons placée à genoux, près de la maison du capricorne, dans le tableau supérieur des deux bas-reliefs d'Apulum et de Sarmizægethusa<sup>1</sup>. Sur ces trois monuments elle est également précédée par un personnage qui décoche une flèche avec son arc, et qui est vêtu d'un costume oriental. L'attention qu'on a eue de mettre immédiatement ces deux figures au-dessus du signe du capricorne, dans le bas-relief de Hedernheim, ne nous permet guère de douter que cette masse, de forme indéfinie, devant laquelle nous les trouvons, ne représente, soit la maison du capricorne, soit la montagne céleste du Zend-Avesta, à laquelle on ne pouvait arriver que par la *porte du soleil*, qui est appelée *porte du capricorne* dans les passages cités des auteurs grecs ou latins<sup>2</sup>. Si la même scène est reproduite une seconde fois sur le bas-relief, et si elle s'observe, cette fois, à la gauche du spectateur, dans le compartiment qui fait le pendant de celui que l'on a sculpté à la droite, il ne faut, sans doute, attribuer cette répétition et cette particularité qu'à l'obligation où se trouvait le sculpteur de remplir un espace qu'il ne pouvait laisser vide sans manquer au principe de symétrie en vertu duquel des répétitions analogues se voient sur un grand nombre d'autres monuments antiques. Il faut remarquer, en même temps, que l'artiste a eu le soin de ne point placer cette seconde scène au-dessus du signe du

cercle équinoxial, *κατὰ τὸν ἰσημερινὸν*  
*δὲ τέτακται κύκλον*; et le même auteur  
dit aussi (*ibidem*, XXII) que la balance

est le domicile de la planète Vénus.

<sup>1</sup> Pl. I, n° 2 et 1.

<sup>2</sup> Ci-dessus, p. 56-58.

cancer, et qu'il semble avoir été guidé par l'intention formelle d'éviter toute confusion d'idées, tout rapprochement entre le sujet de cette scène et le signe ou la porte du cancer, tandis qu'il avait suivi et dû suivre un système contraire pour la représentation qui est immédiatement figurée au-dessus du capricorne.

Il serait difficile, après avoir attentivement examiné le monument de Hedernheim, de se refuser à reconnaître que, chez les sectateurs romains du culte de Mithra, la théorie de la descente et de l'ascension des âmes par les portes du cancer et du capricorne était en rapport avec un calendrier religieux qui, différent de l'ancien calendrier des Perses, quant aux signes équinoxiaux et solsticiaux, avait pour point de départ la conjonction du soleil équinoxial, non avec le taureau, mais avec le bélier. Toutefois on devait continuer de célébrer à l'équinoxe du printemps le renouvellement de l'année; Mithra conservait sa place de convention vers l'équinoxe d'automne; et la transmigration des âmes était toujours censée s'effectuer par les portes de la lune et du soleil, puisque le cancer était devenu le domicile de la lune, et le capricorne celui du soleil, depuis que ce dernier astre était sorti de la constellation zodiacale du taureau pour entrer dans celle du bélier, à l'équinoxe vernal. Les dénominations seules avaient changé, afin de se trouver en harmonie avec les noms des signes qui marquaient le nouvel état du ciel ou la nouvelle position du soleil. Le fond des doctrines était resté le même sur tous les points essentiels, et ce mémoire en offre plus d'une preuve.

Ce serait sans doute ici qu'il conviendrait d'examiner chez quel peuple, dans quelle localité et à quelle époque précise la nouvelle théorie astronomique ou la réforme que je signale

s'introduisit dans la célébration des mystères de Mithra. Mais l'état actuel de la science semble rendre insoluble cette importante question, qui elle-même est subordonnée à la solution d'une question préalable qu'on n'a pas encore résolue : je veux parler de la détermination du lieu et de la date de l'observation solaire sur laquelle repose la nouvelle théorie de la descente et de l'ascension des âmes par les portes du cancer et du capricorne. Ce lieu, cette date, non plus que le lieu et la date de l'observation solaire antérieure, qui servit de base au système théogonique et cosmogonique du Zend-Avesta, ne sont point mentionnés dans les ouvrages que nous a légués l'antiquité. D'un autre côté, aucun monument écrit ni aucun monument figuré ne nous ayant, jusqu'à ce jour, offert des détails astronomiques qui puissent nous indiquer à quelle étoile de la constellation zodiacale du taureau, ou à quelle étoile de la constellation zodiacale du bélier correspondait la position du soleil lorsqu'on observa la conjonction du soleil équinoxial avec le taureau<sup>1</sup> qu'avec le bélier, nous sommes dans l'impos-

<sup>1</sup> Depuis que cette dissertation a été lue à l'Académie royale des inscriptions, M. Biot a communiqué, en 1831, à la même Académie et à celle des sciences, un mémoire sur l'année vague des Égyptiens, dans lequel il annonce que, sur un bas-relief astronomique d'un plafond du Rhamesséum de Thèbes, il a trouvé consignée une observation solaire qui indique l'époque où la position du soleil équinoxial était dans l'étoile de la constellation du taureau, appelée *aldébaran* ou *l'œil du taureau*. Profitant de cette précieuse donnée, il a calculé que, sous le parallèle de Memphis, cette observation astronomique avait dû être faite en l'année julienne -3285, ou proleptique -3291. Cet important mémoire

a été imprimé dans le XIII<sup>e</sup> volume des Mémoires de l'Académie royale des sciences, p. 547-707. Dans l'ouvrage que j'ai entrepris de publier sur le culte de Vénus en Orient et en Occident, j'aurai l'occasion de comparer avec le bas-relief du Rhamesséum de Thèbes une stèle assyrienne ou chaldéenne inédite, sur laquelle une représentation religieuse et astronomique reproduit les particularités principales qui ont fourni à notre savant confrère M. Biot une base certaine pour ses calculs. En même temps j'exposerai les motifs qui me portent à croire que la priorité de l'observation solaire dont il est question, et les principaux éléments du système graphique dont on s'est servi pour en perpétuer le

sibilité de parvenir, par le calcul, à connaître les deux dates respectives dont il est question. Tout ce qu'on peut dire à cet égard, en admettant avec les astronomes modernes<sup>1</sup> que la conjonction du soleil équinoxial et de la constellation zodiacale du bélier ait commencé vers l'an 2266 avant Jésus-Christ, c'est que la première des deux observations solaires dont la date précise nous manque a dû être faite pendant la période qui s'écoula depuis l'année 4429 environ, jusque vers l'année 2266 avant Jésus-Christ, et la seconde, pendant une période approximativement comprise entre cette même année 2266 et l'année 103 avant notre ère. Ces deux périodes embrassent chacune un intervalle de 2163 ans, c'est-à-dire un nombre d'années égal au temps que le soleil emploie à rétrograder d'un signe du zodiaque ou d'une constellation zodiacale dans l'autre.

Quant à la question de savoir chez quelle nation, en quel lieu et à quelle époque on fit subir aux doctrines psychologiques des mystères de Mithra la modification technologique<sup>2</sup> qui résultait de l'observation de la conjonction du soleil équinoxial avec la constellation du bélier, on ne peut y répondre que par des conjectures. Parmi celles-ci, une des plus plausibles semblerait être d'attribuer la modification dont il s'agit à l'influence des connaissances scientifiques que l'expédition d'Alexandre le Grand, ou, plus tard, l'école d'Alexandrie avaient dû répandre chez les Grecs asiatiques, de qui les Romains reçurent les doctrines et les types des monuments figurés propres au culte de Mithra. Mais est-on bien certain qu'au temps des Alexandrins, comme au temps même du

souvenir sur les monuments figurés de l'ancienne Égypte, appartient à un peuple de l'Asie, et non aux Égyptiens.

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, p. 61, note 2 ; et p. 62 et 63, note 2.

<sup>2</sup> Ci-dessus, p. 59-66.

conquérant macédonien, la plupart des nations de l'Asie occidentale ne possédaient pas déjà elles-mêmes les notions astronomiques nécessaires pour opérer la réforme très-simple que j'ai signalée? Et si elles les possédaient, faut-il croire que cette réforme fut l'œuvre des Grecs de l'Asie mineure et non l'œuvre des indigènes, parce que ceux-ci, à l'exemple de Zoroastre, auraient continué de la repousser comme une violation coupable des anciennes prescriptions hiératiques? Quelle que soit la solution de ces diverses questions, je ne dois pas omettre de dire que, si les dénominations de *porte du cancer* et de *porte du capricorne* ne se rencontrent pas dans les auteurs orientaux, ainsi que j'en ai fait précédemment la remarque, plusieurs dogmes religieux, en passant du Zend-Avesta dans divers traités modernes, tels que le Boun-déhesch, le Modjmel-el-Téouarik, et l'Oulémaï-Islam, ou dans les ouvrages moins spéciaux de quelques auteurs musulmans, ont subi, quant à leur énoncé, des modifications qui attestent que les auteurs de ces traités ou de ces ouvrages avaient, comme les écrivains grecs et les écrivains latins que j'ai cités, tenu compte des changements observés, à une certaine époque, dans l'état astronomique du ciel. C'est ainsi, par exemple, qu'en parlant de la création du monde, du grand cycle des douze milles ou millénaires, des signes du zodiaque et du culte de Mithra, ils prennent pour point de départ l'entrée du soleil dans le signe du bélier à l'équinoxe du printemps, et non l'entrée de cet astre dans le signe du taureau, laquelle sert de base à la cosmogonie du Zend-Avesta.

Après tout ce qui précède, je crois avoir mis hors de doute que sur le bas-relief mithriaque de Sarmizægethusa, comme sur celui d'Apulum, la maison du capricorne est bien la porte du soleil, cette porte qui conduit au ciel fixe ou au Gorotman,

séjour des âmes pures, cette porte que doit franchir l'initié et dont nous le voyons implorer à genoux l'entrée. Mais, puisqu'il ne peut s'agir ici que du retour des âmes dans le ciel, la première idée qui se présente est de chercher dans les textes relatifs à leur mouvement d'ascension l'explication des figures et des symboles que l'on a disposés autour de la maison du capricorne, et qui, nous pouvons le présumer d'avance, sont destinés à représenter, soit les planètes, soit les signes ascendants du zodiaque par lesquels on admettait que s'effectue cette ascension. C'est ainsi que nous nous trouvons tout naturellement ramenés au récit de Celse, qui, en nous apprenant que dans le mystère de la transmigration des âmes on représentait le double mouvement des *étoiles fixes* et des *étoiles errantes*, nous fait connaître l'ordre selon lequel on était convenu de ranger celles-ci sur l'échelle symbolique des Perses. Le Zend-Avesta appelle les premières : *les astres qui n'ont pas deux faces*<sup>1</sup>; et le Boun-déhesch : *les étoiles qui paraissent toujours*<sup>2</sup>. Ce dernier ouvrage nous montre qu'on doit entendre par là les douze constellations ou signes du zodiaque, et que les *étoiles errantes* sont celles qu'il désigne par cette expression : *les étoiles qui ne paraissent pas toujours*<sup>3</sup>, c'est-à-dire les sept planètes; il les nomme dans l'ordre que voici<sup>4</sup> : *Tir* ou  *Mercure*, *Behram* ou *Mars*, *Ormuzd* (*Anhouma*) ou *Jupiter*, *Anahid* ou *Vénus*, *Kévan* (*Kéivan*) ou *Saturne*, le *soleil* et la *lune*. L'Oulémaï-Islam les énumère dans l'ordre suivant : *Kévan*, *Ormuzd*, *Behram*, le *soleil*, *Nahid*, *Tir* et la *lune*<sup>5</sup>. Ces deux modes de distribution des planètes diffèrent, à plusieurs égards, de celui que

<sup>1</sup> Tome I, 2<sup>e</sup> partie, p. 190.

<sup>2</sup> § II; *Zend-Avesta*, t. II, p. 348 et 349.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> § V; *Zend-Avesta*, t. II, p. 356.

<sup>5</sup> *Zend-Avesta*, t. II, p. 356, note 2. —

Ici l'ordre des sept planètes est précisément inverse de celui dans lequel les range Ptolémée.

nous offre l'échelle mystique décrite par Celse , puisqu'à partir du bas de cette échelle, les sept planètes ou les sept portes du ciel y sont superposées de la manière suivante : *Saturne, Vénus, Jupiter, Mercure, Mars, la lune et le soleil*. Nous verrons bientôt que ce dernier système est exactement celui qui a été observé sur nos deux bas-reliefs; et nous pouvons croire que, si nous possédions les passages du Zend-Avesta qui avaient trait à la transmigration des âmes, nous y trouverions les planètes énumérées dans le même ordre.

Je ne m'arrêterai pas à rechercher les divers motifs d'une disposition qui n'est en relation avec la situation des sept planètes dans le ciel, ni par rapport à la terre, ni par rapport au soleil. Je ne puis cependant me dispenser de faire observer que cette disposition toute conventionnelle est précisément inverse de celle des sept jours d'une ancienne semaine, qui, commençant le jour du soleil, finissait le jour de Saturne; et cette remarque me conduit à penser que l'institution d'une semaine ainsi composée pour la supputation du temps sur la terre découlait du dogme d'après lequel les âmes, dans leur transmigration, passent par les sept planètes, et les trouvent rangées dans un ordre qui est le même que celui des sept jours de la semaine, ou qui est inverse, selon que ces âmes exécutent leur mouvement de descente sur la terre, ou leur mouvement d'ascension au ciel. Peut-être même les sept autels qui représentent les sept planètes sur nos deux bas-reliefs, et qui ne sont point rangés dans une position ascendante autour de la maison du capricorne, comme les sept figures dont je vais parler tout à l'heure, peut-être, dis-je, ces sept autels servaient-ils à rappeler ces deux ordres inverses l'un de l'autre, soit au moyen d'une couleur correspondant à celle de chaque planète, soit à l'aide de quelque autre signe

particulier. Ceci n'est, au reste, qu'une conjecture; mais je dois ajouter que dans le Viraf-namèh l'intention d'établir une relation quelconque entre les sept cieus et les sept jours de la semaine ne saurait être révoquée en doute, puisque le voyage de Viraf dans les sept régions célestes dura exactement sept jours et sept nuits.

Quoi qu'il en soit de ces diverses observations, nous devons examiner maintenant si les sept planètes, sur les deux bas-reliefs de Transylvanie, n'avaient pas été figurées d'une manière plus explicite ou moins emblématique qu'elles ne le sont au moyen des sept autels dont il vient d'être question, et si on les y avait placées dans le même ordre où nous les voyons disposées sur l'échelle mystique des Perses, décrite par Celse. On a dû remarquer déjà que, sur nos deux monuments mithriaques, le soleil et la lune sont représentés deux fois dans chacun des tableaux supérieurs. Sous une forme humaine, ils y occupent, aux extrémités orientale et occidentale, une position que l'on pourrait appeler naturelle; et, en même temps, nous les y retrouvons, sous les emblèmes de la maison du capricorne et de la nacelle du taureau, dans une position de convention qui est bien celle qu'assigne Celse à la porte du soleil et à la porte de la lune, en les plaçant au sommet de l'échelle, puisque les deux emblèmes dont il s'agit sont sculptés dans la partie la plus élevée du compartiment supérieur de chacun des deux bas-reliefs.

Immédiatement à la droite de l'entrée de la maison du capricorne, sur le bas-relief de Sarmizægethusa<sup>1</sup>, on voit un quadrupède qui me paraît être un loup, animal symbolique que l'on sait avoir été consacré à Mars. M. de Kœppen, préoccupé de l'idée de trouver ici la représentation d'un mythe

<sup>1</sup> Planche I, n° 1.

grec emprunté aux mystères d'Éleusis, prend ce quadrupède pour un chien, et croit reconnaître dans le personnage qui est debout entre l'animal et la montagne *le Jasion de ces mystères*, tel, dit-il<sup>1</sup>, que le représentent certaines peintures antiques<sup>2</sup>, c'est-à-dire placé avec le chien à l'entrée du temple, et remplissant avec sa baguette divine l'office de conducteur des âmes. Je ne conteste pas que le quadrupède dont il est question ne puisse être plutôt un chien qu'un loup : j'avoue même que l'analogie de forme qui, dans l'état de nature, existe entre ces deux animaux, rend une distinction d'autant plus difficile à établir ici, qu'il s'agit de prononcer d'après un monument grossièrement sculpté. Le chien, d'ailleurs, était, aussi bien que le loup, un des animaux consacrés à Mars. Nous l'apprenons de Pausanias, qui dit expressément<sup>3</sup> que, dans le *Phœbæum*, les Spartiates sacrifiaient un jeune chien à Mars *Enyalios*, l'opinion commune étant que le plus vaillant des animaux domestiques est une victime qui doit plaire au plus vaillant des dieux. Il importe donc peu, au fond, que l'on reconnaisse sur notre bas-relief un chien ou un loup, puisque chacun de ces deux animaux pouvait être l'emblème de Mars; mais comme le loup, chez les Romains, était plus particulièrement le symbole de ce dieu, et comme le bas-relief de Sarmizægethusa est l'ouvrage d'un sculpteur romain, je me trouve porté à penser qu'il faut voir sur ce monument<sup>4</sup> un loup plutôt qu'un chien, à l'endroit où, si je ne me trompe, on avait eu l'intention de placer une représentation quelconque de la planète Mars. La question qu'il importe de décider est de savoir si telle avait

<sup>1</sup> Notice citée, p. 16.

<sup>2</sup> M. de Kœppen cite ici le fameux vase peint Poniatowski, sur lequel cependant la plupart des archéologues ne lui accor-

deront point qu'on ait voulu représenter Jasion.

<sup>3</sup> III, 14, 9.

<sup>4</sup> Planche I, n° 1.

été cette intention, ou si, comme le pense M. de Kœppen, on avait voulu faire figurer le Jasion des mystères d'Éleusis dans la scène que nous avons sous les yeux. A cet égard j'observe que le savant voyageur n'a tenu aucun compte des autres personnages ou emblèmes que nous offre la composition de cette scène. J'observe aussi que, de son propre aveu<sup>1</sup>, le quadrupède immédiatement sculpté au-dessous de celui qu'il prend pour un chien est un *bélier*<sup>2</sup>. Or personne n'ignore que le bélier est un des symboles qui servaient à caractériser Mercure; et c'est, en effet, ce dieu qu'il faut reconnaître ici dans le personnage dont M. de Kœppen a fait gratuitement un héros des mystères d'Éleusis. Le bas-relief d'Apulum nous fournit un argument de plus à opposer à son opinion. Sur ce monument<sup>3</sup> on retrouve, à la même place et dans la même attitude que sur le bas-relief de Sarmizægethusa, cette figure qui est Jasion aux yeux de l'archéologue allemand. Là elle est accompagnée de deux animaux symboliques; et, si l'un ne peut être dénommé avec certitude, puisque le texte de la Notice citée de M. de Kœppen indique *un chien*, tandis que le dessin gravé pour la même Notice représente *un jeune porc*<sup>4</sup>, l'autre, qui est un bélier<sup>5</sup> très-bien caractérisé, nous montre que le personnage qu'il accompagne est bien certainement Mercure. Là aussi, entre la maison du capricorne et Mercure, on avait voulu, ce me semble, représenter la planète Mars; mais, au lieu de la figurer symboliquement, comme sur le bas-relief d'Apulum<sup>6</sup>, par l'un des deux animaux consacrés à Mars, le chien

<sup>1</sup> *Ubi supra.*

<sup>2</sup> M. de Hammer (*Mithriaca*, p. 91) n'hésite pas non plus à voir ici un bélier.

<sup>3</sup> Planche I, n° 2.

<sup>4</sup> La gravure et la description, dans les

*Mithriaca* de M. de Hammer, indiquent ici un sanglier ou un porc.

<sup>5</sup> Aux yeux de l'auteur des *Mithriaca* (p. 90) ce quadrupède est bien réellement un bélier.

<sup>6</sup> Planche I, n° 2.

ou le loup<sup>1</sup>, on a placé un personnage debout, vêtu d'un costume romain, coiffé d'un casque, armé d'un glaive, et sous les traits de qui l'on peut difficilement se refuser à reconnaître le dieu dont cette planète portait le nom.

A côté de Mercure et à sa gauche, sur le bas-relief de Sarmizægethusa<sup>2</sup>, paraît la cime d'une montagne, de forme conique, devant laquelle nous avons remarqué un personnage couché : celui-ci se retrouve immédiatement au-dessous du premier tableau du bas-relief d'Apulum, vers l'extrémité droite; mais il y est couché sur un plateau formé par des rochers, qui, selon toute apparence, tiennent lieu de la montagne du bas-relief de Sarmizægethusa. Dans les deux monuments, on distingue à la gauche de ce personnage une femme qui semble s'élever au-dessus de l'horizon; ainsi que je l'ai déjà dit, on ne voit que la portion supérieure de son corps, à partir de la ceinture. Quoique, sur l'un comme sur l'autre de nos deux bas-reliefs, ces deux dernières figures ne soient caractérisées<sup>3</sup> par aucun des attributs particuliers<sup>5</sup> qui nous

<sup>1</sup> M. de Hammer, adoptant une leçon vicieuse d'un passage d'Eubule (ap. Porphyre, *de Abst.* IV, 16), dans lequel les juges compétents ont depuis longtemps reconnu qu'il faut lire à la suite de ces mots : τὸς... μύστας λέοντας καλεῖν, ceux-ci : τὰς δὲ γυναῖκας, λεόντας, au lieu de τὰς δὲ γυναῖκας, ἰάβας; M. de Hammer, dis-je, prend pour une hyène le quadrupède qui, sur notre bas-relief, est indubitablement un loup ou un chien : « Le bélier, observe-t-il (*Mithriaca*, p. 91), est couché devant la maison du capricorne, et au-dessus de lui est la hyène, c'est-à-dire le symbole des femmes initiées aux mystères de Mithra. » Il affirme même (*ibid.* p. 90), sans en expliquer la raison, que

sur le bas-relief d'Apulum (*ibid.* pl. VI) le porc remplace l'hyène. Du reste il ne fait aucune mention du personnage qui, sur le bas-relief de Sarmizægethusa, est immédiatement placé à côté de la prétendue hyène; et quant aux deux figures que le bas-relief d'Apulum nous montre à la place correspondante, il se borne à dire (*ibid.* p. 90) que « devant la maison du capricorne il y a deux hommes et un bélier qui était, selon Porphyre, la station de Mithra, armé du poignard du bélier. »

<sup>2</sup> Planche I, n° 1.

<sup>3</sup> Nous aurions cependant, sur le bas-relief d'Apulum (planche I, n° 2), un attribut très-propre à caractériser Jupiter, si l'on pouvait affirmer que l'objet placé dans

aident ordinairement à reconnaître Jupiter et Vénus dans les monuments grecs ou romains, le sujet du tableau et le voisinage de Mars et de Mercure nous autorisent suffisamment, sans doute, à supposer qu'elles représentent les planètes Jupiter et Vénus<sup>1</sup>. Placées dans la composition de deux bas-reliefs qui reproduisent des doctrines originaires de la Perse, elles pouvaient avoir été exécutées d'après des traditions ou des types apportés de l'Asie occidentale avec le culte de Mithra; et plusieurs autres parties de ces mêmes bas-reliefs nous offrent, en effet, la preuve irrécusable que le sculpteur avait été contraint de copier ou d'imiter des modèles qui n'appartiennent ni à l'art romain, ni moins encore à l'art grec. Que si l'on objectait qu'aucun monument de l'antiquité persane ne nous montre la planète Anhouma (Ormuzd) ou Jupiter et la planète Anahid ou Vénus figurées comme elles le sont sur les deux bas-reliefs de Transylvanie, je ferais remarquer combien est borné le nombre des sculptures antiques qui nous sont connues par les descriptions de la Perse, et j'ajouterais qu'aucune d'elles ne nous fournit le moyen d'établir un point de comparaison avec les deux figures dont nous avons à nous occuper. Mais si, pour suppléer aux monuments

la main droite de la figure couchée, qui me paraît représenter la personnification de la planète Jupiter, est réellement un foudre.

<sup>1</sup> M. de Hammer (*Mithriaca*, p. 89), en décrivant les deux figures du bas-relief d'Apulum, qui me semblent être la personnification des planètes Jupiter et Vénus, ne paraît avoir été préoccupé que de l'idée de trouver ici la représentation de quelques-unes des épreuves qui précédaient l'initiation aux mystères de Mithra : « Au-dessus de la tête du porte-flambeau, dit-il, on voit deux autres épreuves : l'une est celle

de l'homme couché sur un lit de souffrance, comme nous l'avons déjà vu sur le bas-relief du monument du Tyrol; l'autre figure tient à la main quelque chose de pointu, qui peut également être pris pour une flamme ou pour un fer aiguisé. » Plus loin, lorsqu'il retrouve ces deux mêmes personnages sur le bas-relief de Sarmizgethusa, il s'exprime ainsi (*ibid.* p. 91) : « L'homme étendu sur le lit de souffrance et l'autre personnage qui tient la flamme ou le fer de lance sont exactement les mêmes. »

de l'art, il était permis de tirer quelques inductions de l'idée que nous donnent d'Ormuzd et d'Anahid les livres sacrés des Perses et les traditions orientales, je croirais pouvoir dire qu'en représentant sur nos deux bas-reliefs Ormuzd ou Jupiter dans l'attitude du repos et de la méditation, les artistes romains se trouvaient d'accord avec le Zend-Avesta, qui appelle Ormuzd *l'être absorbé dans l'excellence*<sup>1</sup>, et nous apprend qu'après avoir accompli l'œuvre de la création cette divinité chargea Mithra du soin de présider à la reproduction des êtres créés et à la conservation du monde. Dans la pensée de Zoroastre, l'idée de repos, d'immobilité, de méditation, était inséparable de la nature particulière et des fonctions d'Ormuzd, dont la résidence habituelle est le ciel fixe ou l'Albordj, la montagne immuable. Aussi voyons-nous dans les livres zends que, par une conséquence nécessaire de ce système et de la position subordonnée de Mithra, celui-ci est, au contraire, le dieu sans cesse agissant, sans cesse reproduisant, sans cesse combattant. Quant aux deux figures de femmes que je suis porté à considérer comme la personnification de la planète Anahid ou Vénus, elles nous fournissent des indications de casque, de lance et peut-être même de bouclier, qui, malgré l'imperfection du travail, nous permettent de juger que, sur nos deux bas-reliefs, le type de ces figures devait avoir un caractère guerrier. Cette remarque me conduit tout naturellement à rappeler ici que tel fut le caractère propre à l'ancienne Vénus orientale, et que si les monuments de l'Asie s'accordent à donner plusieurs espèces d'armes à cette divinité, souvent les textes et les antiquités figurées des Grecs ou des Romains représentent armée Aphrodite ou Vénus, en même temps que

<sup>1</sup> *Zend-Avesta*, t. II, p. 25, 197, 251, 261, 287 et ailleurs.

le Zend-Avesta<sup>1</sup>, dans une légende évidemment calquée sur celle de la Vénus chaldéenne ou assyrienne, se plaît à énumérer toutes les armes de Mithra.

Les divers détails dans lesquels je viens d'entrer concourent donc à établir que les figures et les animaux symboliques qui, sur chacun de nos deux bas-reliefs, sont sculptés à l'occident de la maison du capricorne, ont une même signification dans ces deux compositions, et qu'ils y représentent les planètes Mars, Mercure, Jupiter et Vénus, de même que la nacelle qui porte un taureau et l'édicule qui renferme un capricorne y tiennent la place de la lune et du soleil considérés comme planètes. Si l'on remarque maintenant que les quatre figures que je propose de prendre pour les planètes Mars, Mercure, Jupiter et Vénus, sont placées ici dans des positions telles, qu'à partir de la planète Vénus, qui est sur le plan le plus inférieur, les trois autres se trouvent, pour ainsi dire, échelonnées l'une au-dessus ou à côté de l'autre jusqu'à la nacelle et à l'édicule, c'est-à-dire jusqu'aux emblèmes de la lune et du soleil, on reconnaîtra que cette disposition est précisément celle qu'indique Celse dans sa description de l'échelle mystique des Perses. En effet, non-seulement nous retrouvons sur nos deux bas-reliefs les six planètes ou portes qui, sur cette échelle, étaient rangées depuis la première porte ou la plus basse jusqu'à la huitième ou la plus élevée, celle du ciel; mais nous en retrouvons quatre, Vénus, Jupiter, Mercure et Mars, dans le même ordre ascendant que leur assigne le récit de Celse, où elles sont les deuxième, troisième, quatrième et cinquième portes de l'échelle. Cette disposition, bien digne de remarque, nous montre jusqu'à l'évidence

<sup>1</sup> Tome II, p. 229, 230 et ailleurs.

avec quelle fidélité certaines traditions persiques ont été reproduites sur les monuments romains du culte de Mithra. Mais nos deux bas-reliefs nous fournissent ici, en même temps, un second exemple des modifications qu'elles éprouvèrent dans leur énoncé, relativement au langage, et dans les formes, relativement aux monuments de l'art, lorsque, cessant de respecter les anciennes prescriptions hiératiques, on eut égard au changement survenu dans la position du soleil par rapport aux constellations zodiacales; car, si cette réforme, ainsi que je crois l'avoir démontré, nous permet de comprendre le motif pour lequel, sur ces deux bas-reliefs, le signe solsticial du capricorne avait été employé comme emblème de la porte du soleil, on peut expliquer par une raison semblable pourquoi ils ne nous offrent au-dessous ni à côté de la planète Vénus aucune représentation de la planète Saturne. Une telle place cependant semblait bien être celle où nous aurions dû trouver figurée cette dernière planète, puisque, dans le récit de Celse, Saturne, la première porte de l'échelle des Perses, c'est-à-dire la plus méridionale, est immédiatement placé au-dessous de la seconde porte ou Vénus. Mais il ne faut pas perdre de vue que, d'après la nouvelle théorie de la transmigration des âmes, le point hivernal était situé vers le signe du capricorne, et que ce signe était à la fois le domicile du soleil et celui de Saturne, la plus élevée des sept planètes : les passages cités de Porphyre et de Macrobe<sup>1</sup> sont formels à cet égard. On ne doit pas oublier non plus que, selon les propres expressions employées dans le premier de ces passages, « le cancer et le capricorne sont les deux portes ou les deux ouvertures du ciel, et que le cancer est au nord, et fa-

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, p. 55-59.

avorable à la descente des âmes; le capricorne au midi, et favorable à leur ascension : car, ajoute l'écrivain grec, les régions septentrionales sont propres aux âmes qui descendent dans (les voies de) la génération. » A l'exception de la désignation des signes zodiacaux, cette doctrine est parfaitement conforme à celle de Zoroastre, puisque le *Zend-Avesta*<sup>1</sup> place dans les parties les plus septentrionales du monde la résidence habituelle des *deus* ou démons, et le siège de tous les maux qui furent la conséquence de la chute de l'âme.

Il est donc vrai de dire que sur nos deux bas-reliefs la maison du capricorne, emblème de la porte du soleil, est aussi l'emblème de la porte de Saturne; et qu'elle complète, au moyen de cette double attribution, la représentation des sept planètes ou des sept portes du ciel par lesquelles les âmes devaient effectuer leur *anabase* ou leur ascension. En assignant ainsi à cette maison du capricorne une place élevée au milieu du tableau, on avait à la fois satisfait aux exigences de la nouvelle théorie, puisque l'on représentait la porte du soleil et celle de Saturne par la maison du capricorne, domicile commun de ces deux planètes, et satisfait aux préceptes de l'ancienne théorie, puisque l'on conservait à cette porte du soleil le rang supérieur qui lui est assigné sur l'échelle mystique des Perses, et puisqu'enfin la planète Saturne, qui est la porte la plus méridionale de l'échelle, se trouvait de fait représentée par le signe du capricorne, qu'on disait être au midi, c'est-à-dire dans les régions les plus favorables à l'ascension des âmes<sup>2</sup>. Enfin on conservait à chacune des quatre

<sup>1</sup> T. I, 2<sup>e</sup> partie, p. 109, 155, note 2, et p. 420 et 421.

<sup>2</sup> On peut observer, comme un fait à rapprocher de quelques autres qui attestent une certaine communauté d'idées entre les

Perses et les Romains, que, chez ce dernier peuple, l'institution de la fête nationale des saturnales reposait sur des idées très-analogues à celles que les sectateurs du culte de Mithra attachaient à la maison

planètes inférieures, Mars, Mercure, Jupiter et Vénus, la place respective que leur attribue cette même échelle, parce que les dénominations de *porte du cancer* et de *porte du capricorne*, qui s'étaient introduites dans le nouveau langage des mystères<sup>1</sup>, n'obligeaient nullement, cette fois, le sculpteur à s'écarter d'une disposition voulue par les anciennes prescriptions hiératiques.

Quant à l'emblème de la *porte de la lune*, le taureau dans la nacelle, on pourrait, au premier examen, être étonné de le voir placé sur nos deux monuments au-dessus et à l'orient de la maison du capricorne ou de la *porte du soleil*, et non immédiatement au-dessous de cette dernière porte, ainsi qu'il semblerait devoir l'être d'après les expressions littérales de Celse. Mais, je le répète, l'ancienne et la nouvelle théorie enseignaient toutes deux que les âmes descendent sur la terre par la porte de la lune et remontent au ciel par celle du soleil. Elles enseignaient aussi que les âmes, en descendant sur la terre par la porte de la lune, opèrent leur *catabase* d'occident en orient et passent successivement par les signes du zodiaque qu'on appelait *descendants*, et par les planètes dont ces signes étaient les domiciles respectifs : c'est la raison pour laquelle nous voyons, sur notre tableau, le taureau dans sa nacelle, ou le

ou à la porte du capricorne. En effet, nous apprenons de Porphyre (*De Antr. Nymph. XXIII*) que les Romains célébraient les Saturnales à l'époque où le soleil entre dans le signe du capricorne, signe auquel ils donnaient le nom de *Janua* ou *porte*; et que, pendant cette fête, ils faisaient prendre aux esclaves la chaussure des hommes libres, et mettaient tout en commun entre les uns et les autres : « le législateur ayant voulu, ajoute le philosophe

syrien, montrer par cette institution que, parvenus à cette porte du ciel, ceux qui maintenant sont esclaves par leur naissance deviennent libres par la fête et la maison consacrées à Saturne, au moment où ils sont admis à une nouvelle vie et à un nouveau mode de génération. » — Cf. Julien, *Orat. IV*, p. 155, D. et p. 156, A. B. C. ed. Spanheim. — Macrob. *Saturnal. I*, VII et X.

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, p. 55-63.

vaisseau de la lune, voguer de l'occident à l'orient. Selon Porphyre<sup>1</sup>, les théologiens de l'antiquité, admettant encore que les régions boréales étaient favorables à la descente des âmes et les régions méridionales favorables à leur ascension, plaçaient au nord la porte de la lune et au midi celle du soleil. Aussi remarquons-nous que, sur le tableau dont il s'agit, le vaisseau de la lune se montre au-dessus de toutes les autres planètes, c'est-à-dire plus au nord qu'aucune d'elles. Le même auteur nous fournit la preuve que si cette doctrine était commune à diverses institutions de mystères chez les Grecs, elle était particulièrement enseignée dans les mystères de Mithra; et ce qu'il rapporte à cet égard devient pour nous le commentaire indispensable du passage cité de Celse, dont le sens littéral semblerait indiquer que, sur l'échelle mystique des Perses, la porte de la lune était plus au midi que la porte du soleil. Porphyre, en effet, après avoir dit que Mithra est, comme le taureau, le *demiourgos* et le maître de la génération, ajoute ces propres paroles : « On le place au cercle équinoxial, ayant à sa droite les régions boréales, à sa gauche les régions australes. Ils (les théologiens) ont assigné à Mithra l'hémisphère qui est du côté du Notus, à cause de la chaleur de ce vent; et au taureau, l'hémisphère situé vers le Borée, qui est un vent froid<sup>2</sup>. »

C'est donc avec toute raison que, sur les deux bas-reliefs de Transylvanie<sup>3</sup>, l'emblème de la porte de la lune, le taureau dans la nacelle, a été placé au nord et à l'orient de l'emblème de la porte du soleil, la maison du capricorne. L'exactitude

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, p. 56 et 57.

<sup>2</sup> ..... ἐποχρεῖται δὲ ταῦρον ἀφροδίτης, οἷς καὶ ὁ ταῦρος, δημιουργὸς ἐν ὁ Μίθρας, καὶ γένεσως δεσπόσης· κατὰ τὸν ἡσημερινὸν δὲ τέτακται κύκλον, ἐν δεξιᾷ μὲν ἔχων τὰ βόρεια, ἐν ἀριστερᾷ δὲ τὰ νότια. Τετραγμένον

αἰτοῖς κατὰ μὲν τὸν νότον τοῦ κατ' αὐτὸν ἡμισφαιρίου, διὰ τὸ εἶναι θερμὸν· κατὰ δὲ τὸν βορρᾶν, τοῦ κατ' ἐκείνον, διὰ τὸ ψυχρὸν τοῦ ἀνέμου. Porphyr. *De Antr. Nymph.* XXIV.

<sup>3</sup> Planche I, n° 1 et 2.

avec laquelle le sculpteur s'est conformé à la doctrine que je viens d'exposer a même été poussée si loin, principalement sur le bas-relief de Sarmizægethusa<sup>1</sup>, que le taureau qui se voit dans la nacelle est tourné vers l'orient, tandis que le capricorne et l'ouverture de l'édicule qui le renferme regardent l'occident. On ne pouvait, ce me semble, manifester plus positivement l'intention d'indiquer par là que les régions boréales, ou la région de la porte de la lune, sont situées à la droite de Mithra, et les régions australes, ou la région de la porte du soleil, situées à sa gauche. C'était encore un moyen certain de rappeler simultanément que les âmes descendent sur la terre par ceux des signes du zodiaque qui, appelés *descendants*, sont placés à l'orient depuis le verseau jusqu'au cancer, porte de la lune; et qu'elles doivent remonter au ciel par les signes *ascendants*, rangés à l'occident depuis le lion jusqu'au capricorne, porte du soleil<sup>2</sup>.

La disposition des deux emblèmes dont il vient d'être question, comparée à celle des bustes ou des chars du soleil et de la lune, nous montre non moins évidemment que tout était systématique ou de convention dans la manière de placer, sur les monuments mithriaques, les diverses représentations de ces deux astres et des cinq autres planètes, et qu'on y chercherait en vain les traces d'un ordre naturel ou astronomique. Il nous resterait à savoir si l'échelle symbolique décrite par Celse était construite de telle façon que, tout en indiquant que la lune est la sixième porte, et le soleil la septième, elle pût représenter les emblèmes de ces deux portes dans des

<sup>1</sup> Planche I, n° 1.

<sup>2</sup> Porphyre. *De Antr. Nymph.* XXI. — Dans le passage que j'indique ici, l'auteur, en nommant les planètes qu'il assigne pour domicile à chacun des signes descendants

et des signes ascendants, les place dans un ordre qui nécessairement devait être différent de celui qu'elles gardent entre elles sur l'ancienne échelle mystique des Perses.

positions analogues à celles qu'elles occupent sur nos deux bas-reliefs. Le récit du philosophe épicurien est trop peu circonstancié pour qu'il me soit permis de hasarder aucune conjecture à cet égard. Contentons-nous d'avoir constaté la conformité qui existe entre ce récit et les deux monuments de Transylvanie, relativement à l'ordre ascendant des planètes Vénus, Jupiter, Mercure et Mars. Quant à ce qui concerne la lune et le soleil, bornons-nous à remarquer que si nous sommes dans l'impuissance d'établir qu'ici la disposition particulière des emblèmes de ces deux planètes, le taureau dans une nacelle et la maison du capricorne, était pareillement en rapport avec l'ordonnance de l'échelle mystique des Perses, nous avons pu du moins acquérir la certitude que la position respective de nos deux emblèmes avait été réglée d'après une doctrine qui est à la fois celle du Zend-Avesta et celle que professèrent en Occident les sectateurs du culte secret de Mithra.

Après ces diverses observations sur les portes du soleil, de la lune, et des cinq autres planètes, je crois devoir m'arrêter encore au récit de Celse pour rappeler qu'il a été le sujet d'une longue controverse, concernant le nombre réel des portes dont on doit entendre que se composait l'échelle mystique des Perses. Le texte de ce récit, dans l'édition que Delarue a publiée des œuvres d'Origène, porte<sup>1</sup> : *κλίμαξ ὑψίπυλος, ἐπὶ δ' αὐτῇ πύλῃ ὀγδοη*, quoique Bouhéreau, qui avait reconnu que ce passage était fautif, eût proposé de le corriger en substituant *ἐπτάπυλος* à *ὑψίπυλος*. Cette correction fut adoptée par feu M. de Sainte-Croix, dans la première édition de ses Recherches sur les mystères du paganisme; et le savant orientaliste qui a publié et enrichi de ses notes la seconde édition

<sup>1</sup> Lib. VI, p. 646. B.

de cet ouvrage, a donné sa sanction à la leçon de Bouhéreau, rejetant avec toute raison, comme l'avait fait Sainte-Croix, une correction proposée par Guiet, laquelle consistait à supprimer la mention d'une huitième porte, et à lire : κλίμαξ ὑψίπυλος, ἐπ' αὐτῇ δὲ πύλαι ἐπτά<sup>1</sup>. Quelques monuments persépolitains ou assyriens, que je me réserve d'examiner et de publier dans un autre travail, nous montrent, placée sur un autel et divisée en huit parties ou échelons, une échelle qui me paraît répondre à celle dont Celse nous a conservé la description. Mais, sans qu'il soit besoin d'invoquer ici ce témoignage, nous avons, ce me semble, dans la composition même du bas-relief de Sarmizægethusa<sup>2</sup>, le moyen de constater que la bonne leçon du passage controversé est bien celle qui conserve l'indication d'une huitième porte. En effet, j'ai déjà fait remarquer que, sur ce monument, derrière la planète Jupiter personnifiée, s'élève la cime d'une montagne qui ne peut être que le Gorotman ou l'Albordj du Zend-Avesta, ce ciel de lumière, où Zoroastre place le séjour habituel d'Ormuzd, de Mithra, des Amschaspands, des Izeds et des Féroüers. C'est dans cet Olympe que les âmes redevenues *pures de pensées, de paroles et d'actions*, peuvent rentrer, sous les auspices de Mithra, leur juge, leur médiateur, leur sauveur. C'est là qu'elles doivent jouir de ce bonheur éternel et ineffable qu'on présentait à l'imagination des initiés comme la dernière récompense, la dernière couronne qu'ils devaient chercher à mériter après être sortis victorieux de cette série de combats qui caractérisaient les cérémonies de l'initiation aux divers grades des mystères de Mithra, et qui n'étaient réellement que la représentation symbolique

<sup>1</sup> Voyez Sainte-Croix, *Recherches sur les mystères du paganisme*, t. II, p. 136 et 137, note de M. Silvestre de Sacy; 2<sup>e</sup> édition.

<sup>2</sup> Planche I, n° 1.

des combats que l'âme doit livrer aux passions, dont la source est dans la constitution physique de l'homme. C'est dans le Gorotman, enfin, que les âmes pouvaient être admises, lorsqu'elles avaient achevé leur mouvement d'ascension par les sept planètes ou les sept premières portes de l'échelle mystique du récit de Celse. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver ici cette montagne placée en évidence et tout auprès d'Ormuzd, le Jupiter des Perses. Et si je rappelle maintenant que le soleil est la septième porte de cette échelle, la porte qui conduit au ciel, on concevra facilement qu'au sommet de l'échelle et au-dessus des portes de la lune et du soleil on avait pu, je dirai même on avait dû placer une huitième porte, qui était le ciel. Or le Zend-Avesta et les autres livres sacrés des Parses nous apprennent que la montagne sacrée qui avait reçu les noms de Gorotman, d'Albordj ou de Béhescht, était la propre image du ciel fixe, ou plutôt le ciel fixe lui-même. J'ajoute que Sainte-Croix, dans ses Recherches sur les mystères du paganisme, n'a pas négligé de faire observer que l'on retrouve encore aujourd'hui chez les Parses des traces évidentes de l'ancienne doctrine à laquelle se rapporte le récit de Celse. Il a judicieusement cité<sup>1</sup>, en preuve de cette assertion, le passage suivant d'Anquetil, dont j'ai déjà dit quelque chose, et qui montre, en même temps, que le savant traducteur du Zend-Avesta n'avait pas hésité à croire que la huitième porte de l'échelle décrite par Celse ne fût le Gorotman. « Les Parses, dit Anquetil<sup>2</sup>, distinguent plusieurs cieux où les âmes jouissent, jusqu'à leur résurrection, d'un bonheur proportionné à leur vie passée; celui du soleil, *Khorschid-paé*, est le plus élevé. Au-dessus est le *Gorotman*, séjour d'Or-

<sup>1</sup> *Recherches sur les mystères du paganisme*, t. II, p. 138.

<sup>2</sup> *Zend-Avesta*, t. I, 2<sup>e</sup> partie (*Vie de Zoroastre*), p. 28 et 29.

muzd et des esprits célestes, lequel répond à la porte dont parle Celse. »

Cette digression, que d'ailleurs la nature du sujet rendait inévitable, ne sera pas inutile, je l'espère, pour l'intelligence des détails dans lesquels je dois entrer au sujet des deux figures qui, sur l'un et l'autre de nos deux bas-reliefs, sont placées immédiatement à l'orient de la maison du capricorne et sur le même plan que cet emblème. Celle des deux que nous voyons à genoux est, sans aucun doute, je le répète, le myste implorant l'assistance et la médiation de Mithra pour obtenir l'entrée de la maison du capricorne, de cette porte du soleil qui conduit au Gorotman, le séjour céleste. Mais, au premier abord, il semblerait plus difficile de dire positivement quel est ce personnage assis qui, derrière le myste, tient une flèche et s'apprête à la décocher de son arc dans la direction de l'édicule. Cet arc, cette flèche, cette action, et la considération que, dans le zodiaque, le signe du sagittaire précède immédiatement celui du capricorne, pourraient, à la rigueur, nous induire à penser qu'on avait voulu représenter ici le premier de ces deux signes, bien que le personnage en question ne rappelle point la forme sous laquelle nous sommes habitués à voir le signe du sagittaire figuré sur les monuments de l'antiquité. En raisonnant dans cette hypothèse, on se croirait peut-être autorisé à supposer que le sagittaire, comme plusieurs autres personnages de nos deux bas-reliefs, avait été reproduit ici d'après quelque type emprunté à l'Orient, et que, dans les mystères de Mithra, on lui attribuait des fonctions particulières. L'étude des livres sacrés et des monuments figurés de l'ancienne Perse, non plus que celle des ouvrages orientaux modernes qu'il m'a été possible de consulter, ne fournit aucun témoignage à l'appui de ces

deux conjectures; les auteurs grecs et latins ne les confirment pas davantage. Mais, selon le Zend-Avesta, l'arc et les flèches sont les armes habituelles de Mithra; et c'est pourquoi quelques monuments romains, reproduisant fidèlement des traditions ou des types apportés de l'Asie mineure, attribuent au dieu des Perses un arc et un carquois<sup>1</sup>. D'un autre côté, on doit remarquer que, sur nos deux bas-reliefs, la coiffure et le costume de la figure qui s'apprête à décocher une flèche sont semblables à la coiffure et au costume que porte Mithra dans le tableau du milieu, comme dans tous les monuments de sculpture que les Romains consacrèrent à cette divinité. Dès lors ne se trouve-t-on pas conduit à supposer, avec plus de vraisemblance, qu'au lieu du sagittaire, c'est Mithra lui-même qu'il faut reconnaître sous les traits du personnage dont il s'agit? Cette dernière remarque s'applique principalement au bas-relief de Sarmizægethusa<sup>2</sup>, où l'on n'a pas oublié de donner à ce personnage, outre le *sadéré*, l'*anaxyris* et le *bonnet phrygien*, le *candys* ou manteau, qui est une partie essentielle du costume de Mithra sur les monuments romains.

Imbu de l'idée que l'intention du sculpteur avait pu être réellement de placer Mithra, et non le sagittaire, dans le tableau supérieur des deux bas-reliefs de Transylvanie, j'ai dû chercher à me rendre compte du rôle particulier qui, dans ce tableau, est assigné à la figure que je prends pour cette divinité; et, à cet effet, j'ai consulté successivement les livres sacrés des Parses et tous les ouvrages grecs, latins, arabes ou persans dans lesquels je pouvais espérer de trouver quelques renseignements sur les mystères de Mithra, ou sur les divers sys-

<sup>1</sup> Je puis citer ici un bas-relief inédit du Vatican (*nel cortile del Belvedere*), consacré à Mithra par Atimétus; et un autre bas-

relief mithriaque, qui a été figuré dans la *Galleria Giustiniana*, part. II, tav. 62.

<sup>2</sup> Planche I, n° 1.

tèmes philosophiques qui se rattachaient aux mystères en général. Un passage de Cornificius, rapporté par Macrobe, m'a seul fourni des éclaircissements qui, si je ne me trompe, nous donnent le moyen de résoudre la question d'une manière satisfaisante. L'auteur des Saturnales, ayant à rendre raison du surnom de *Pythius* que les philosophes grecs attribuaient au soleil, s'exprime en ces termes : « Lorsque le soleil, arrivé au signe du cancer, marque le solstice d'été, qui est le terme du jour le plus long, et que les jours commencent à diminuer par suite de son mouvement rétrograde, cet astre est appelé *Pythius*, c'est-à-dire celui qui accomplit sa dernière course, ou celui qui est parvenu à l'extrémité de sa carrière. Ce même nom lui convient aussi lorsqu'il rentre dans le signe du capricorne, après avoir donné le jour le plus court de l'année. Il a alors parcouru sa carrière annuelle dans l'un et l'autre signe. En conséquence on dit qu'il a tué le dragon, c'est-à-dire qu'il a achevé sa course tortueuse ou serpentante. Telle est, ajoute Macrobe, l'opinion qu'énonce Cornificius dans ses Étymologies<sup>1</sup>. » Cette opinion contient dans son énoncé une explication qui me semble parfaitement convenir au personnage dont nous avons à nous occuper. Nous voyons, en effet, sur nos deux bas-reliefs<sup>2</sup>, une figure prête à accomplir une action qui nous rappelle le caractère essentiel de l'Apollon Pythien des monu-

<sup>1</sup> « De Pythii cognomine sufficere ista possent; in hac quoque se ratio ejusdem appellationis ingereret. Cum enim sol in signo cancri æstivum solstitium facit, in quo est longissimi diei terminus, et inde retrogressum agit ad diminutionem dierum, Pythius eo tempore appellatur, ὡς πύματον θεῶν, ὃ ἐστὶ τὸν τελευταῖον δρόμον τρέχων. Idem ei nomen convenit et

cum capricornum rursus ingrediens ultimum brevissimi diei cursum intelligitur peregrisse, et ideo in alterutro signorum peracto annuo spatio draconem Apollo, id est, flexuosum iter suum, ibi confecisse memoratur. Hanc opinionem Cornificius in Etymis retulit. » Macrob. *Saturnal.* I, xvii, p. 283 et 284; ed. varior.

<sup>2</sup> Planche I, n<sup>o</sup> 1 et 2.

ments grecs ou romains; et cette figure, nous la trouvons placée tout auprès de la maison du capricorne. Elle indique d'une manière symbolique et très-expressive, par la direction de son arc et de sa flèche, que les rayons du soleil vont pénétrer dans le signe du capricorne, et y marquer la fin des jours les plus courts de l'année. C'est la victoire du soleil ou de la lumière sur l'hiver ou les ténèbres. Mais c'est aussi le triomphe de Mithra sur Ahriman, de Mithra, que la légende persane nous montre, armé de son arc et de ses flèches, combattant la couleuvre ennemie de Mithra, l'ancien serpent infernal qui a deux pieds<sup>1</sup>, et chassant du ciel le génie du mal et des ténèbres, qui s'y était introduit sous cette forme de couleuvre ou de serpent<sup>2</sup>. Ce mythe, dans les livres sacrés des Parses, offre évidemment des traits nombreux de ressemblance ou tout au moins d'analogie avec le mythe grec du serpent ou du *python* tué par Apollon<sup>3</sup>, et nous permet de croire, en toute assurance, que le personnage dont nous cherchions à déterminer les fonctions est bien réellement Mithra, roi du ciel mobile et de la lumière, couvrant de sa protection efficace l'initié, qui, à genoux devant la maison du capricorne, implore l'assistance divine pour obtenir le retour de son âme au Gorotman par la porte du soleil.

Ainsi, pour retrouver Mithra dans la composition de la scène qui occupe le compartiment supérieur de chacun de nos deux monuments, nous n'avons pas besoin d'admettre,

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, p. 36 et 37.

<sup>2</sup> *Zend-Avesta*, t. II, p. 351.

<sup>3</sup> Ce rapprochement n'est pas le seul qu'il y aurait à faire entre les récits des livres sacrés des Parses et certaines traditions des mythologies grecs. Une telle communauté d'idées a d'autant moins lieu

de nous surprendre, que nous la trouvons chez deux peuples dont les langues eurent entre elles des rapports incontestables, et qui d'ailleurs puisèrent la plupart de leurs idées théogoniques et cosmogoniques à une source commune, la théologie chaldéenne ou le culte assyrien de Vénus.

avec M. de Hammer<sup>1</sup>, que, sur tous les bas-reliefs mithriaques, il faille prendre le buste du soleil pour celui d'un dieu mâle qu'il appelle *Mithras*, et le buste de la lune pour l'image d'une déesse qu'il nomme *Mitra* ou *Mithra*. Son assertion à cet égard ne peut se justifier par le témoignage formel d'aucun texte, d'aucun monument figuré; elle repose uniquement sur la supposition gratuite que les Perses adoraient séparément un *Mithra* mâle et un *Mithra* femelle. Une pareille supposition est en contradiction manifeste avec les passages du *Zend-Avesta* que j'ai cités plus haut<sup>2</sup>, et qui établissent une distinction constante entre *Mithra*, le soleil et la lune. Je me réserve, au reste, de discuter ailleurs l'opinion du savant orientaliste de Vienne, et je n'en fais mention ici que parce que M. de Kœppen, en décrivant les deux bas-reliefs d'Apulum et de Sarmizægethusa, l'a reproduite<sup>3</sup> sans la combattre.

Ces deux morceaux de sculpture ne sont pas les seuls monuments figurés où l'antiquité romaine, assimilant *Mithra* au *Pythius* des théologiens grecs ou latins, ait représenté le dieu des Perses comme le protecteur et le conducteur des âmes qui retournent au ciel par la maison du capricorne. J'ai précédemment fait observer que, sur la face antérieure du bas-relief mithriaque découvert à Hedernheim, on voit, au-dessus du zodiaque et devant une montagne ou construction superposée au signe du capricorne, deux personnages qui, par leur costume, leur attitude et leur action, ont la plus grande analogie avec les deux figures que les bas-reliefs d'Apulum et de Sarmizægethusa nous montrent sculptées à l'orient de la maison du capricorne. Un groupe presque semblable est aussi reproduit sur un fragment de sculpture,

<sup>1</sup> *Allgemein. Literat. Zeitung*. Wien, 1816, 4; n° 92.

<sup>2</sup> Ci-dessus, p. 45.

<sup>3</sup> Notice citée, p. 15.

de marbre blanc, dont l'exécution est bien moins indécise, bien moins grossière que ne l'est celle de nos deux monuments. Ce fragment provient d'un temple de Mithra qu'on a découvert, il y a quelques années, dans le canton de Saalfeld<sup>1</sup>, près de Klagenfurth, et non loin des ruines de *Virunum*<sup>2</sup>. Il est déposé actuellement au château de Tanzenberg, dans le voisinage de Klagenfurth, et il a été figuré très-inexactement, et sans être accompagné d'aucune explication, dans la première livraison d'un recueil, de format in-folio, que le libraire Schotky avait entrepris de publier à Vienne, en 1823, sous le titre de *Virunum, oder die römischen Alterthümer des Saalfeldes in Kärnthen*, c'est-à-dire *Virunum, ou les Antiquités romaines du Saalfeld en Carinthie*<sup>3</sup>. Ce morceau de sculpture, selon toute probabilité, faisait partie de l'encadrement d'un bas-relief au milieu duquel devait être placé le sujet principal<sup>4</sup>, Mithra immolant un taureau<sup>5</sup>. Bien que sur ce fragment d'encadrement nous ne trouvions ni zodiaque ni capricorne, et que là, comme sur la face antérieure du bas-relief de Hedernheim<sup>6</sup>, la scène à laquelle se rattachent les deux figures en question ne soit pas aussi complète qu'elle l'est dans le tableau supérieur des bas-reliefs d'Apulum et de Sarmizægethusa, je n'hésite pas à croire que le fragment de Virunum et le bas-relief cité de Hedernheim nous fournissent deux nouveaux exemples d'une représentation dans laquelle il faut

<sup>1</sup> *Saalfeld*, qu'on appelle aussi, dans le pays, *Solfeld* et *Zolfeld*, est situé au nord de la Drave, dans la Carinthie, et passe pour avoir été bâti sur les ruines de la ville anciennement nommée *Flavia Solva*, *Colonia Flava Solva* ou *Flavium Solvense*.

<sup>2</sup> Dans l'ancien *Noricam*.

<sup>3</sup> Ce recueil n'a pas été continué.

<sup>4</sup> Les encadrements des bas-reliefs mithriaques de Hedernheim, de Mauls et d'un très-petit nombre d'autres endroits, nous offrent des exemples d'une disposition analogue.

<sup>5</sup> On n'a retrouvé qu'une portion de ce groupe principal.

<sup>6</sup> Voyez ci-dessus, p. 63-66.

reconnaître Mithra protégeant le myste parvenu à l'entrée de la porte du capricorne ou du soleil. La seule différence réelle qui, relativement au *Mithra-Pythius*, résulte de la comparaison des quatre monuments sur lesquels se reproduit un pareil sujet, c'est que le fragment de Virunum et le bas-relief de Hedernheim représentent debout ce personnage divin, tandis que sur les deux monuments de Transylvanie nous le voyons assis. Dans le premier cas, cette figure ainsi placée debout semble rappeler le type même des statues grecques ou romaines de l'Apollon Pythien; dans le second, on peut conjecturer que le sculpteur romain avait représenté *Mithra-Pythius* assis, d'après un type particulier emprunté à l'Orient, comme celui de plusieurs autres figures que les bas-reliefs d'Apulum et de Sarmizægethusa nous montrent dans une pose et avec un agencement qui sont évidemment étrangers à l'art grec aussi bien qu'à l'art romain. Peut-être faut-il encore conjecturer que la composition d'un pareil type n'avait pas été conçue sans l'intention de faire allusion au temps de repos qu'à l'époque du solstice d'hiver le soleil était censé faire dans le signe du capricorne, avant de recommencer son mouvement ascendant vers les régions septentrionales.

M. de Kœppen, à l'attention de qui paraît avoir échappé le passage de Cornificius cité par Macrobe, au sujet du *Pythius* des mystères, n'a pas hésité plus que moi cependant à reconnaître ici Mithra sous le costume du personnage assis qui décoche une flèche<sup>1</sup>. Mais, subordonnant cette idée à l'opinion

<sup>1</sup> On a de la peine à comprendre pourquoi M. de Hammer n'a pas cru devoir profiter de l'indication qui lui était fournie ici par M. de Kœppen. En décrivant la partie supérieure du bas-relief d'Apulum, il se borne à dire (*Mithriaca*, p. 90), sans

entrer dans aucune explication : « Enfin on voit derrière la maison (du capricorne) un homme agenouillé poursuivi par un autre qui tend l'arc. » Plus loin (p. 90-91), lorsque, sur le bas-relief de Sarmizægethusa, il décrit la partie correspondante,

où il est que le tableau supérieur des deux bas-reliefs de Transylvanie avait été uniquement consacré à la représentation des phénomènes solaires, il ne s'occupe en aucune manière du soin de chercher un sens psychologique dans la scène que nous offre ce tableau : à ses yeux, cet *archer*, la figure placée à genoux devant la maison du capricorne, et même celle qui, sur le bas-relief d'Apulum<sup>1</sup>, précède le char du soleil, sont autant de personnifications de Mithra destinées à représenter trois des quatre saisons de l'année. Il ajoute que c'est ici le *nouveau-né* ou le soleil, qui, sortant du signe du capricorne au 25 décembre, après avoir passé par le signe du sagittaire au mois de novembre, entre dans le signe du bélier au mois de mars, pour rendre à la nature une nouvelle vie. Selon lui, la maison du capricorne devient alors le temple même dans lequel s'accomplit le mystère impénétrable de la nature; l'un des quadrupèdes sculptés auprès de la porte de ce temple, sur le bas-relief de Sarmizægethusa<sup>2</sup>, ne peut être que le chien, *gardien de la maison du dieu dans le signe du capricorne*<sup>3</sup>; et c'est comme *Héros-Soleil* et conducteur des âmes que Jasion se présente devant ce sanctuaire divin avec le bâton de voyageur. Quant à la figure que, sur le monument d'Apulum, je n'ai pas dû hésiter à prendre pour Mercure accompagné du bélier, M. de Koepfen en fait encore un Mithra et la personnification du mois de mars. Mithra, dit-il, porte ici l'épée du bélier, comme signe de Mars, conformément à la tradition rapportée par

il ne fait aucune mention de ces deux personnages et se contente de remarquer qu'à quelques légères différences près, ce bas-relief ressemble beaucoup à celui d'Apulum.

<sup>1</sup> Planche I, n° 2.

<sup>2</sup> Planche I, n° 1.

<sup>3</sup> Ces expressions sont empruntées par M. de Koepfen à M. Fr. Creuzer (*Symbol.* t. III, p. 534), qui les emploie à l'occasion du célèbre vase Poniatowski, et avec qui le savant voyageur a partagé l'erreur de croire que sur ce vase il fallait reconnaître le Jasion des mystères d'Éléusis.

Porphyre. Passant aux deux figures qui sont placées entre le prétendu Jasion et l'extrémité occidentale du tableau sur le bas-relief de Sarmizægethusa, et au-dessous même de cette extrémité sur le bas-relief d'Apulum, il se borne à dire de celle qui est couchée, qu'elle est à peu près semblable à une figure barbue que les bas-reliefs de Mauls et de Virunum nous montrent également couchée. La demi-figure de femme lui paraît tenir un poignard à la main; et il conjecture que cette arme fait ici allusion, soit au poignard d'or avec lequel Ormuzd ouvrit ou fertilisa la terre, soit à l'usage où l'on devait être de représenter le simulacre d'un sacrifice humain dans la célébration des mystères de Mithra<sup>1</sup>.

Ces diverses assertions, ces diverses conjectures, nous prouvent que M. de Kœppen, après avoir admis, gratuitement d'ailleurs, que dans le tableau supérieur de chacun des deux bas-reliefs on avait représenté Jasion comme conducteur des âmes, n'a pas eu cependant l'idée de rechercher si les autres figures et les symboles qui entourent la maison du capricorne n'auraient pas eu pour objet de reproduire aux yeux des initiés quelques traits empruntés à la doctrine de la transmigration des âmes. On a de la peine à comprendre qu'il ait pu garder un silence absolu sur ce point; et l'on doit regretter surtout que les explications dans lesquelles il est entré sur d'autres points ne présentent ni une interprétation suivie et complète du sujet, ni une série d'idées qui soient toutes applicables aux deux monuments mithriaques qu'il a le mérite d'avoir le premier signalés à l'attention des archéologues.

Un fait curieux, dont je n'ai pas encore invoqué le témoignage, achèvera, je l'espère, de justifier, même aux yeux de M. de Kœppen, des observations critiques que j'eusse été heu-

<sup>1</sup> Notice citée, p. 12, 13 et 16.

reux de n'avoir pas à lui adresser. Ce fait, je le trouve dans les observations que deux auteurs orientaux modernes, Abou'l-faradj et Massoudi, nous ont laissées sur les mœurs et coutumes des peuples qui, de leur temps, c'est-à-dire dans les ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles de notre ère, habitaient le sol de l'antique Chaldée ou celui de la Babylonie, et que nous devons considérer comme les descendants des Chaldéens eux-mêmes ou des Assyriens civilisés par les Chaldéens. Le premier de ces auteurs nous apprend que les Sabéens font leurs prières le visage tourné vers le pôle arctique<sup>1</sup>. Le second, plus explicite, s'exprime en ces termes : « Les Chaldéens ne diffèrent point des Babyloniens : un débris de ce peuple existe encore aujourd'hui dans les marais, entre Wasit et Basrah, dans les villages qui s'y trouvent compris. En faisant leurs prières, ils tournent le visage vers le pôle septentrional et le signe du capricorne<sup>2</sup>. » Ces deux témoignages, rapprochés du tableau supérieur des bas-reliefs mithriaques d'Apulum et de Sarmizægethusa, ne prouvent-ils pas à la fois combien est fondée l'interprétation que j'ai proposée de ce tableau, et combien furent profondes les racines que jetèrent dans l'Asie occidentale les doctrines religieuses des Chaldéens, inventeurs de ces mystères de Vénus auxquels les mystères de Mithra devaient leur origine? Ne prouvent-ils pas encore que l'Orient, même dans son état actuel, est une source inépuisable de lumières pour l'explication des monuments antiques de l'Occident dont les sujets appartiennent à des religions d'origine asiatique?

<sup>1</sup> Voyez Pococke, *Specim. Hist. Arab.* p. 146, ed. White.

<sup>2</sup> Je dois la connaissance de ce passage à notre savant confrère M. Ét. Quatremère,

qui l'a traduit sur le manuscrit de Saint-Germain (n° 337, fol. 93, recto et verso), et inséré dans son mémoire sur les Nabatéens (*Nouveau Journal asiatique*, t. XV, p. 112).

Ce qui me reste à dire sur le tableau supérieur de nos deux bas-reliefs confirmera pleinement cette observation : il s'agit des diverses formes sous lesquelles le soleil et la lune ont été représentés dans ce tableau. Je n'ajouterai rien aux remarques que déjà le buste du soleil m'a donné lieu de faire en parlant du monument de Sarmizægethusa. Mais je m'arrêterai au bas-relief d'Apulum, sur lequel le soleil, également personnifié, est placé debout dans un char traîné par deux chevaux. Parmi les monuments mithriaques que nous a légués l'antiquité romaine, celui de Heßernheim, que j'ai cité plus haut, est, jusqu'à ce jour, le seul qui nous offre un second exemple de cette particularité. Sur les autres, le char du soleil est constamment attelé de quatre chevaux. Les traditions, les plus répandues chez les Grecs et les Romains s'accordaient, comme le plus grand nombre de leurs monuments figurés, à donner quatre chevaux au soleil. Telle était aussi la doctrine du Zend-Avesta sur ce point : car il est dit dans la prière aux féroüers : *Je fais izeschné au saint féroüer du soleil, qui a quatre chevaux*<sup>1</sup>. L'usage de n'attribuer que deux chevaux à cet astre personnifié ne fut cependant inconnu ni aux artistes, ni aux poètes de l'antiquité grecque ou romaine. Plusieurs monuments figurés en font foi<sup>2</sup>, aussi bien qu'une épigramme dans laquelle

<sup>1</sup> *Zend-Avesta*, t. II, p. 275.

<sup>2</sup> Ces monuments sont rares. — Je puis citer ici : 1° une statue de la villa Borghèse, qui représente Apollon ou Hélios ayant à ses pieds la partie antérieure de chacun de ses deux chevaux, Æthon et Pyroos ; 2° une belle médaille d'argent, autonome, de Sélinus de Sicile (Paruta, *La Sicil. descr.*, t. 1, p. 757) ; 3° un médaillon de bronze, d'Antonin Pie, appartenant à Nicée de Bithynie (M. Mionnet, *Descript.* II, n° 225, p. 453 ;

et S. V, pl. pour la page 78) ; 4° une autre médaille impériale de Bithynie, frappée à Tium en l'honneur de Commode (Sestini, *Descript. Num. veter.* p. 270, fig. 2) ; 5° une médaille d'Éphèse à l'effigie de Gallien (*Mus. Sanclem. Num. Select.* III, p. 125) ; 6° une médaille d'Otacile, frappée à Dorylæum, en Phrygie (Sestini, *Letter.* t. IX, p. 61. — M. Mionnet, *Descript.* IV, n° 535, p. 288) ; 7° un grand bronze de Corinthe, à l'effigie d'Antinoüs (*Cimel. Vindob.* II, p. 6,

Martial rappelait probablement quelque ancienne tradition en disant :

Quid cupidum Titana tenes? Jam Xanthus et Æthon  
Fræna volunt.....<sup>1</sup>

L'Orient vient, à son tour, attester que, dans les représentations figurées, le nombre des chevaux attelés au char du soleil varia de deux à quatre chez les peuples de l'Asie comme chez ceux de l'Occident. Nous en avons une preuve irrécusable dans les miniatures qui ornent deux manuscrits de la traduction du Viraf-namèh faite dans le dialecte du Guzarate. Ces manuscrits, qui sont écrits en caractères guzaratis, ont été rapportés de l'Inde par Anquetil du Perron, et déposés à la Bibliothèque royale: dans l'un<sup>2</sup>, le soleil est représenté par une tête humaine, vue de face, dorée, radiée et placée sur un char à quatre roues attelé de quatre chevaux blancs; dans l'autre<sup>3</sup>, le même astre, figuré sous la forme d'un personnage humain, est assis dans un char à deux roues attelé seulement de deux chevaux blancs. Le fait m'a paru assez curieux pour me décider à joindre à ce mémoire une copie au trait des deux images<sup>4</sup> dont il s'agit, bien qu'elles soient grossièrement exécutées. La traduction guzaratie du Viraf-namèh a été faite au commencement du siècle dernier, vers l'année 1701 ou 1704. Quoique cette époque soit très-récente, on est en droit de croire que les miniatures dont nos deux manuscrits sont enrichis reproduisent assez fidèlement, au style près, les dessins originaux qui, dans les premières an-

tab. 26, fig. 1). Je dois dire cependant que ce grand bronze a paru douteux à M. Mionnet (Voyez *Descript.* II, p. 180, note a).

<sup>1</sup> Lib. VIII, epigr. XXI, ad *Lucifer. vel in advent. Cæsar.* vers. 7 et 8.

<sup>2</sup> N° XII du fonds Anquetil, folio 49 recto.

<sup>3</sup> N° XIV du Supplément d'Anquetil, folio 54 recto.

<sup>4</sup> Planche III, n° 1, et Planche IV, n° 3.

nées du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, avaient dû être composés pour le manuscrit original du *Viraf-namèh pehlvi*.

Au témoignage que nous fournit cet ouvrage, s'ajoute celui qui résulte de plusieurs médailles asiatiques, au revers desquelles Apollon, ou le soleil personnifié, est placé sur un char attelé, tantôt de quatre chevaux, tantôt de deux chevaux seulement. Celles de ces médailles qui reproduisent cette dernière particularité sont les moins communes. Elles furent frappées, sous la domination romaine, à Dorylæum, en Phrygie<sup>1</sup>; à Nicée et à Tium, en Bithynie<sup>2</sup>.

Je ne chercherai point à examiner quelle pouvait être chez les Perses, comme chez les Grecs ou les Romains, la raison pour laquelle on donnait à Apollon ou à Hélios, tantôt quatre chevaux, tantôt deux, et, je dois ajouter, tantôt un seul cheval. Les textes anciens ne m'ont fourni à cet égard aucun renseignement satisfaisant, et je n'aurais à proposer ici que des conjectures plus ou moins hasardées. Je me bornerai à faire remarquer qu'une tradition conservée par Pline attribue aux Phrygiens l'invention des biges : *bigas prima junxit Phrygum natio, quadrigas Erichtonias*, dit cet auteur<sup>3</sup> dans un passage qui a souvent été cité, et qui semble acquérir une nouvelle autorité par son rapprochement avec les médailles de Dorylæum, et même avec celles de Nicée et de Tium, villes situées dans une province limitrophe de la Phrygie. Dès lors il est certain que l'usage de placer le soleil sur un char attelé de deux chevaux ne peut être considéré comme étant d'origine grecque ou romaine; et nous devons observer, en outre, que si l'assertion de Pline s'accorde avec le témoignage des mé-

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, p. 97, note 2.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Hist. natur. lib. VII, cap. LVII; ed. Hard.*

— Dans ce même chapitre Pline attribue également aux Phrygiens l'invention des chars à quatre roues.

dailles pour reporter dans l'Asie occidentale l'invention des biges, elle en fait honneur à un peuple dont les usages et le costume avaient une bien grande analogie avec ceux des Perses eux-mêmes.

Sur le bas-relief d'Apulum, le bige du soleil est précédé d'une figure que nous retrouvons dans la partie supérieure du grand bas-relief mithriaque du Musée royal : ici elle est également placée en avant du soleil ; mais ce char est attelé de quatre chevaux. L'une et l'autre de ces figures ne peuvent être que le génie de l'étoile du matin, appelé *Phosphoros* ou *Lucifer* ; elles ne donneront lieu, de ma part, à aucune remarque particulière.

Il n'en sera pas de même à l'égard des représentations de la lune. Cet astre, sur le bas-relief de Sarmizægethusa <sup>1</sup>, est figuré, à l'extrémité occidentale du ciel, par le buste d'une femme qui porte un croissant attaché aux épaules. C'est la forme et la place que lui attribue le plus grand nombre des monuments romains consacrés à Mithra. Mais le bas-relief d'Apulum nous montre, au lieu d'un buste de femme orné du croissant, un char traîné par deux taureaux, dans lequel la Lune, également personnifiée, est placée debout, tenant les rênes de la main droite. Ce char est emporté de l'occident à l'orient, tandis que le bige du soleil, à l'autre extrémité du tableau, roule de l'orient à l'occident, comme je l'ai déjà fait remarquer. La représentation du char de la Lune ou de Diane, ainsi attelé de deux taureaux, est rare, en général, sur les monuments antiques de sculpture <sup>2</sup>, et principale-

<sup>1</sup> Planche I, n° 1.

<sup>2</sup> Je ne puis citer ici qu'un camée et trois bas-reliefs. Le camée m'est connu seulement par un soufre de Stosch, qui

fait partie de la collection d'empreintes de Tassie (*Raspe, Catalog. t. I, p. 450, et pl. XXVIII, n° 2039*). L'un des trois bas-reliefs, après avoir, selon toute probabilité,

ment sur les bas-reliefs mithriaques. Ceux-ci ne nous en offrent même que deux autres exemples, l'un sur un bas-relief du musée Pio-Clementino <sup>1</sup>, le second sur un fragment de bas-relief qui se conserve à la villa *Belrespiro dei Panfli* <sup>2</sup>. Aucun dessin de ces deux monuments n'a encore été publié, et je ne les connais que par ce qui en a été dit dans les dissertations de Zoëga, dont les archéologues doivent la publication aux soins de l'un des savants les plus érudits d'Allemagne, M. le professeur G. F. Welcker. Mais au revers de plusieurs médailles de l'Asie occidentale <sup>3</sup>, sur lesquelles je reviendrai

servi d'ornement à un sarcophage, a été encastré dans un des murs du cloître de la célèbre basilique de Saint-Paul *fuor dei muri*, à Rome. Il a été publié, ainsi que les deux autres, par un zélé et savant archéologue, M. Éd. Gerhard (*Antik. Bildenwerk* (1<sup>re</sup> centurie), pl. XXXVIII, XXXIX et LXI). Ceux-ci décorent le devant de deux sarcophages romains, dont l'un a été trouvé à Pouzzoli, et appartient au musée royal de Naples; j'ignore où l'autre a été découvert et où on le conserve actuellement. Dans la partie supérieure du bas-relief de Saint-Paul et de celui du musée de Naples on voit, à la droite du spectateur, Hélios ou le Soleil, placé sur un quadriges qui sort des bords du tableau et se dirige de droite à gauche, tandis qu'à la gauche du spectateur on remarque le char de la Lune attelé de deux taureaux et roulant de gauche à droite, c'est-à-dire de l'occident vers l'orient. Cette disposition est précisément inverse de celle qui s'observe sur le monument mithriaque d'Apulum (Pl. I, n° 2); et il devait en être ainsi, puisque sur les deux bas-reliefs dont il s'agit la scène ne se passe point dans une grotte, comme c'est au contraire le cas

pour le monument d'Apulum. J'étais donc fondé à dire que sur les monuments mithriaques la grotte est toujours censée être ouverte au nord, et que c'est la raison pour laquelle le Soleil y est constamment placé à la gauche, et la Lune à la droite du spectateur. Mon observation reçoit ici une confirmation qui mérite d'autant plus d'être notée, que le bas-relief mithriaque d'Apulum, le bas-relief du cloître de Saint-Paul et le sarcophage du musée de Naples sont trois ouvrages romains, qui, par leur style, semblent appartenir à peu près à une même époque.

<sup>1</sup> Voyez Zoëga's *Abhandlung*. p. 149, n° 16, et p. 171.

<sup>2</sup> *Ibid.* p. 149, n° 18, et p. 170.

<sup>3</sup> Voyez Tristan, *Comment. histor.* t. II, p. 131, fig. 1. — Gessner, *Impp.* tab. CXXXVIII, fig. 36; tab. CXLI, fig. 11; et tab. CLXXIX, fig. 23. — *Catalogue d'Ennery*, p. 187, fig. 2. — M. Mionnet, *Description de médailles*, t. III, p. 633, n° 467; p. 646, n° 552; et p. 650, n° 575; t. IV, p. 187, n° 1088; *De la rareté et du prix des médailles romaines*, t. I, p. 309, 314, 320 et 322, 2<sup>e</sup> édit. — M. Du Merisan, *Cabinet Allier de Hauteroche*, p. 97.

tout à l'heure, nous trouvons Diane *lucifère* debout sur un char traîné par deux taureaux; et à ces divers témoignages je dois ajouter un fait qui, resté inaperçu jusqu'à ce moment, ne peut manquer d'exciter un vif intérêt. Il m'est fourni par les miniatures qui accompagnent la traduction guzaratie du Viraf-namèh dans les deux manuscrits de la Bibliothèque royale, dont j'ai déjà parlé<sup>1</sup>. Parmi ces miniatures, toutes naïvement mais grossièrement exécutées, il en est deux où l'on remarque des représentations de la lune, qui, rapprochées des médailles asiatiques et des monuments mithriaques, sur lesquels nous voyons Diane *lucifère* ou la Lune placée sur un char attelé de deux taureaux, me donnent lieu de croire que, malgré de notables différences de composition dans les deux types, ce dernier doit être considéré comme un emprunt fait aux usages hiératiques de l'Orient. En effet, dans l'un<sup>2</sup> des deux manuscrits cités, une peinture représente la Lune sous la forme d'un *croissant d'argent* posé sur un char à *deux roues*, que traînent *deux jeunes taureaux blancs* ou *deux jeunes génisses blanches*, en même temps qu'une autre peinture de ce premier manuscrit<sup>3</sup> nous montre, je le répète, le Soleil sous une forme humaine, assis dans un char à *deux roues* traîné par *deux chevaux blancs*. Dans le second manuscrit<sup>4</sup>, où nous avons trouvé le char du soleil porté sur *quatre roues* et attelé de *quatre chevaux blancs*, le char de la lune, par réciprocité, est porté sur *quatre roues* et attelé de *quatre taureaux blancs*<sup>5</sup>.

— Gessner a publié plusieurs autres médailles sur lesquelles on voit également le char de Diane *lucifère* attelé de deux taureaux (*Namism. græc. popul. et urb. tab. XVIII, fig. 18 et 20; Imp. tab. CXXXVIII, fig. 45*); mais elles sont ou fausses ou douteuses.

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 98 et 99.

<sup>2</sup> N° XIV du supplément d'Anquetil, folio 53 recto.

<sup>3</sup> *Ibid.* folio 54 recto.

<sup>4</sup> N° XII du fonds Anquetil, folio 49 recto.

<sup>5</sup> *Ibid.* folio 47 verso.

Mais, de plus ici, les rapports intimes de la lune avec le soleil sont indiqués par le mélange de l'argent avec l'or<sup>1</sup> dans le disque de la lune, et par l'emploi de l'or dans les rênes et les harnais des quatre taureaux blancs ou d'argent. Les planches III et IV jointes à ce mémoire reproduisent fidèlement au trait, sous les numéros 2 et 4, les deux emblèmes de la lune que je viens de décrire. Ces emblèmes nous ramènent à un type primitif, dans lequel chacun peut maintenant se convaincre avec moi que les Grecs asiatiques avaient dû puiser l'idée de ces compositions où ils nous montrent une divinité femelle qui remplace le disque de la lune, et qui tient d'une main le flambeau de la nuit, et de l'autre les rênes de deux taureaux attelés à un char élégant. Mais les miniatures du Viraf-namèh<sup>2</sup> n'ont pas seulement l'avantage de nous révéler ainsi l'origine de ces dernières représentations. Placées dans le texte même d'une traduction qui date du siècle dernier, et dont la version originale appartient au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, elles ne peuvent offrir à nos yeux le disque ou le croissant de la lune placé sur un char traîné par des taureaux, sans nous permettre aussi de voir dans ce fait la preuve que, malgré toutes les vicissitudes qu'éprouvèrent les destinées de l'empire persan, malgré toutes les persécutions et les misères qu'ont eues à supporter les Parses, sectateurs de Zoroastre, ces Parses se sont transmis de génération en génération, et presque sans aucune altération notable, certains types, certaines traditions qui remontent indubitablement à une époque fort ancienne, et qui, nous

<sup>1</sup> L'emploi simultané de l'or et de l'argent dans les représentations figurées m'a donné lieu de consigner dans mon mémoire sur la Vénus orientale androgyne quelques observations auxquelles je de-

mande la permission de me référer. (Voyez *Nouvelles annales de l'Institut archéolog.* I, 203-300; et *Recherches sur le culte de Vénus en Orient et en Occident*, p. 111-116.)

<sup>2</sup> Pl. III, n° 2; et pl. IV, n° 4.

le verrons bientôt, sont en parfaite harmonie avec les doctrines du Zend-Avesta.

Le bas-relief d'Apulum reproduit sous une troisième forme la représentation de la lune; et cette forme, que nous retrouvons sur le bas-relief de Sarmizægethusa, nous en cherchions en vain un autre exemple sur les monuments mithriaques romains qui ont été publiés jusqu'à ce jour, et dans les livres sacrés des Parses dont nous possédons des copies. Je veux parler de l'emblème qui, ainsi que nous l'avons précédemment reconnu, représente la lune à l'aide d'un taureau placé dans une nacelle ou un petit vaisseau. Je répéterai ici que, sur chacun de nos bas-reliefs, la nacelle a la forme même du croissant de la lune, et vogue vers l'orient; l'animal symbolique est également tourné dans cette direction; et sur le bas-relief d'Apulum, c'est aussi vers l'orient que se dirigent la lune personnifiée, son char et ses deux taureaux. Si, au premier aperçu, l'on était tenté de considérer une pareille représentation plutôt comme un emprunt fait à l'art égyptien que comme une imitation persane, il faudrait, d'une part, observer que la nacelle de cet emblème, en nous rappelant le vaisseau ou la galère des médailles des anciens rois de Perse, nous rappelle aussi les traditions orientales qui plaçaient le soleil et la lune tantôt dans un vaisseau et tantôt sur un char<sup>1</sup>. D'une autre part, le Zend-Avesta et les autres livres sacrés des Parses établissent entre la lune et le taureau de tels rapports, qu'il n'est pas surprenant de voir ici un taureau devenir le symbole ou le hiéroglyphe idéographique

<sup>1</sup> Sur un grand vase peint de la Basilicate, on voit le char du soleil et celui de la lune placés tous deux dans un vaisseau dont la proue est ornée d'un œil de grande

dimension. (Voyez Passéri, *Pict. Etr. in Vasc. tab. CCLXIX.* — Winckelm. *Monum. antich. ined.* n° 22. — Maisonneuve, *Introduction à l'étude des vases*, pl. I.)

de la lune elle-même. Le Vendidad-Sadé et le Boun-déhesch nous apprennent <sup>1</sup> qu'Ahriman et ses deus ayant tué le taureau premier, donné pur et lumineux, duquel étaient sortis l'homme pur, les animaux, les plantes, etc., l'âme et la semence de ce taureau furent portées, d'après l'ordre d'Ormuzd, dans le Gorotman ou l'Albordj, résidence du soleil et de la lune. La semence fut déposée dans le sein de la lune; et c'est d'elle seule, ajoute le Vendidad-Sadé, que doivent naître tous les êtres, tous les biens de la terre. Aussi trouvons-nous les passages suivants dans le néaesch de la lune <sup>2</sup>, prière particulière qui est d'obligation pour les Parses, trois fois par mois, le jour de la nouvelle lune, le jour de la pleine lune, et le dernier jour de son dernier quartier : « Je fais izeschné et néaesch à la lune, qui garde la semence du taureau qui a été créé unique, et dont sont venus des animaux de beaucoup d'espèces. — Lorsque la lumière de la lune répand la chaleur, elle fait croître les arbres de couleur d'or, elle multiplie la verdure sur la terre. Avec la pleine lune viennent toutes les productions. — Je fais izeschné à la lune qui fait tout naître..... qui produit l'abondance, etc. » Les expressions : *Je fais izeschné et néaesch à la lune qui garde la semence du taureau*, sont répétées un grand nombre de fois dans le néaesch auquel je les emprunte, et se retrouvent dans d'autres prières du Zend-Avesta, notamment dans celle que le grand et le petit Office des trente jours du mois rendent obligatoire le douzième jour, lequel est nominativement consacré à l'ized Mâh <sup>3</sup>, c'est-à-dire au génie de la lune. J'ajoute que le néaesch de la lune doit se réciter après le néaesch de

<sup>1</sup> *Zend-Avesta*, t. I, 2<sup>e</sup> partie, p. 171, 172; t. II, p. 354, 355, 356; t. I, 2<sup>e</sup> partie, p. 87, 95, 164; t. II, p. 163, 363, 371.

<sup>2</sup> *Zend-Avesta*, tome II, p. 16-19.

<sup>3</sup> *Zend-Avesta*, tome II, pages 325 et 329.

Mithra, et celui-ci après le néaesch du soleil ; en sorte que, dans la liturgie des Parses, la prière à Mithra est encore aujourd'hui placée entre la prière au soleil et la prière à la lune, par une conséquence toute naturelle de l'ancien dogme que j'ai déjà cité<sup>1</sup>, et suivant lequel Mithra réside toujours au ciel entre le soleil et la lune.

Dans le Boun-déhesch, la doctrine qui concerne la lune est conforme à celle du Zend-Avesta. Seulement elle s'y reproduit accompagnée de quelques détails qu'il ne sera peut-être pas hors de propos de transcrire ici : « Lorsque le taureau fut mort, dit le Boun-déhesch<sup>2</sup>, il sortit de sa queue cinquante-cinq espèces de grains et douze espèces d'arbres bons pour la santé, qui se multiplièrent sur la terre. Les izeds confièrent au ciel de la lune la semence lumineuse et forte de ce taureau. Cette semence ayant été purifiée par la lumière de la lune, (Ormuzd) en fit (un corps) bien ordonné, mit la vie dans ce corps et en forma deux taureaux, l'un mâle, l'autre femelle. Ensuite de ces deux espèces, deux cent quatre-vingt-deux espèces d'animaux furent produites sur la terre, les oiseaux qui sont dans les airs (les nuées), et les poissons (qui sont) dans l'eau. » Les principales circonstances de ce récit sont rapportées dans un autre paragraphe du même traité<sup>3</sup>.

Nous trouvons enfin dans l'Adjayb-Almakhloucat de Kazwini (*Kazouyny*) le passage suivant, dont notre savant confrère, M. Reinaud, a bien voulu me communiquer la traduction : « *Jour de Mithra (Mehr-rouz)*, fête du *Kaou-kyl*. On rapporte que ce jour-là un corps de Perses se sauva du pays des Turks, et ramena les vaches qui avaient été enle-

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 45. <sup>2</sup> *Zend-Avesta*, t. II

(*Boun-déhesch*, § x), p. 363.

<sup>3</sup> *Zend-Avesta* (*Boun-déhesch*, § xiv), p. 371.

vées. On prétend aussi que Férydoun, ce jour-là, s'assit sur le taureau. La nuit du même jour apparaît le taureau du char de la lune, taureau dont les deux cornes sont d'or et les pieds d'argent. Ce taureau se montre un moment, et disparaît un autre moment. Celui qui a le bonheur de le voir est exaucé dans les vœux qu'il forme au moment où le taureau est sous ses yeux. Celui-là seul l'aperçoit qui est né heureux<sup>1</sup>. Cette tradition est curieuse sous plusieurs points de vue; car, sans parler de l'assimilation qu'elle établit entre la royauté et la divinité en nous montrant Féridoun monté sur un taureau, à l'exemple de Vénus et de Mithra<sup>2</sup>, elle nous fournit une nouvelle preuve de l'usage où furent les Perses de représenter la lune sur un char attelé d'un ou de deux taureaux d'or et d'argent, et par conséquent une nouvelle preuve des rapports qu'ils admettaient entre cet astre et le symbole du taureau.

De tels rapports deviennent moins absurdes à nos yeux, et

(1) مهرروز عيد كاوكيل زعموا ان جمعا من الفرس تخلصوا في هذا اليوم من بلاد الترك وساقوا البقر التي سبيت منهم وزعموا ايضا ان فريدون في هذا اليوم ركب الثور وفي ليلة هذا اليوم يظهر ثور عملة القمر ثور قوناه من ذهب وقوامه من فضة يظهر ساعة ثم يغيب والموفق لرويته مجاب الدعوة في ساعة نظره اليه ولا يراه الا من كان سعيدا

Ce passage est transcrit ici d'après un manuscrit de Kazwini (folio 52, recto), qui a appartenu à Saumaise, et qui se trouve à la Bibliothèque royale. Cet établissement en possède deux autres, qui sont moins correctement écrits. Dans ceux-ci

(*Manuscripts arabes*, ancien fonds, n° 898, folio 59, recto; et *Supplément arabe*, petit in-4°, folio 70, verso), le texte que je rapporte est un peu altéré, mais le sens reste cependant le même. M. de Hammer, dans ses *Mithriaca* (p. 163, note 15), a donné de ce passage une traduction française qui n'a pu être accompagnée du texte arabe, son ouvrage ayant été imprimé à Caen dans une imprimerie dépourvue de caractères orientaux. Cette traduction, comparée à celle de M. Reinaud, présente de notables différences, qui doivent faire supposer que le texte du manuscrit de Kazwini, dont s'est servi le célèbre orientaliste de Vienne, a subi en cet endroit de fâcheuses altérations.

<sup>2</sup> Porphyre, *de Antr. Nymph.* XXIV.

cessent surtout de nous paraître purement arbitraires, quand on considère que, dans un langage symbolique qui était bien antérieur à l'époque de Zoroastre, le mot *taureau* signifiait à la fois *taureau* et *vie*<sup>1</sup>. En disant que le taureau avait été le premier être créé par Ormuzd et que du corps de cet animal étaient sortis les prototypes de l'homme, des animaux et des plantes, Zoroastre ne faisait donc que répéter une vérité aussi ancienne qu'incontestable; il annonçait que la création du principe de la vie avait dû précéder la création des êtres qui peuplent la terre; et lorsque ce philosophe place le germe du taureau dans la lune, il reproduit ainsi d'une manière symbolique l'antique croyance qui attribuait à cet astre une influence particulière sur tous les phénomènes de la génération et de la végétation. Ces observations, que je ne pousserai pas plus loin, suffisent, ce me semble, pour montrer sur quelles idées reposaient à la fois le dogme de la descente des âmes dans les voies de la génération par la porte de la lune; le dogme de la purification de ces mêmes âmes dans la lune, à leur retour au ciel; l'institution d'une prière particulière en l'honneur de cet astre, et l'obligation enfin de la réciter à l'apparition de chaque néoménie.

Ces dogmes, ces institutions, sont en parfaite harmonie non-seulement avec les bas-reliefs que les Romains consacrèrent à Mithra d'après les types qu'ils avaient reçus des peuples de l'Asie mineure, mais aussi avec une série nombreuse d'autres monuments figurés qui appartiennent en propre aux Chaldéens, aux Assyriens, aux Phéniciens, aux Perses, aux Phrygiens, ou qui furent exécutés, chez les Grecs et chez les Romains, à l'imitation de certains modèles que l'Asie avait fournis à l'Occident, et que nous ne retrouvons plus sur le

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, p. 28 et 29.

sol d'une contrée tant de fois bouleversée par les révolutions physiques et les révolutions politiques et morales. Je reviendrai tout à l'heure sur ces monuments grecs ou romains, d'origine asiatique; et, en attendant, je signalerai, parmi les antiquités nationales des peuples de l'Asie occidentale, un grand nombre de cylindres, de cônes et de pierres gravées, de formes diverses, qui nous montrent une corne de taureau attachée à la coiffure de prêtresses ou de prêtres dont le costume avait, sans doute, été fidèlement calqué sur celui de Mylitta ou de Mithra, considérés comme divinités lunaires; car ces prêtres et ces prêtresses président ici à des scènes mystiques dans lesquelles je me crois autorisé à reconnaître des initiations aux divers grades que l'on avait institués dans les mystères de Mithra, comme dans ceux de Mylitta ou Vénus. Sur ces monuments et sur plusieurs autres du même genre, nous trouvons aussi un croissant gravé, tantôt au-dessus d'un taureau<sup>1</sup>, tantôt au-dessus d'une scène d'initiation. La présence de ce croissant, dans l'un et l'autre cas, et la forme qu'affecte, sur les deux bas-reliefs mithriaques de Transylvanie, la nacelle qui porte un taureau, nous révèlent une intention commune : en représentant ainsi la lune à sa première phase, on avait évidemment voulu tout à la fois réveiller les idées qui se rattachaient, soit au rôle que joue la porte de la lune dans la transmigration des âmes, soit à l'influence de la nouvelle lune sur les phénomènes de la génération, et rappeler aux initiés que, pour se rendre favorable cet astre, ils devaient lui adresser, le jour même de chaque néoménie, le néaesch ou la prière dont j'ai cité les traits les plus saillants.

Qu'on ne s'étonne donc point de trouver sur les monuments

<sup>1</sup> N'oublions pas que la vache qui servit de guide à Cadmus dans la Bœotie avait sur chaque flanc une tache semblable au disque de la lune (Pausan. IX, 12, 1).

romains du culte de Mithra, c'est-à-dire d'un culte d'origine chaldéenne et persique; qu'on ne s'étonne point, dis-je, d'y trouver la lune représentée, tantôt, comme c'est le cas dans nos deux bas-reliefs de Transylvanie, par un taureau placé dans une nacelle, ou par une figure féminine conduisant un char attelé de deux taureaux, tantôt, comme on l'observe ailleurs, par une tête de taureau, vue de face<sup>1</sup>, ou par le buste d'une femme qui porte attachées à sa tête deux cornes de taureau. Cette dernière particularité se fait remarquer sur un bas-relief mithriaque sculpté dans le roc, non loin de Bourg-Saint-Andéol, dans le Vivarais<sup>2</sup>; et c'est près de Schwarzerde, dans le duché de Deux-Ponts, qu'un autre bas-relief de Mithra, également sculpté dans le roc, nous offre une tête de taureau à la place même où devrait être figuré le buste de la Lune<sup>3</sup>.

Il ne serait pas difficile de prouver, quant à l'influence de la lune sur les phénomènes de la génération, à l'acception symbolique du taureau et aux rapports de cet animal avec la lune, que la plupart des peuples de l'antiquité<sup>4</sup> eurent des croyances semblables ou du moins très-analogues à celles des Perses et des autres peuples anciens de l'Asie occidentale. En ce qui concerne particulièrement les Grecs et les Romains, on ne saurait révoquer en doute cette assertion à la lecture des ouvrages qui nous restent de quelques écrivains de ces

<sup>1</sup> Schœpflin, *Alsac. illustr.* t. I, tab. IX, fig. 1.

<sup>2</sup> Voyez Millin, *Voyage au midi de la France*, pl. XXVIII, n° 2. — Après avoir récemment examiné sur les lieux le monument original, je dois dire que l'état fruste dans lequel il se trouve ne me permet pas de décider si le dessinateur de Millin a eu raison de donner au buste de la Lune des cornes de taureau implan-

tées sur la tête, ou s'il s'est trompé en prenant pour des cornes les traces d'un croissant.

<sup>3</sup> Schœpflin, *ubi supra*.

<sup>4</sup> Je me bornerai à rappeler ici que, chez les Égyptiens, Apis devait avoir sur un des flancs le croissant de la lune, et qu'Isis était représentée avec des cornes de vache attachées à la tête, ou même avec une tête de vache.

deux nations, ni à la vue d'un nombre considérable de monuments de l'art que nous a légués l'antiquité grecque, comme l'antiquité romaine. Si les auteurs dont je dois invoquer ici le témoignage appartiennent à des époques récentes, on ne peut douter cependant que, dans la question surtout qui nous occupe, ils ne reproduisent des opinions très-anciennes. Quelques-uns des monuments figurés que je citerai confirmeront pleinement cette observation. Porphyre, l'un des écrivains qui, dans les derniers siècles du paganisme, avaient mis le plus de soin à recueillir les traditions hiératiques, est aussi l'un de ceux qui nous fournissent les renseignements les plus explicites sur le point de doctrine dont il s'agit : « La lune présidant à la génération était, dit-il, appelée *abeille*, avec d'autant plus de raison, qu'on la nommait aussi *taureau*, et que l'exaltation de la lune est au signe du taureau. Or les abeilles sont *bovigènes* (*nées du taureau*), et les âmes entrées dans (les voies de) la génération sont également *bovigènes*<sup>1</sup>. » Hermias, dans son Commentaire sur le Phædre de Platon, s'occupe aussi de l'antique opinion qui attribuait à la lune une influence directe sur les phénomènes de la génération; il trouve dans cette croyance le motif pour lequel les théologiens avaient statué que le char de la lune doit être attelé avec des taureaux, et il ajoute que le taureau est le symbole de la génération<sup>2</sup>. Le Commentaire inédit d'Olympiodore sur

<sup>1</sup> Σελήνην τε οὖσαν γενέσεως προστά-  
ταδα, μέλισσαν ἐκάλον· ἄλλως τε ἐπι  
ταύρον μὲν σελήνην, καὶ ὄψωμα σελήνης  
ὁ ταῦρος. Βουγενεῖς δ' αἱ μέλισσαι· καὶ  
ψυχὰς δ' εἰς γένεσιν ἰοῦσαι βουγενεῖς. *De*  
*Antro Nymph.* XVIII. — Cf. Virgil. *Geor-*  
*gic.* IV, 281-558.

<sup>2</sup> ..... Τὴν δὲ σελήνην, ἐπὶ ταύρων· διὰ  
τὸ προστάτιν εἶναι τῆς γενέσεως, καὶ προ-

σεχῶς ἐξ αὐτῆς ἐξῆρθαι τὴν γένεσιν. Γενέ-  
σεως γὰρ σύμβολον ὁ ταῦρος. Ce passage  
important était inédit lorsque, pour la  
première fois, il fut signalé à l'attention  
des mythologues dans les observations que  
van Goens a placées à la suite de son édi-  
tion du traité de Porphyre *De Antro Nym-*  
*pharum* (p. 108), traité qui semble attendre  
un nouveau commentateur.

le Gorgias de Platon fait également mention de l'usage où l'on était, dans l'antiquité, de représenter la lune traînée par deux taureaux<sup>1</sup>. Mais les raisons qu'en donne ce philosophe alexandrin nous portent à penser qu'il n'avait pas, comme Hermias, une connaissance exacte du dogme et de l'acception symbolique sur lesquels reposait un semblable usage. Jean Lydus enfin rapporte, dans son *Traité sur les mois*<sup>2</sup>, un oracle dans lequel Séléné ou la Lune s'applique elle-même l'épithète curieuse de *ταυρώπις*, à *œil de taureau*. Pour abrégér les citations, je me contenterai de dire qu'il faut, à ces divers témoignages, ajouter les récits de plusieurs auteurs grecs ou latins, tels par exemple que Nonnus<sup>3</sup>, Ausone<sup>4</sup>, Claudien<sup>5</sup>; récits tous plus ou moins empreints du souvenir des prescriptions hiératiques qui attribuaient à la Lune ou à Diane un char attelé, soit de deux taureaux, soit de deux génisses. Ces prescriptions, pour le dire en passant, nous servent à comprendre le motif pour lequel les gâteaux que, dans les sacrifices, on devait offrir à Artémis, à Hécate, à Séléné, avaient des cornes et s'appelaient des *taureaux*<sup>6</sup>.

Les monuments figurés des Grecs et ceux des Romains viennent à leur tour témoigner hautement de l'intimité des rapports que, chez ces deux peuples, une antique théologie, d'origine probablement chaldéenne, avait supposé exister

<sup>1</sup> Πρᾶξ. XLVII. Voyez ce passage dans les extraits que M. Victor Cousin a publiés du commentaire inédit dont il s'agit (*Journal des Savants*, septembre 1832, p. 526).

<sup>2</sup> Pag. 94; ed. Hase.

<sup>3</sup> *Dionysiac.* I, 330 et 331; edd. Fr. Creuzer et Mæser.

<sup>4</sup> *Epistol.* V, 1.

<sup>5</sup> *De Rapt. Proserp.* III, 402 et 403; *Eidyll.* I, 60 et 61. Je ne dois pas omettre

de faire remarquer qu'ici Claudien emploie l'expression *nitidos juvencos*, en parlant des coursiers de la Lune; et que, dans les deux miniatures citées (ci-dessus, p. 155 et 156) des manuscrits de la traduction guzaratie du *Viraf-namèh*, nous voyons le croissant de la lune sur un char qui est précisément attelé de *jeunes taureaux blancs* ou de *génisses blanches*.

<sup>6</sup> *Poll. Onomast.* VI, 11, 76; ed. Hemsterh.

entre la lune et le taureau. Ces monuments sont nombreux : les uns, sans y comprendre les bas-reliefs romains consacrés à Mithra, nous montrent placée sur un char attelé de deux taureaux, Séléné, Artémis, Diane ou la lune personnifiée<sup>1</sup>; les autres nous offrent la même divinité, tantôt revêtue d'une stole ornée de têtes de taureaux<sup>2</sup>, tantôt portant des cornes de taureau attachées à la tête<sup>3</sup>, tantôt assise sur un taureau, et recevant alors l'épithète de *tauropole*<sup>4</sup>. Ailleurs le dieu Men ou Lunus, personnification mâle de la lune, est représenté le pied gauche posé sur une tête de taureau<sup>5</sup>. Quelquefois le rapport entre la lune et le taureau est moins directement indiqué, mais il n'en est pas moins réel. C'est ainsi que, sur plusieurs médailles, on trouve, au revers de la tête d'Artémis, un taureau cornupète<sup>6</sup>; au revers du buste du dieu Men, un taureau à bosse<sup>7</sup>; ou, au revers de la tête du soleil personni-

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, p. 100 et 101, note 2 ; et p. 101 et 102, note 3.

<sup>2</sup> Un des exemples les plus remarquables qu'on puisse citer ici est, sans contredit, la statue de la Diane d'Éphèse, qui a été publiée dans la description du *Museo Pio-Clementino* (I, 32).

<sup>3</sup> Telle était une statue de Séléné, que Pausanias (VI, 24, 5) avait vue dans le temple d'Apollon Acésius à Élée; telle est aussi une image de Séléné, que nous trouvons peinte sur un grand cratère de la Basilicate (Passeri, *Pict. etr.* tab. CCLXIX. — Winckelm. *Monum. antich. ined.* n° 22. — Dubois-Maisonneuve, *Introduction à l'étude des vases*, pl. I).

<sup>4</sup> *Diane Tauropole* se voit notamment sur plusieurs médailles autonomes ou impériales qui appartiennent, soit à Tarse et à Anazarbe de Cilicie, soit à Amphipolis de Macédoine.

<sup>5</sup> Je puis invoquer ici le témoignage de deux pierres gravées inédites, qui ont été vendues à Paris il y a quelques années, et dont j'ai pris des empreintes. J'ignore quel est le possesseur actuel des originaux.

<sup>6</sup> Voyez les médailles autonomes de la Chersonèse Taurique, de l'ancienne Marseille et de plusieurs autres villes. — Une jolie peinture du col d'un vase grec (Millin, *Galerie mythologique*, I, pl. XXX, n° 93) nous montre deux bucranes placés dans le champ d'une scène où Artémis, tenant un flambeau de chaque main, précède à pied le quadrigé de l'Aurore, qui porte un seul flambeau. Mais peut-être ces deux bucranes sont-ils ici les emblèmes de Jupiter et de Junon.

<sup>7</sup> Voyez notamment une médaille coloniale d'Antioche de Syrie, qui a été publiée par Combes (*Mus. hunter.* tab. V, fig. 15), et sur laquelle on doit s'étonner que cet

fié, un emblème qui se compose d'une tête de taureau surmontée d'un grand croissant, au centre duquel est implanté un sceptre orné de deux astérisques<sup>1</sup>. Je puis citer encore ici les cornes de taureau que l'on avait attachées à un ancien temple de Diane, sur le mont Aventin<sup>2</sup>; une tête de taureau ornée de bandelettes, qui servait de lampe et qui porte gravée en caractères grecs une formule de consécration à Artémis<sup>3</sup>; et enfin plusieurs autres lampes en terre cuite et plusieurs pierres gravées qui, les unes et les autres, nous montrent un croissant placé sur la tête d'un taureau.

Parmi les médailles sur lesquelles on voit Diane *lucifère* conduisant un char attelé de deux taureaux, celles qui furent frappées à Tarse de Cilicie, sous la domination des empereurs romains<sup>4</sup>, nous reportent dans la province même de l'Asie mineure, où les Romains, à l'époque de Pompée, avaient reçu des pirates grecs le culte et les mystères de Mithra. C'est la raison pour laquelle je crois devoir joindre à ce Mémoire les dessins de deux médailles de Tarse, l'une<sup>5</sup> à l'effigie de Cara-

habile numismate n'ait pas su reconnaître le buste du dieu Men ou Lunus, posé sur un croissant. Il se borne à dire en décrivant la face principale de cette médaille: *Caput imberbe pilos Phrygio ornatum, ad. d.*

<sup>1</sup> Voyez les médailles autonomes d'Emcarpia dans la Phrygie (Hunter, tab. XXVII, fig. 13. — Comb. *Num. Mus. brit.* p. 196, et tab. XI, fig. 18); et les médailles impériales de la même ville (M. Mionnet, *Description des médailles*, IV, p. 290, n° 549). — Les deux étoiles qui, sur ces médailles, accompagnent le croissant de la lune, se retrouvent placées au-dessus du bige de Diane sur les médailles de quelques autres localités, ou attachées aux deux

pointes d'un croissant au centre duquel est implanté le buste de la Lune, comme nous le voyons sur le bas-relief inédit et déjà cité qu'Atimétus avait consacré à Mithra.

<sup>2</sup> Plutarque, *Oper. Omn. (Quæst. roman.)*, t. VII, p. 72 et 73, ed. Reisk.

<sup>3</sup> Passéri, *Lucern. fict.* I, 99.

<sup>4</sup> Elles ont toutes été citées plus haut, p. 101 et 102, note 3.

<sup>5</sup> Planche IV, n° 1. Sur cette médaille, les deux taureaux sont de la variété dite *à bosse*; une médaille frappée à Tralles de Lydie, en l'honneur de Lucius Vèrus (M. Mionnet, *Description des médailles*, IV, p. 187, n° 1088), offre la même particularité. Nous trouvons encore le taureau à

calla, l'autre <sup>1</sup> à l'effigie de Gordien Pie. Le revers de ces médailles, rapproché du bas-relief mithriaque d'Apulum où nous trouvons également Diane ou la Lune placée sur un char que traînent deux taureaux, servira de terme de comparaison, et sera un fait de plus à ajouter à quelques autres, dont j'invoquerai ailleurs le témoignage, pour prouver que la nombreuse série des médailles autonomes ou impériales de la Cilicie offre divers types symboliques qui furent communs au culte de la Vénus orientale et au culte de Mithra, et pour prouver aussi que les types primitifs des monuments consacrés à Mithra par les Romains appartiennent réellement à l'Asie.

Mais si les médailles romaines de la Cilicie et les peintures citées<sup>2</sup> des manuscrits du Viraf-namèh nous attestent qu'en Orient l'usage de représenter la lune sur un char attelé de deux taureaux s'est perpétué sans interruption jusqu'à nos jours, l'Occident, par un hasard heureux, nous fournit un exemple remarquable de la persistance avec laquelle, en Europe, les monuments de l'art reproduisirent, jusque dans les

bosse sur la médaille coloniale déjà citée (ci-dessus, p. 113 et 114, note 7) d'Antioche de Syrie, où je reconnais le dieu Lunus; sur quelques-unes de ces médailles dites incertaines de la Cilicie, où l'on voit le groupe persépolitain d'un taureau dévoré par un lion; et sur plusieurs monnaies frappées dans d'autres parties de l'Asie mineure, notamment à Magnésie, dans l'Ionie, à Éphèse, à Antioche de Carie, à Tavium, dans la Galatie, à Tyane, dans la Cappadoce, et enfin dans l'île d'Aradus, sur les côtes de la Phénicie. J'observe, à ce sujet, que le taureau à bosse se rencontre fréquemment sur les pierres gravées asiatiques qui appartiennent à l'époque des Sassanides. J'observe aussi que l'usage de le

consacrer à la lune, comme celui d'atteler au char de cet astre deux taureaux de cette espèce, ou deux chevaux, était en rapport avec l'opinion répandue hors de l'Asie, que la lune affectait de chaque côté une forme globuleuse, et que le nombre binaire lui était consacré. Plutarque, qui nous a consacré ces deux traditions (*Opp.* t. VII, *de Isid. et Osir.* p. 500 et 501), emploie dans l'énoncé de la première l'expression *σελήνην ἐμφικυρτον*.

<sup>1</sup> Planche IV, n° 2. Cette monnaie de Gordien Pie et celle de Caracalla (n° 1) ont été dessinées ici d'après les exemplaires qu'en possède le cabinet des médailles de la Bibliothèque royale.

<sup>2</sup> Ci-dessus, p. 102 et 103.

derniers temps du paganisme, le type de Diane *lucifère* conduisant un char attelé de deux taureaux. Cet exemple, je le trouve sur un diptyque d'ivoire que l'on conserve à Sens, où il sert de couverture au manuscrit de l'Office des Fous, composition singulière et très-connue, dont l'auteur, Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, mourut en 1222. Ce diptyque, ouvrage du bas-empire, n'a pas encore, ce me semble, été expliqué d'une manière satisfaisante; mais je dois, pour le moment, me borner à en décrire seulement les parties les plus essentielles. Il représente plusieurs scènes qui sont relatives aux mystères de Bacchus : d'un côté, il nous montre debout, sur un char traîné par deux centaures, le dieu lui-même se dirigeant de l'orient à l'occident, et entouré de tous les attributs propres à le caractériser comme dieu-soleil à l'époque de l'équinoxe d'automne. Sur le côté opposé, on voit, dans le haut, Vénus debout dans une coquille, deux autres divinités femelles et l'Amour; plus bas, Diane *lucifère*, debout, sur un char attelé de deux taureaux, se dirige au contraire de l'occident à l'orient<sup>1</sup>. Elle est environnée de divers symboles qui, à mon avis, rappellent l'influence de la lune sur les principaux phénomènes de la génération ou de la végétation; et, chose bien digne de remarque, une figure de femme, assise au-dessous du char de la déesse, porte, de la main gauche, un capricorne qu'elle tient élevé en l'air, et dont la tête regarde le ciel; tandis que de la main droite, qui est baissée vers la terre ou la région inférieure, elle tient une écrevisse placée la tête en bas. Ces deux emblèmes me paraissent faire ici une allusion directe à la doctrine suivant laquelle la descente des âmes s'effectue par la porte du cancer,

<sup>1</sup> Cette direction est précisément celle que suit, sur le bas-relief mithriaque d'Apulum, le char de Diane ou de la Lune traîné par deux taureaux.

et leur ascension par la porte du capricorne; et si Millin, en décrivant, dans ses *Monuments antiques inédits*<sup>1</sup>, le diptyque de Sens, ne paraît pas avoir saisi cette allusion, c'est qu'il avait méconnu les deux emblèmes caractéristiques qui me l'ont révélée. Il se contente de dire<sup>2</sup> à leur sujet : « Plus bas est Thallassa, la déesse de la mer, qui tient dans une main un monstre marin avec une tête de bélier; elle a une langouste dans l'autre. » On ne peut douter cependant que ces deux objets ne soient, l'un le signe du cancer ou de l'écrevisse, l'autre le signe du capricorne<sup>3</sup>; et dès lors il faut nécessairement admettre que sur le curieux monument où nous voyons en même temps Bacchus, Vénus et l'Amour, la présence de ces deux signes, emblèmes de la porte de la lune et de la porte du soleil, et la présence aussi de Diane *lucifère* conduisant un char attelé de deux taureaux, deviennent des preuves remarquables de la conformité de certaines doctrines propres aux mystères de Bacchus et aux mystères de Vénus ou de Mithra. Cette conformité n'a rien d'ailleurs qui puisse nous étonner; car les attributions réciproques de ces trois divinités avaient entre elles tant d'analogie, tant de similitude même, que chez un des peuples les plus célèbres de l'Asie mineure, comme personne ne l'ignore, le culte de Mithra, dérivé du culte de Mylitta ou Vénus, se confondit avec celui de Bacchus.

<sup>1</sup> Tome II, p. 336-343, pl. L et LI. — *Galerie mythologique*, n° 121. — Des renseignements auxquels je dois ajouter foi me portent à croire que les deux planches que je cite ici ont été gravées d'après des dessins peu exacts.

<sup>2</sup> *Monuments antiques inédits*, tome II, page 342

<sup>3</sup> On serait tenté de croire que ces deux particularités et l'allusion directe qu'elles

font aux portes de la lune et du soleil ont aussi échappé à l'attention de l'illustre auteur de la *Symbolique*. Il ne pouvait oublier de faire mention du diptyque de Sens; mais il en parle (t. IV, p. 199 et 200, 2<sup>e</sup> édition) sans relever l'erreur de Millin, et sans, par conséquent, restituer aux deux emblèmes dont il s'agit leur véritable dénomination. Seulement il a le soin d'ajouter : « C'est un riche tableau sur lequel

Ces diverses remarques me donnent lieu d'ajouter ici que les rites des Perses relatifs au culte de la lune<sup>1</sup>, bien loin de contrarier les idées reçues chez les Romains, se trouvaient, en quelque sorte, d'accord avec l'usage où était ce dernier peuple de célébrer, chaque année, la première néoménie, qui arrivait peu de jours après l'entrée du soleil dans le signe du capricorne<sup>2</sup>, et après la célébration d'une fête particulière consacrée au Soleil invincible, *Soli invicto*. L'emploi si fréquent de cette dernière formule sur les monuments que les Romains dédièrent à Mithra, et l'idée qui, chez eux, domine dans l'institution des Saturnales<sup>3</sup>, semblent aussi nous révéler, entre les croyances et les usages des Romains et des Perses, certains rapports qui remontent à une époque bien antérieure à celle de l'introduction du culte de Mithra dans l'empire romain, et qui purent favoriser cette introduction. De tels rapports doivent probablement leur origine à l'influence que, dès une période très-reculée, les doctrines chaldéennes propres au culte et aux mystères de la Vénus orientale avaient exercée sur les peuples de la Grèce et de l'Italie, comme sur ceux de l'Asie occidentale. Or ces doctrines, les Romains les retrouvèrent dans le culte et les mystères de Mithra, que plus tard une partie de l'Asie mineure avait reçus des Perses, et qui eux-mêmes, comme on le sait, avaient leur source dans l'institution chaldéenne du culte et des mystères de Vénus.

Après avoir réuni toutes les observations qui pouvaient contribuer à rendre moins difficile l'interprétation du tableau supérieur de chacun des deux bas-reliefs mithriaques de Tran-

il y aurait beaucoup à dire » (*Ein reiches Bild, worüber viel zu sagen wäre*).

<sup>1</sup> Ci-dessus, pag. 105 et 106.

<sup>2</sup> Porphyre, *De Antr. Nymph.* XXIII.

<sup>3</sup> Voyez sur les saturnales des Romains la note 2 ci-dessus, p. 80 et 81.

sylvanie, je terminerai la troisième section de mon Mémoire en répétant que le choix et l'arrangement des diverses figures et des divers symboles ou emblèmes dont j'ai cherché à donner l'explication nous montrent que ce tableau avait été destiné à offrir, par son ensemble, l'image de la région du ciel mobile. Examiné dans ses détails, il permettait aux initiés de reconnaître, non-seulement le soleil, la lune et les symboles qui sont propres à ces deux astres, mais aussi les cinq autres planètes, et Mithra lui-même, le roi du ciel mobile. Placé ici entre le soleil et la lune, les deux grandes portes du ciel; et entouré tout à la fois des sept planètes par lesquelles on croyait que s'effectuent la descente et l'ascension des âmes, Mithra apparaissait aux mystes comme le dieu qui préside au mystère de la transmigration des âmes, et qui, régulateur du temps périodique, donne l'année, le mois, les sept jours de la semaine. Médiateur sur la terre<sup>1</sup> et médiateur aux enfers<sup>2</sup>, dans les deux autres tableaux, Mithra, conducteur des âmes, se révélait ici comme médiateur dans le ciel<sup>3</sup>, exerçant sa toute-puissante médiation en faveur des âmes qui, purifiées par leur passage successif dans les cieus ou les six portes des planètes Saturne, Vénus, Jupiter, Mercure, Mars et la lune, avaient à implorer l'entrée du septième ciel, l'entrée de cette porte du capricorne ou du soleil qui devait les conduire au huitième ciel<sup>4</sup>, le Gorotman, dernière récompense promise aux initiés devenus *purs de pensée, purs de parole et purs d'action*.<sup>5</sup>

<sup>1</sup> *Zend-Avesta*, t. I, 2<sup>e</sup> partie, p. 82, note 10; t. II, p. 212-214, 230 et 609.

<sup>2</sup> *Ibid.* t. II, p. 15, 209-212, 214-219, 222, 223, 228 et 230.

<sup>3</sup> *Zend-Avesta*, t. I, 2<sup>e</sup> partie, p. 131, note 1; t. II, p. 217-220, 228 et 230.

<sup>4</sup> Ci-dessus, p. 54 et 55.

<sup>5</sup> Ci-dessus, p. 44 et 45.

## SECTION IV.

Les explications que j'ai proposées et les diverses considérations auxquelles je me suis livré dans les trois premières sections de ce Mémoire me paraissent pouvoir établir, avec quelque certitude, que le bas-relief d'Apulum et celui de Sarmizægethusa avaient été destinés à représenter Mithra dans les triples fonctions qui lui sont assignées par le Zend-Avesta, comme *roi du ciel mobile*<sup>1</sup>, *roi de la terre ou des vivants*<sup>2</sup>, et *roi des enfers ou des morts*<sup>3</sup>. Tel était l'esprit dans lequel furent composés ces curieux monuments, telle était la puissance du génie symbolique de l'Orient, qu'à l'aide des figures et des emblèmes qui sont groupés autour de cette divinité, dans chacun des trois compartiments dont j'ai successivement fait l'analyse, on avait pu présenter à la vénération, à la crainte, à l'amour et aux méditations des initiés, Mithra présidant à la fois au mouvement du soleil, de la lune et des planètes, à la distribution de la lumière, de la chaleur, des saisons, des mois de l'année et des jours de la semaine; au mystère de la transmigration des âmes, à tous les phénomènes de la génération et de la reproduction, aux différentes phases de la vie humaine et de la vie future. Tout, dans de pareilles compositions, concourait à représenter le dieu dans l'exercice de celles de ses fonctions qui touchent aux intérêts les plus chers des hommes. Mais, médiateur entre Ormuzd et les mortels, conducteur, protecteur et sauveur des âmes, Mithra surtout

<sup>1</sup> *Zend-Avesta*, t. I, 2<sup>e</sup> partie, p. 28 et 82 (note 10); t. II, p. 13, 99, 206, 207, 209, 212, 213, 216, 218-221, 225, 228-230, et 418.

<sup>2</sup> *Zend-Avesta*, t. II, p. 205, 206, 210, 214, 215, 222 et 223.

<sup>3</sup> *Ibid.* t. II, p. 15, 211, 212, 223 et 230.

s'y montrait accomplissant le sacrifice de rédemption, et combattant sans relâche, dans les trois régions du monde, Ahriman, l'ennemi d'Ormuzd et du genre humain, Ahriman, principe du mal, auteur des ténèbres, du froid et de la mort. Enfin, pour dernier trait, le myste voyait, dans ce vaste tableau, Mithra occupé à juger les actions des hommes après leur mort, et à conduire dans le séjour céleste les âmes des justes ou des purs.

Le texte du Zend-Avesta ou des autres livres sacrés des Parses, et les traditions qui nous ont été conservées dans les ouvrages de quelques écrivains modernes de l'Orient, justifient complètement, je le répète, le triple caractère que nos bas-reliefs attribuent à Mithra, et la toute-puissance qu'ils accordent à cette divinité sur chacune des trois régions dont se compose le monde créé. Aux preuves nombreuses que déjà j'ai produites en faveur de cette assertion, je puis ajouter encore ici deux témoignages que j'avais à dessein réservés pour la conclusion de ce Mémoire, et qui me sont fournis par des auteurs occidentaux. Le premier résulte d'un passage de Denys l'Aréopagite, qui jusqu'à présent n'avait peut-être pas reçu une interprétation satisfaisante. Cet auteur, écrivant à Polycarpe, lui dit<sup>1</sup> que les mages, en mémoire de certains mystères qui sont sacrés chez les Perses, célèbrent *les mnémosynes du triple Mithra*, τὰ μνημόσυνα τοῦ τριπλασίου Μίθρου. Cette épithète τριπλάσιος a beaucoup embarrassé les commentateurs; mais elle devient facile à comprendre quand on remarque l'accord qui existe entre l'idée propre qu'elle exprime et l'idée que nous donnent de Mithra les passages cités du Zend-Avesta et les deux monuments de Transylvanie, qui, les uns et les autres, assignent à cette divinité un triple caractère et de triples fonctions. Julien, pour le dire en passant, semble

<sup>1</sup> Epistol. VII.

professer une doctrine semblable ou du moins analogue, lorsque, dans son discours sur le soleil<sup>1</sup>, il attribue à cet astre un caractère de triplicité qui est pour lui le sujet de longs commentaires ou développements que je me réserve d'examiner dans une autre occasion.

Le second passage que j'ai à rapporter se trouve dans le traité déjà cité de Porphyre sur l'Antre des Nymphes, et avait été extrait d'un ouvrage d'Eubule qui ne nous est pas parvenu. Sans donner à Mithra une épithète aussi explicite que celle dont se sert Denys l'Aréopagite, il nous montre évidemment que dans les grottes consacrées à cette divinité, par Zoroastre lui-même, le dieu était représenté environné des symboles propres à caractériser les éléments et les trois régions du monde, et que ces symboles devaient, comme sur nos deux bas-reliefs, être placés dans des tableaux superposés les uns aux autres. « Zoroastre, dit Eubule, fut le premier qui consacra en l'honneur de Mithra, créateur et père de toutes choses, une grotte naturelle, ornée de fleurs et arrosée par des sources. Elle était située, non loin de sa demeure, dans les montagnes de la Perside, et elle avait été disposée de manière à être l'image du monde. On y voyait, séparés par des intervalles égaux, les symboles des éléments et des régions du monde. Depuis Zoroastre, l'usage s'est aussi conservé partout de célébrer les initiations et les mystères dans des antres ou des grottes, soit naturels, soit artificiels<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> *Oper. orat.*; *Orat.* IV, p. 132 sqq. ed. Spanh.

<sup>2</sup> Πρώτα μὲν, ὡς ἔφη Εὐβουλος, Ζωροάστρου αὐτοφύνης σπηλαίου ἐν τοῖς πλησίοις ἄρεσι τῆς Περσίδος ἀνθρῶν καὶ πηγᾶς ἔχον ἀνιερώσαντος, εἰς τιμὴν τοῦ πάντων ποιητοῦ καὶ πατρὸς Μίθρου, εἰκόνα φέροντος αὐτῷ τοῦ σπηλαίου τοῦ κόσμου, ὃν ὁ Μίθρας

ἐδημιούργησε. Ἐὼν δὲ ἐντὸς, κατὰ συμμετρους ἀποστάσεις, σύμβολα φερόντων τῶν κοσμικῶν στοιχείων καὶ κλιμάτων· μετὰ δὲ τοῦτον τὸν Ζωροάστριν κρατήσαντος καὶ παρὰ τοῖς ἄλλοις δι' ἀντραν καὶ σπηλαίων, ἐκ' οὗν αὐτοφύων, ἐκε χειροποίητων, τὰς τελετὰς ἀποδίδναι. Porphyre, *De Antre. Nymph.* V.

Le rapprochement de ce passage et de celui de Denys l'Aréopagite avec les deux bas-reliefs de Transylvanie ajoute, on le voit, une nouvelle preuve à celles que ces deux monuments nous ont déjà fournies de la fidélité avec laquelle les doctrines mithriaques de la Perse avaient été transmises aux Romains par les Grecs de l'Asie mineure. Mais si l'on ne peut refuser à nos deux bas-reliefs le mérite d'être, sous le rapport de ces doctrines, les monuments les plus complets que nous aient légués les sectateurs romains du culte de Mithra, il faut aussi reconnaître qu'ils sont du petit nombre de ceux qui nous permettent de constater que postérieurement à Zoroastre, et peut-être depuis Alexandre le Grand seulement, le dogme de la transmigration des âmes par les portes de la lune et du soleil avait subi, dans son énoncé, une modification qui était le résultat de l'observation de l'état astronomique du ciel à une époque où le soleil équinoxial se trouvait en conjonction avec la constellation zodiacale du bélier. Cette modification, je le répète, n'altéra aucunement la doctrine fondamentale sur laquelle reposait une aussi antique croyance; et, bien que l'état actuel de nos connaissances historiques et scientifiques nous condamne à ignorer encore dans quel lieu et à quelle époque précise avait été faite l'observation astronomique dont il s'agit; bien que nous ne sachions pas davantage chez quel peuple ni en quel temps les sectateurs de Mithra commencèrent à s'en servir pour introduire dans le langage des mystères de nouvelles dénominations, et sur les monuments figurés de nouveaux emblèmes, ces nouvelles dénominations et ces nouveaux emblèmes nous donnent cependant le moyen d'établir désormais deux grandes divisions dans la classification des monuments mithriaques qui appartiennent à l'antiquité romaine.

La *première classe* devra comprendre les monuments mithriaques romains dont tous les emblèmes susceptibles d'une interprétation astronomique se rapportent uniquement à l'observation solaire qui sert de base au système théogonique et cosmogonique du Zend-Avesta, c'est-à-dire à l'état astronomique du ciel pendant la conjonction du soleil équinoxial avec la constellation zodiacale du taureau <sup>1</sup>.

Dans la *seconde classe* seront rangés, avec nos deux bas-reliefs de Transylvanie, tous les monuments mithriaques romains qui, par leurs emblèmes astronomiques, nous rappellent à la fois le système du Zend-Avesta, et une nouvelle théorie de la descente et de l'ascension des âmes, fondée sur l'observation de l'état astronomique du ciel pendant la conjonction du soleil équinoxial avec la constellation zodiacale du bélier <sup>2</sup>.

Les monuments de la première classe peuvent être considérés comme des copies plus ou moins fidèles de ceux que les Grecs de l'Asie mineure avaient dû composer à l'imitation des types qui leur furent apportés par les Perses avant l'expédition d'Alexandre le Grand. Plusieurs de ces copies appartiennent à une assez bonne époque de l'art romain.

Quant aux monuments de la seconde classe, on peut supposer qu'ils reproduisent des compositions mixtes, dans lesquelles, postérieurement à la conquête de la Perse par Alexandre, les descendants des Grecs de l'Asie mineure avaient fait subir aux types primitifs certaines modifications fondées sur de nouvelles considérations astronomiques. Cette seconde classe nous offre des ouvrages de sculpture qui, moins nombreux que les monuments de la première catégorie, sont quelquefois plus compliqués, plus surchargés d'emblèmes ou de symboles que ceux-ci, et, par suite, plus intéressants à

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, p. 17, 18, 23-25.

<sup>2</sup> Voyez ci-dessus, p. 59-69.

étudier, bien que leur style, sans exception, accuse l'époque de la décadence de l'art.

Les remarques sur lesquelles s'appuie cette classification, et les diverses observations que j'ai soumises au jugement de l'Académie, dans le cours de ce Mémoire, me semblent avoir quelque importance pour l'étude des monuments mithriaques, comme pour la solution de plusieurs questions difficiles qui se rattachent, soit à la connaissance de la doctrine secrète des mystères de Mithra, soit à l'appréciation des modifications qu'éprouva cette doctrine, soit enfin à l'histoire de l'origine de ces mystères et de leur propagation dans l'Asie mineure et dans l'empire romain. J'ose espérer que la Compagnie voudra bien, en faveur de cette considération, excuser la longueur des détails pour lesquels j'ai eu à réclamer son attention.

---

ADDITIONS AU MÉMOIRE  
SUR  
DEUX BAS-RELIEFS MITHRIAQUES  
QUI ONT ÉTÉ DÉCOUVERTS EN TRANSYLVANIE.

---

Depuis la rédaction de mon Mémoire sur deux bas-reliefs mithriaques qui ont été découverts en Transylvanie, M. Duchesne, conservateur du cabinet des estampes de la Bibliothèque royale, a bien voulu me communiquer les numéros 46 et 47 du *Curier rumanesk* ou *Courrier valaque*, des 22 et 27 novembre 1837, qui lui avaient été envoyés par M. le marquis de Châteaugiron, consul général de France à Bukarest, et dans lesquels il est rendu compte de la découverte d'un *Mithræum* souterrain, près de Slavéni, dans la Valachie.

Ce village est situé sur la rive droite de l'Olto, l'*Alata* des anciens, à deux lieues environ au sud-ouest de la ville de Caracal, et non loin, par conséquent, de l'endroit où l'Olto se jette dans le Danube<sup>1</sup>. Dès les premières fouilles qui ont été exécutées dans cet endroit, au mois de novembre 1837, on a retiré de l'intérieur du *Mithræum* les objets suivants : une pierre brisée, sur laquelle sont gravés ces mots : SOLI · INVICTO · MITHRÆ · ; un autre fragment portant cette autre dédicace : ARA · SOLI · S · ; deux bas-reliefs mithriaques, l'un entier, l'autre un peu endommagé ; deux fragments de sculpture qui proviennent de deux bas-reliefs également consacrés à Mithra ; et enfin quelques autres débris d'antiquités romaines. A l'un des deux numéros<sup>2</sup> du *Curier rumanesk* qui me fournissent ces renseignements est jointe une planche lithographiée, sur laquelle sont représentés sept monuments choisis parmi ceux dont je viens de faire une énumération rapide<sup>3</sup>. Je ne m'occuperai ici que du fragment de sculpture qui est le troisième en rang sur cette planche, et que je crois devoir reproduire ici<sup>4</sup> au moyen d'un calque fidèle.

Ce fragment appartenait à un bas-relief mithriaque divisé en trois tableaux ou compartiments : il ne nous offre qu'une portion du tableau médial et la totalité du tableau inférieur du monument. Dans cet état, il nous permet cependant de reconnaître que, sous le rapport de la conception et de la disposition du sujet, comme sous le rapport du style et de l'exécution, le bas-relief dont il faisait partie avait une grande ana-

<sup>1</sup> Les cartes géographiques n'indiquent aucune ville antique sur le territoire même de Slavéni ; mais on y voit que le *Mithræum* dont il s'agit devait avoir été construit dans le voisinage du lieu nommé *Castra Nova*, non loin duquel, mais sur la rive opposée

du Danube, se trouvait la ville appelée *Nicopolis ad Istrum*.

<sup>2</sup> Le numéro 47.

<sup>3</sup> Tous ces monuments sont de marbre blanc.

<sup>4</sup> Planche VI.

logie avec les deux bas-reliefs mithriaques de Transylvanie<sup>1</sup> auxquels est consacré le Mémoire que l'on vient de lire. Il a sur ceux-ci l'avantage de nous présenter complète la scène dont une cassure a fait disparaître l'extrémité gauche dans le tableau inférieur de chacun de ces deux bas-reliefs. Cette scène, sur le fragment de Slavéni, se trouve même plus développée et moins grossièrement sculptée qu'elle ne l'est sur un troisième bas-relief mithriaque qui m'a précédemment servi à en donner l'explication<sup>2</sup>. Ici nous voyons, comme sur ce dernier monument, un premier portique sous lequel le myste repentant est agenouillé aux pieds d'un personnage debout; mais, cette fois, le personnage debout est coiffé du bonnet phrygien, revêtu du candys, et armé d'un poignard qu'il tient suspendu sur la tête du myste. Ces particularités nouvelles me portent à penser qu'à ces traits il faut reconnaître Mithra lui-même remplissant les fonctions de juge infernal, et non l'ized Sérosch, sous le nom de qui j'avais cru pouvoir désigner le personnage nu et mal caractérisé que, sur le bas-relief de la planche II, on trouve dans une position analogue. Les deux autres juges infernaux, qui, sur ce bas-relief, comme sur le fragment de Slavéni, sont assis devant le tribunal redoutable du pont Tchinevâd, deviennent ainsi, l'un Sérosch, l'autre Raschné-Rast, ces deux izeds que la légende persane place auprès de Mithra, sur ce même pont Tchinevâd où, assisté d'eux, le dieu juge les bonnes et les mauvaises actions des âmes. Plus loin nous retrouvons, sur le fragment de Slavéni, de même que sur les deux bas-reliefs de la planche I et sur celui de la planche II, Mithra placé debout sur un quadrigé avec un personnage également

<sup>1</sup> Planche I, n° 1 et 2.

<sup>2</sup> Voyez ci-dessus, p. 37-44, et pl. II.

debout et nu, qui doit être ou Phosphoros, ou plutôt le myste lui-même que Mithra conduit au ciel après avoir triomphé d'Ahriman ou des enfers<sup>1</sup>. Ici, comme sur les bas-reliefs d'Apulum et de Sarmizægethusa<sup>2</sup>, un énorme serpent entoure le corps d'Ahriman, redresse la tête, et cherche à repousser l'attaque de Mithra, alors même que déjà, par son attitude et par l'expression de sa physionomie, le génie du mal annonce qu'il se reconnaît vaincu. Mais, sur le fragment de Slavéni, une particularité bien digne de remarque offre à nos yeux un exemple nouveau de l'opposition constante que la théologie orientale supposait exister entre les êtres d'un monde créé par le bon principe, et les êtres d'un monde créé par le mauvais principe. Cette opposition, sur laquelle j'ai, dans une autre occasion<sup>3</sup>, appelé l'attention des archéologues, se manifeste dans le cas actuel par la présence et l'action d'un serpent qui, placé au-dessus du quadrige de Mithra, s'élançe en droite ligne pour attaquer, de concert avec Mithra, Ahriman et son serpent; Ahriman, que les livres sacrés des Parses, je le répète, appellent l'*ancien serpent infernal qui a deux pieds, la couleuvre venimeuse, la couleuvre ennemie de Mithra*<sup>4</sup>. La présence et l'action du serpent de Mithra ou du bon serpent viennent ainsi confirmer l'explication que, dans la deuxième section de mon Mémoire, j'ai donnée du tableau inférieur des trois bas-reliefs dont les planches I et II reproduisent les dessins.

Parmi les nombreux bas-reliefs mithriaques que nous a lé-

<sup>1</sup> Un des fragments trouvés dans les ruines de l'ancien *Virunum* (ci-dessus, p. 91-93) et la face antérieure du bas-relief de Hedernheim (*Annal. des Vereins für nassauische Alterthumsk.* t. I, pl. I) nous montrent en effet le myste arrivant au ciel dans le char même de Mithra.

<sup>2</sup> Planche I, n<sup>o</sup> 2 et 1.

<sup>3</sup> *Nouvelles annales de l'Institut. archéolog.* t. I, p. 175 et 176. — *Recherches sur le culte de Vénus en Orient et en Occident*, p. 46 et 47.

<sup>4</sup> *Zend-Avesta*, t. I, 2<sup>e</sup> partie, p. 112, 305, 377; t. II, p. 204 et ailleurs.

gués l'antiquité romaine, le fragment de Slavéni est, jusqu'à ce jour, le seul monument qui nous offre le bon et le mauvais serpent mis en opposition dans une scène pareille à celle que je viens de décrire. La représentation simultanée de ces deux serpents ne se retrouve même que sur deux autres monuments<sup>1</sup> déjà cités, dont l'un est une terre cuite que l'on conservait autrefois à Rome dans le palais Zéno<sup>2</sup>, et le second, le bas-relief à deux faces, qui provient du *Mithræum* de Hedernheim<sup>3</sup>. J'ajoute que la disposition du bon et du mauvais serpent varie dans chacune de ces deux compositions. Sur la terre cuite du palais Zéno, le bon serpent est enroulé autour du corps d'un personnage qui porte un long sceptre, et qui, debout au milieu des sept pyrées, emblèmes des sept planètes, est à mes yeux la manifestation d'Ormuzd ou de Mithra considérés comme rois du ciel. Sur le même plan, mais en dehors du ciel ou de l'enceinte occupée par les sept pyrées, un autre personnage, que je prends pour Ahriman, est enveloppé dans les replis du mauvais serpent, et témoigne, par son attitude et par la place où nous le trouvons, qu'il a été honteusement chassé du ciel. Le Boun-déhesch<sup>4</sup> nous apprend, en effet, qu'Ahriman s'était furtivement introduit dans le ciel sous la forme d'une couleuvre, et qu'il en fut expulsé par Ormuzd.

Cette scène ne se reproduit pas sur le monument à deux faces de Hedernheim; mais la face antérieure de ce monument nous fait voir, à la gauche du groupe ordinaire de Mithra

<sup>1</sup> Peut-être faudrait-il ajouter ici le bas-relief mithriaque, coulé en verre, que Passéri avait donné à Olivieri; mais je ne connais ce monument que par la gravure qui le reproduit dans les *Antichità cristiane* (pl. VI, à la page 23), et dont la mauvaise

exécution ne me permet pas de me prononcer affirmativement sur ce point.

<sup>2</sup> Planche V, et ci-dessus, p. 23-25.

<sup>3</sup> *Annalen des Vereins für nassauische Alterthumskunde*, t. I, pl. L

<sup>4</sup> *Zend-Avesta*, t. II, p. 351.

et du taureau, le génie de l'équinoxe du printemps adossé à un arbre chargé de fleurs, autour duquel s'enroule un serpent qui élève la tête au-dessus de la cime de l'arbre, et fixe ses regards à la fois sur Mithra, et sur le taureau, symbole de vie et de génération<sup>1</sup>. Dans une pareille composition, l'on saisit sans peine le rapport direct qui lie l'un à l'autre deux groupes dont le premier est l'emblème du renouvellement de la vie à l'équinoxe vernal<sup>2</sup>, tandis que le second, par un flambeau allumé et par un arbre couvert de fleurs et entouré d'un serpent, autre symbole de vie<sup>3</sup>, caractérise énergiquement l'action du feu céleste, et le phénomène de la reproduction à cette même époque. Mais s'il n'est pas permis de se méprendre sur l'acception *bonne* du serpent dans ce dernier groupe, on ne peut davantage méconnaître l'acception *mauvaise* d'un autre serpent que nous montre la scène de l'immolation du taureau par la main de Mithra. Ici, au-dessous du taureau accroupi, nous voyons ce dernier serpent s'enrouler autour d'un cratère et plonger la tête dans l'ouverture du vase<sup>4</sup>. Le cratère, je l'ai dit précédemment<sup>5</sup>, était, selon la doctrine des mystères de Mithra, le symbole du principe humide, de ce principe sans lequel il ne peut y avoir génération ou reproduction; et c'est à ce titre que sur le fragment de Slavéni nous trouvons le génie de l'équinoxe du printemps posé précisément sur les

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 16-18, 27-30.

<sup>2</sup> *Ibid.* p. 17 et 18.

<sup>3</sup> *Nouvelles annales de l'Institut. archéolog.* t. I, p. 165 et 166. — *Recherches sur le culte de Vénus*, p. 35 et 36.

<sup>4</sup> On retrouve ce même emblème sur trois autres bas-reliefs mithriaques qui ont été découverts, l'un à Fehlbach (Sattler; *Gesch. des Herzogth. Württemberg*, I, Bd., S. 192, Taf. XI), l'autre à Ladenbourg

(*Act. Academ. Theodoro-Palat.* t. I, p. 201, tab. II, fig. 3), et le troisième à Dormagen. Ce dernier m'est connu par un dessin que M. le docteur Dorow a bien voulu m'en communiquer, mais qui n'a pas encore été publié.

<sup>5</sup> Voyez ci-dessus, p. 19-22. — Voyez aussi *Nouvelles annales de l'Institut. archéolog.* t. I, p. 167 et 168; et *Recherches sur le culte de Vénus*, p. 36-39.

bords d'un cratère, particularité nouvelle qui mérite à tous égards d'être signalée à l'attention des archéologues, et qui acquiert un nouveau degré d'intérêt par la découverte plus récente d'un autre bas-relief mithriaque, dont je dois faire ici une mention succincte. Ce bas-relief, qui est le sujet d'une belle dissertation de M. le professeur Frédéric Creuzer<sup>1</sup>, ornait le *Mithræum* qu'en 1838 on a découvert à Neuenheim près de Heidelberg. Il nous montre un énorme serpent qui se dispose à plonger la tête dans un cratère au-dessus duquel est sculptée la tête d'un lion. Ce groupe symbolique est immédiatement placé au-dessous du génie de l'équinoxe vernal qui, sur le fragment de bas-relief de Slavéni<sup>2</sup>, pose ses pieds sur les bords mêmes du cratère. Lors donc que nous lisons dans le *Zend-Avesta*<sup>3</sup> qu'*Ahriman empêche l'eau de couler, les arbres de croître, et que la couleuvre ennemie de Mithra produit la disette dans les provinces*, il nous devient facile de comprendre que, sur le bas-relief de Hedernheim<sup>4</sup>, sur celui de Neuenheim et sur le fragment de Slavéni, le serpent, en plongeant la tête

<sup>1</sup> Cette dissertation est intitulée : *Das Mithræum von Neuenheim bei Heidelberg* (Heidelberg, 1838; in-8° fig.). On y trouve, avec tous les détails relatifs à l'importante découverte dont il s'agit, le plan des ruines du *Mithræum*, le dessin du bas-relief principal qui décorait l'intérieur de l'édifice, et une série de remarques savantes sur lesquelles je me réserve de revenir dans mon ouvrage sur le culte et les mystères de Mithra. En même temps je signalerai toutes les particularités nouvelles qu'offre la composition du curieux bas-relief de Neuenheim. Je ne puis cependant m'empêcher de dire, dès à présent, que les quatre compartiments de ce monument, où l'on voit un taureau paissant et trois

personnages groupés avec un taureau, dans des attitudes différentes, me semblent faire allusion aux quatre phases de la vie humaine, et donner ainsi un nouveau degré de probabilité aux conjectures que j'ai proposées (ci-dessus, p. 79-86) à l'occasion des deux groupes symboliques des bas-reliefs d'Apulum et de Sarmizægethusa, (pl. I, n° 2 et 1), qui nous offrent un personnage monté sur un taureau debout, que l'on retrouve sur le fragment cité de Slavéni (pl. VI), et une autre figure humaine portant sur ses épaules un taureau renversé qu'elle tient par les jambes de derrière.

<sup>2</sup> Planche VI.

<sup>3</sup> Tome II, p. 261. — *Ibid.* p. 204.

<sup>4</sup> Ci-dessus, p. 63, 64, 129 et 130.

dans un cratère, manifeste l'intention criminelle de tarir les sources de la reproduction et de la fécondité : c'est Ahriman, l'auteur de la mort, attaquant dans leur principe vital toutes les créations d'Ormuzd et de Mithra<sup>1</sup>.

Le bas-relief de Hedarnheim, la terre-cuite du palais Zéno et le fragment de Slavéni nous révèlent donc, par l'emploi simultané de deux serpents dans des compositions très-différentes en apparence, une même intention, celle de représenter, sous les symboles du bon serpent et du mauvais serpent, la lutte constante du bien et du mal, du bon et du mauvais principe.

Je me borne, en ce moment, à ces observations. Elles suffisent, j'ose l'espérer, pour me justifier d'avoir accordé une mention spéciale au fragment de sculpture et au bas-relief qui me les ont suggérées. Qu'il me soit permis d'ajouter que si à eux seuls ce fragment et ce bas-relief rendent précieuse la découverte des *Mithræum* de Slavéni et de Neuenheim, toutes les personnes qui s'intéressent au progrès des connaissances archéologiques doivent unir leurs vœux aux miens pour que de nouvelles fouilles soient pratiquées avec soin et persévérance dans ces deux localités.

<sup>1</sup> Sur la plupart des autres bas-reliefs mithriaques, le serpent, placé dans une autre position, regarde attentivement couler le sang qui sort de la plaie du taureau immolé. C'est encore Ahriman, mais Ahriman cherchant à tromper la vigilance du chien, gardien des âmes, et épiant le moment où il pourra s'emparer de l'âme qui

sort du corps de l'animal symbolique avec le sang, résidence habituelle des âmes pendant leur séjour sur la terre. J'exposerai ailleurs mon opinion sur le rôle particulier que joue le petit serpent qui est placé au pied d'un arbre, dans l'un des compartiments de la face antérieure du précieux bas-relief de Hedarnheim.

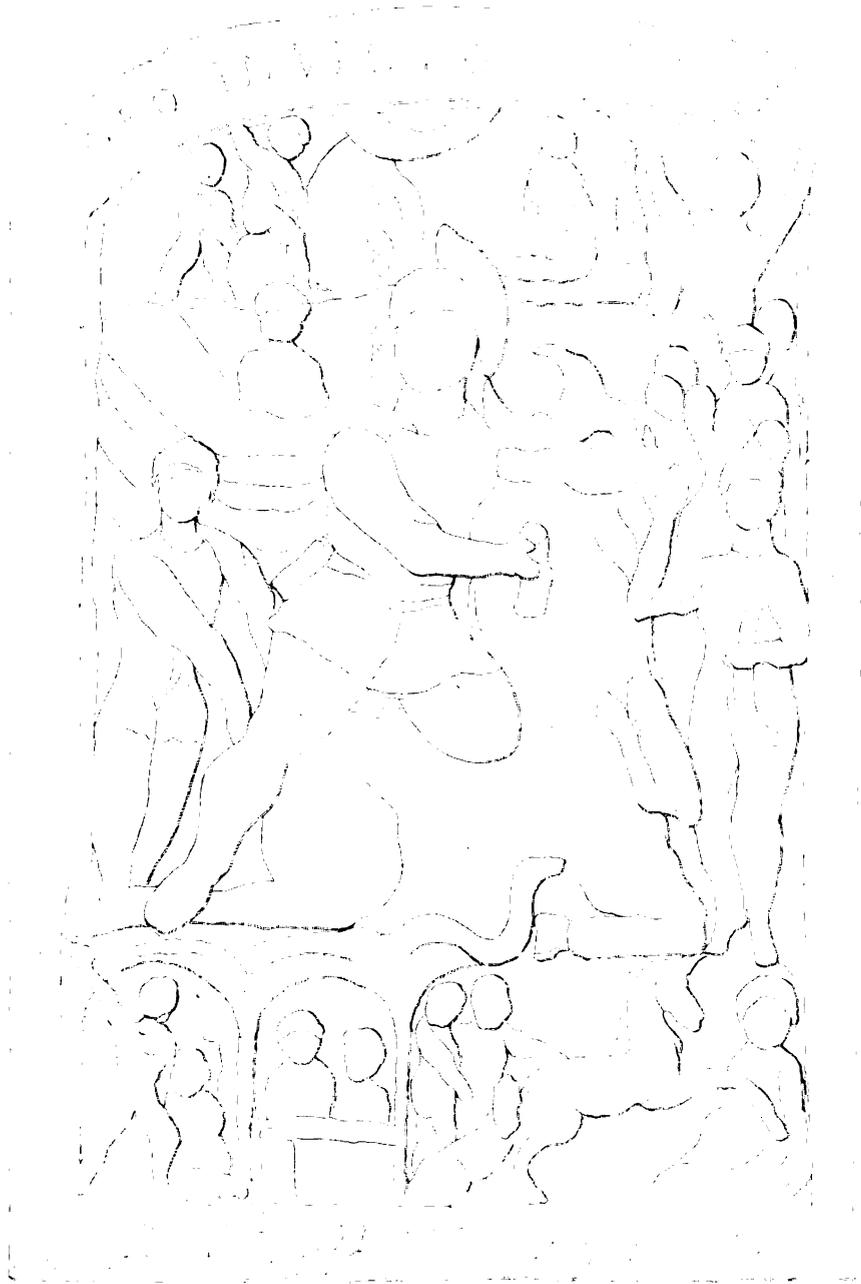


2.

Gravé par Lebas



VILLE DE LYON  
Biblioth. du Palais des Arts



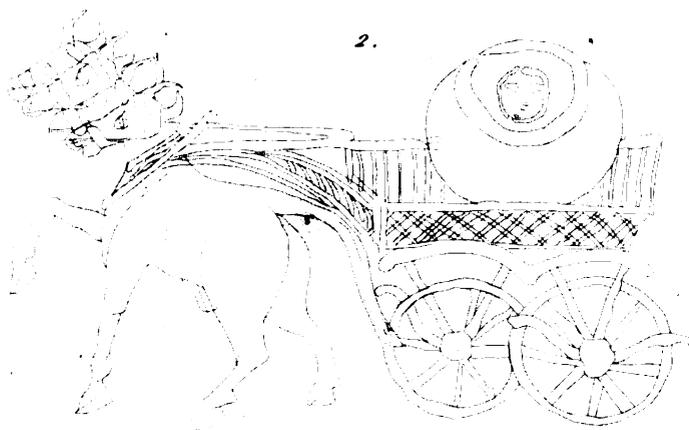
*Gravé par P. F. Meunier*

1917 10 10 2  
1917 10 10 2

1.



2.

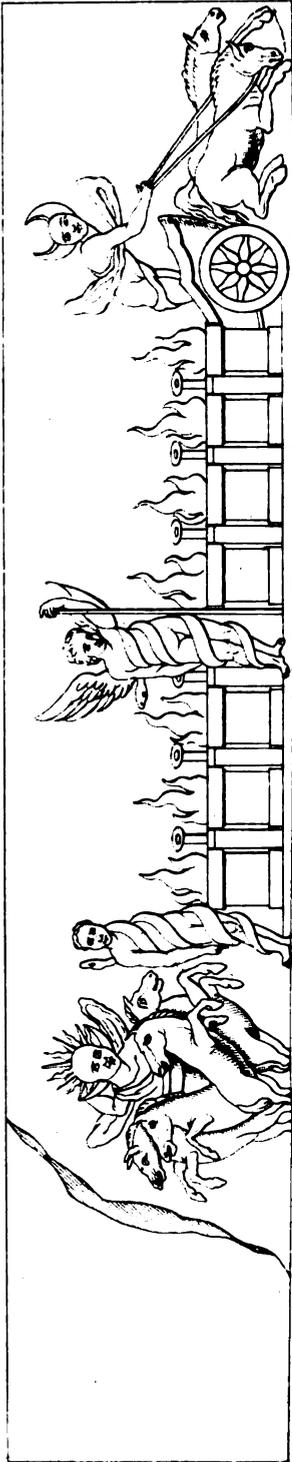


tracé par F. F. Meunier

VILLE DE L...  
Biblioth. du Palais des Arts



LIBRARY OF THE  
UNIVERSITY OF TORONTO



VILLE DE LYON  
Biblioth. du Palais des Arts



Mém. de l'Acad., T. III, 25 partie.

cinquième partie

VILLE DE LYON  
MAYORALTY







